

# SPIRITUS

---

PIERRE ERNY	LE PROBLÈME DES MÉDECINES TRADITIONNELLES
GEORGES DEFOUR	UN PERSONNAGE COMPLEXE : LE GUÉRISSEUR AFRICAÏN
COLETTE VANDERSANDEN	VERS UNE RÉCONCILIATION DE LA VIE ET DE LA MORT
LOUIS OGER	LE PRÊTRE ÉTRANGER FACE A LA MALADIE
ARMEL DUTEIL	COMMUNAUTÉS ET DROITS DE L'HOMME
RÉMI MANGEART	DES RELIGIEUX QUI FONT DES PUIITS
JEAN EVRARD	PASSER AUX ACTES

&

nouvelles relations chine hong-kong  
quinzaine spirituelle à mortain

---

---

*guérison - salut*

---

**dossier**

- Pierre Erny      Le problème des médecines traditionnelles / 339  
Georges Defour      Un personnage complexe : le guérisseur africain / 352  
Colette Vandersanden      Vers une réconciliation de la vie et de la mort / 362  
Louis Oger      Le prêtre étranger face à la maladie / 379

**chroniques**

- Armel Duteil      Communautés et droits de l'homme / 393  
Rémi Mangeart      Des religieux qui font des puits / 412  
Jean Evrard      Passer aux actes / 419  
X.X.X.      Nouvelles relations Chine - Hong Kong / 426  
Jean Bonfils      Quinzaine spirituelle à Mortain / 437

**communication**

- lectures      Notes bibliographiques / 440  
livres      Reçus à la rédaction / 445  
tables      Tome XXI / 446  
informations      Informations... informations... / 448
-

*Un cahier sur la maladie et la guérison n'a, semble-t-il, pas grand-chose à voir avec l'annonce de la Bonne Nouvelle. Dans la mentalité européenne, la maladie est objet de recherches sur ses causes et sur les techniques de sa guérison. Même la dimension psychique relève d'une investigation rationnelle.*

*Mais, pour la société africaine, le malade représente autre chose : il est un élément perturbant d'un ordre social et cosmique ; il est celui qui dérange, celui qui est en danger... mais qui est aussi un danger. Dans les cultures africaines, le malade est tellement « dérangeant » que le diagnostic sera confié à un spécialiste de l'ordre spirituel et qu'il ne peut être guéri seul. Déjà, il nous a paru intéressant de voir comment, en Afrique, la médecine approchait le problème de la maladie et du malade. Il eût fallu en faire autant dans d'autres cultures...*

*La rencontre de la démarche technique et des processus de détection et de guérison dans les milieux traditionnels soulève de nombreuses questions. D'abord, l'intervention médicale et sanitaire ne peut être une pratique de surplomb, parachutée de l'extérieur. C'est une question d'hommes qui se prennent en charge et qui assument leur destin. Comme le dit Guy Aurenche, médecin à Tokombéré, au Cameroun : l'attire votre attention sur le fait que l'éducation des populations à la responsabilité en matière sanitaire et l'insertion de l'action pour la santé dans une action générale de promotion sociale, sont deux exigences qui valent pour la France comme elles valent pour l'Afrique.*

*Œuvre d'hommes qui s'assument dans une société et dans un monde, la médecine n'est pas seulement rencontre de deux types de techniques et de pharmacopées, mais rencontre aussi de deux conceptions de l'homme et du divin. Comme toute rencontre de cultures, celles-ci ne peuvent se faire que par une mutuelle critique et par l'invention de nouvelles pratiques. La médecine ne peut se passer d'une certaine foi en l'homme. Mais c'est là qu'on peut découvrir la trace de Dieu, car Dieu ne se révèle qu'au travers du visage de l'autre, de celui qui est différent. Refusant d'être thaumaturge, Jésus de Nazareth a dû s'arrêter en face de cette « trace » de son Père.*

*Notre numéro n'est qu'une amorce de cette question : il devra être repris, mais nous voulions attirer dès maintenant l'attention de nos lecteurs et collaborateurs pour mieux saisir dans des situations concrètes comment se joue la liaison foi en l'homme et foi en Dieu.*

Spiritus

## LA PROBLÉMATIQUE DES MÉDECINES TRADITIONNELLES

La médecine est une de ces aventures de l'esprit qui nous concernent tous de très près <sup>1</sup>. Elle constitue un des éléments les plus importants et les plus représentatifs de toute culture. C'est toute la civilisation du Moyen-Age qui se reflète dans les livres de phytothérapie de cette grande guérisseuse que fut l'abbesse sainte Hildegarde. C'est toute l'atmosphère mystique et occultiste de la Renaissance qui se retrouve dans l'œuvre d'un Paracelse ou d'un Van Helmont. Et quelle meilleure illustration y a-t-il des théories de l'homme-machine d'un Descartes ou d'un Malebranche que l'iatromécanique du xvii<sup>e</sup> siècle ? Plus tard, nous aurons la médecine romantique, la médecine positiviste, la médecine nihiliste, la médecine technique, autant d'images privilégiées d'une époque et d'une société. Les remarquables travaux d'un philosophe contemporain, Michel Foucault, ont montré avec une particulière netteté cette *liaison entre médecine et culture*, et comment elle nous permet de comprendre l'esprit d'une civilisation.

Car la médecine, l'art de soigner (et parfois de guérir), a toujours existé, à toutes les époques et chez tous les peuples. La médecine ? Il serait sans doute plus juste de dire « les médecines ». Car cet art a pris des visages fort divers selon qu'il s'est développé en Chine, en Inde, chez les Arabes, en Afrique, en Europe, et il s'est parfois édifié selon des méthodes et des principes totalement différents, mais convergeant néanmoins vers un même but.

Un médecin-ethnographe suisse, Acker-Knecht, s'est appliqué à montrer que l'étude des médecines traditionnelles d'Afrique ou des Indiens d'Amérique constituait une voie d'accès remarquable pour comprendre la pensée, les structures mentales et la psychologie des peuples qui les ont produites. Prenons des exemples :

- Il y a des ethnies qui expliquent la maladie surtout par *l'action d'esprits mauvais* qui viennent tourmenter et même parfois posséder les individus à qui ils en veulent ou dont ils veulent faire leurs mediums. La thérapeutique consiste alors, soit à les chasser par des exorcismes, soit à les apprivoiser par des rites ou des incantations.

- D'autres peuples mettent l'accent plutôt sur l'action de personnes mal intentionnées qui lancent *mauvais sorts et malédictions*. Dès que quelqu'un tombe malade, on se demande alors qui agit en mal sur lui ; on consulte devins et voyants pour détecter le sorcier, neutraliser son action et au besoin se réconcilier avec lui.

- D'autres peuples encore estiment que les maladies proviennent surtout du fait que les personnes qui en sont affectées *se sont rendues coupables* en violant, par exemple, *un interdit*, consciemment ou non. La thérapeutique consistera en une confession, une déculpabilisation et une réparation.

Il est évident que, à chaque fois, c'est l'axe principal autour duquel s'organise tout le système moral et religieux des peuples concernés qui est ainsi révélé. Quand un malheur leur arrive, les uns ont tendance à chercher la cause en eux-mêmes ; les autres au contraire la projettent sur l'entourage, visible ou invisible. La maladie joue un rôle analogue aux images du test de Rosenzweig qui permet de classer les gens en extra-punitifs, intra-punitifs ou a-punitifs. Un trait important de la personnalité de base du groupe concerné est ainsi révélé.

En utilisant le terme de *médecine traditionnelle*, je l'oppose, bien entendu, à la médecine universitaire moderne. Notons en passant qu'il existe bien des formes de médecine, aussi scientifique que les autres, telles que l'homéopathie, qui ne sont habituellement pas enseignées dans les universités, par ignorance, par préjugé ou par mauvaise volonté consciente, et ce, au détriment des malades.

Mais dans les médecines traditionnelles, il faut encore distinguer les *médecines savantes* et les *médecines populaires*. Prenons des exemples.

La Chine connaît une forme de médecine très ancienne et très efficace,

1 / Cet article est le texte d'une conférence donnée à l'Université nationale du Rwanda.

appelée *acupuncture*, qui consiste à enfoncer des aiguilles d'or ou d'argent en des points précis du corps, après un diagnostic fondé sur un examen très approfondi des différents pouls du malade. L'acupuncture repose sur une physiologie subtile, dominée par les actions de *Ying* et de *Yang*, traditionnelles en Chine, mais qui ne correspondent à rien en Occident, et voisine de la physiologie du *prâna* connue de l'Inde. Elle a été codifiée avec minutie depuis des siècles, voire des millénaires. Il s'agit donc bien d'une médecine traditionnelle, mais savante.

En Europe, on s'est rendu compte que la connaissance des plantes médicinales que l'on trouve dans le peuple, n'est pas souvent d'origine populaire, mais bel et bien savante. Dans certains villages d'Alsace, les gens avaient autrefois l'habitude de venir faire bénir à l'église, à la Pentecôte ou à la Saint-Jean, des bouquets de plantes soigneusement composés. Coutume populaire, a-t-on dit. Pas sûr. En effet, la composition de ces bouquets suivait exactement certaines énumérations de plantes médicinales que l'on trouve dans *l'Histoire Naturelle*, de Pline l'Ancien, dont les écrits étaient connus au Moyen-Age, et dont les recettes étaient vulgarisées par les monastères qui étaient autant de lieux où l'on soignait les malades. Très souvent, *ce que l'on prend pour de la médecine populaire n'est en fait qu'une retombée dans le peuple d'une médecine d'école*. Une objection cependant : Pline l'ancien n'a rien inventé ; il n'a fait que compiler les traités médicaux de son temps, en particulier les écrits hippocratiques. Et Hippocrate, a-t-il inventé ? C'est peu probable, il a tout au plus expérimenté, mais en puisant dans les connaissances médicales de son temps, en particulier dans celles des prêtres, à la classe desquels il appartenait.

Car, même quand il s'agit de médecine populaire, il faut rester attentif à une distinction importante. Il y a d'une part un *savoir commun* à tout le monde. Chaque maman africaine connaît ou du moins connaissait autrefois un certain nombre de moyens à employer quand son enfant avait la bronchite ou la diarrhée. Et les vieilles grands-mères étaient particulièrement expertes en tout cela. Mais il y a aussi, d'autre part, un *savoir spécialisé*, qui est affaire de professionnels, souvent secret de famille, transmis de père à fils, détenu par ce que nous appelons « médecins » traditionnels, guérisseurs, rebouteux, herboristes, magiciens, etc., le terme de sorcier ne devant jamais être employé en ce sens.

Ces médecines et ces pharmacopées ont souvent été décrites. Il existe à Hambourg un institut spécialisé en ethno-médecine. Mentionnons les

remarquables travaux du Dr J. Kerharo en Afrique Occidentale. Un Malien, Dominique Traoré, a publié, aux Editions Présence Africaine, un ouvrage de près de sept cents pages de recettes bambara et dioula. Le Dr Goumba, professeur à Butaré, a publié une thèse consacrée à la médecine populaire de Centrafrique. Au Rwanda, nous possédons le beau livre d'Arthur Lestrade et la brochure du R.P. Durand, des Pères Blancs, qui, pendant des années, a exercé à la paroisse de Nyumba une activité de phytothérapeute dont la population garde encore un souvenir ému aujourd'hui. Des centaines d'autres noms pourraient être cités ici.

\*  
\*\*

Pour l'étude de ces médecines populaires, plusieurs approches sont possibles :

### **1. l'approche ethnologique**

Elle me paraît la première et la plus fondamentale (ainsi que l'approche linguistique qui lui est étroitement liée). On étudiera comment telle population se représente le fonctionnement du corps humain et le rôle des différents organes, quels noms on donne aux diverses maladies et quelles expressions on emploie à leur propos, comment on les classe, comment on les explique, quelle attitude on adopte à leur égard (pensons à la lèpre !), finalement comment on les soigne et quels sont les différents personnages à qui une société donnée reconnaît la compétence de les soigner. Bien qu'appartenant au service médical, c'est dans cette optique essentiellement ethnographique qu'Arthur Lestrade a mené son enquête au Rwanda.

En fin de compte, l'anthropologue aspire à montrer grâce à quelles articulations *le système médical n'est qu'un élément et qu'un reflet du système culturel global*. Pour y parvenir, il faut évidemment savoir comment le peuple que l'on étudie se représente l'homme, sa place dans l'univers, sa structure interne, sa destinée. Il faut savoir aussi tout ce qui se dit des différents minéraux, végétaux et animaux qui interviennent dans la thérapeutique. Ce n'est qu'à ce prix que l'on parvient à déceler les liaisons que la pensée populaire établit entre tous ces éléments pour former un système organisé et cohérent qui inspire l'action, mais qui, lui-même, demeure le plus souvent inconscient. C'est le rôle de ces branches de

l'ethnologie que sont par exemple l'ethnobotanique et l'ethnozoologie auxquelles on accorde de plus en plus d'importance et auxquelles Arthur Lestrade a contribué de manière si intéressante dans *Notes d'ethnographie du Rwanda*.

## 2. l'étude proprement médicale et pharmacologique

Logiquement, ce n'est qu'en second lieu que vient cette seconde forme d'étude des médecines populaires, car elle a besoin, comme d'un point de départ, de l'étude ethnographique. Bien entendu, un médecin ou un pharmacien peut être en même temps ethnographe, et c'est même hautement souhaitable.

Une fois connus les médicaments et les procédés utilisés par les guérisseurs, c'est évidemment au biologiste, au biochimiste, au pharmacologue, au médecin, occasionnellement au psychologue, qu'il appartient de *se prononcer sur leur valeur*. En cela, il ne faut pas oublier qu'un médicament n'agit pas seulement par les substances qu'il contient, mais aussi par le contexte psychologique et social dans lequel il est administré. La personne même du médecin ou du guérisseur est aussi un remède, peut-être le plus efficace : c'est là une vérité que l'on oublie trop souvent dans nos hôpitaux et que les guérisseurs nous rappellent utilement.

Il n'y a pas de miracle en médecine, pas plus en médecine moderne qu'en médecine traditionnelle. Mais personne n'affirmera sans doute que les pratiques anciennes sont totalement dépourvues de valeur et n'agissent que par le hasard. *D'où leur vient alors cette valeur ?* plusieurs explications peuvent être avancées.

a) Les uns parlent surtout de *suggestion*. Les médecins connaissent bien les « placebo », ces simili-médicaments qui ne contiennent que des matières neutres, ou ces simili-piqûres à l'eau distillée, qui ont pourtant de l'effet sur les malades, parfois autant que les vrais médicaments ! Or, les guérisseurs sont passés maîtres dans l'art de dramatiser, de se donner en spectacle et de créer une atmosphère de mystère pour pousser au maximum l'effet de suggestion.

b) Il ne faut pas oublier non plus que devins et guérisseurs sont des hommes du milieu, qui connaissent les conflits qui s'y nouent, et qui seront

donc particulièrement efficaces quand il s'agit de troubles psychosomatiques. Or, dans un pays comme le Rwanda, véritable paradis du conflit, de la jalousie et du croc-en-jambe, d'un conflit larvé, latent, usant, recouvert et masqué par les bonnes manières que la société exige, même quand on se déteste, on peut prévoir, sans grand risque de se tromper, que les somatisations de tensions psychologiques et sociales seront particulièrement nombreuses. Songeons par exemple à l'abondance des ulcères d'estomac. Et puis, toute maladie n'a-t-elle pas une composante psychosomatique plus ou moins importante ?

Or, les gestes accomplis par le thérapeute traditionnel, les recettes qu'il prescrit, s'inscrivent dans ce système de pensée global dont nous avons parlé plus haut, et se coulent dans les *structures mentales collectives* alors que, le plus souvent, la médecine moderne demeure quelque chose de purement extérieur. Un psychologue comme Carl-Gustav Jung ou un anthropologue comme Claude Lévi-Strauss ont insisté à juste titre sur l'efficacité que peuvent avoir, jusqu'au niveau somatique, des symboles, à condition d'être conformes aux structures mentales inconscientes de tel individu ou de tel peuple.

c) Enfin, l'expérience médicale le montre et les analyses biochimiques le confirment : les médicaments traditionnels ont souvent, pas toujours, bien entendu, une réelle valeur pharmacologique. Un grand savant, le Dr Leclerc, a vérifié l'efficacité de la plupart des plantes médicinales traditionnelles utilisées en Europe. Dans la majorité des cas, *l'étude scientifique a confirmé le savoir traditionnel*. Bien sûr, certains remèdes très prisés se sont révélés sans valeurs ; d'autres, inconnus de la tradition, se sont révélés excellents mais, dans l'ensemble, la convergence a été assez bonne et a étonné les chercheurs eux-mêmes.

d) Une question très intéressante surgit alors : comment des hommes sans culture scientifique ont-ils fait pour trouver ces remèdes réellement efficaces ? On parlera d'empirisme, d'un savoir accumulé au cours des âges, etc., mais, ce faisant, on n'explique rien. Peut-on s'imaginer nos guérisseurs procédant à des expériences ? Prenant une à une les différentes substances dont ils disposent pour voir si elles s'appliquent à tel cas ? La possibilité d'une telle expérimentation ne doit pas être exclue, comme le montrent ces propos d'un guérisseur dioula rapportés par

D. Traoré : *Dans mon village existait une femme qui perdait successivement tous ses enfants de maux de ventre. Le hasard me poussa un jour à lui demander un peu de son lait. Elle accepta et se laissa traire dans une petitealebasse ronde. Muni de ce récipient et de son contenu, je me suis rendu près d'une galerie de fourmis-cadavre. Là, je prenais sept fourmis que je jetais dans le liquide. Elles ne purent nager pour sortir et moururent toutes au bout d'un certain temps. Le lendemain, je demandais et obtenais d'une nourrice, qui avait tous ses enfants vivants, le même service. Je recommençais l'expérience du jour précédent et constatais, cette fois-ci, qu'aucune des sept fourmis n'était morte. J'ai su, après ces deux expériences, que la première nourrice perdait ses enfants à cause de la mauvaise qualité de son lait et je l'ai soignée en conséquence. Lorsque je quittais mon village natal, la soignée avait beaucoup d'enfants, tous vivants <sup>2</sup>.*

Faisons un petit calcul : supposons qu'un guérisseur ait repéré une cinquantaine de troubles, et qu'il dispose, autour de lui, de mille substances, ce qui est en réalité très peu. Pour relier les différentes maladies aux différents remèdes potentiels, il faudrait imaginer que le hasard ou la volonté d'expérimentation ait provoqué  $50 \times 1.000$ , c'est-à-dire 50.000 expériences. Les médecines traditionnelles n'ont, bien entendu, jamais rien connu de tel. Mais alors ? Je vois deux réponses.

S'il y a eu expérimentation, celle-ci ne s'est pas opérée au hasard. Elle a suivi un *fil conducteur*, exactement comme toute recherche scientifique (et si les pharmacologues s'intéressent aux pharmacopées traditionnelles, c'est précisément dans l'espoir de déceler un fil conducteur qui leur épargne une expérimentation au hasard). A la base de la trouvaille, il n'y a pas l'expérience, mais une théorie fournie par la culture. Prenons un exemple.

Dans l'Europe ancienne, surtout au temps de la Renaissance, on considérait l'homme comme un fidèle reflet de l'univers, un microcosme ou « petit univers », reproduction en miniature du macrocosme, « le grand univers ». Tout ce qui se passe en l'homme était censé avoir un correspondant dans le monde extérieur. Quand l'individu présentait un trouble quelconque, on cherchait donc pour le guérir un élément présentant avec le trouble quelque analogie. Les fleurs jaunes, pensait-on, convenaient pour les troubles de la sécrétion biliaire parce que la bile est jaune ; la noix convenait pour les céphalées parce que son noyau évoque la configuration d'un cerveau ; le crapaud favorisait les contractions utérines parce

que l'utérus a, paraît-il, la forme d'un crapaud ; le bambou fortifiait la colonne vertébrale ; l'eucalyptus que l'on plante pour assécher les terrains marécageux était utilisé contre la malaria, etc. C'est la fameuse *théorie des signatures* qui a eu cours dans la médecine savante d'Europe durant des siècles. L'ethnologue est arrivé au bout de son travail quand il parvient à *décrypter la logique sous-jacente* aux pratiques médicales du peuple qu'il étudie. Si expérience il y a, on n'y procède pas au hasard, mais en suivant un fil conducteur de ce genre conforme aux structures mentales propres à telle culture ou à telle époque.

Mais cela ne suffit pas à tout expliquer. Personnellement, je crois qu'il faut en fin de compte recourir à la *parapsychologie*, cette science d'avant-garde (ou d'arrière-garde, selon l'opinion qu'on s'en fait) qui reconnaît à certains hommes des pouvoirs de clairvoyance ou de divination même si, pour faire sérieux et scientifique, on habille ces réalités de mots compliqués à racines grecques (métagnosie, etc.). Ce sont les faits eux-mêmes qui nous y invitent.

Quand, pour la première fois, j'ai pris contact avec des guérisseurs africains, c'était au Shaba (l'ex-Katanga). Le doyen de la faculté de médecine de Lubumbashi, un compatriote à l'époque, se posait et me posait beaucoup de questions sur la médecine traditionnelle, si bien qu'à la fin, je lui dis : « Et si nous allions voir ? » Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous partîmes à une centaine de kilomètres de là, sur les bords du lac Tshangalele, dans une région que nous connaissions déjà. Nous demandâmes à un chef traditionnel de nous indiquer tous les guérisseurs qu'il connaissait, et nous nous rendîmes chez eux, nous présentant comme des médecins venant rendre visite à des collègues.

C'est ainsi que nous rencontrâmes au fond de la brousse un guérisseur bemba, tenant un véritable dispensaire. Les tarifs étaient affichés sur la porte. Une pièce de sa maison était entièrement garnie d'étagères sur lesquelles se trouvaient des centaines de flacons contenant toutes sortes de poudres, le tout soigneusement étiqueté. Il s'agissait là d'un *herboriste*, qui avait hérité du savoir de son père et n'avait fait aucune étude spécialisée. Son frère exerçait de la même manière dans la ville de Lubumbashi.

Cet homme nous disait qu'habituellement, quand un malade se présentait, il connaissait le remède adéquat et l'avait en réserve dans ses flacons. Il lui arrivait cependant des cas où il ne savait que faire. Il deman-

daît alors au malade de lui laisser un objet lui ayant appartenu (vêtement, mèche de cheveux, etc.) et, la nuit, il le plaçait sous son oreiller avant de s'endormir. Durant le sommeil, il avait alors un songe au cours duquel il voyait la plante qu'il convenait d'appliquer comme remède, non seulement l'espèce, mais aussi l'endroit précis de la forêt ou de la savane où il la trouverait. Le lendemain, il lui suffisait d'aller la cueillir et de l'administrer. Du même coup, il enrichissait progressivement sa pharmacopée, et son père avait déjà procédé ainsi.

Un autre type de guérisseur, très fréquent dans la région de Lubumbashi, réunissait un petit orchestre à chaque fois qu'il se trouvait devant un cas douteux et entraînait en transe au son des instruments. Et c'est en cet état, donc sans en avoir conscience, qu'il révélait le remède à employer ou courait même dans la brousse le chercher. Cela rejoint d'autres descriptions que m'ont données des guérisseurs ou que j'ai recueillies auprès d'étudiants zairois : *Les Bakongo pensent que les ancêtres voient tout, connaissent tout, observent tout ce que font les vivants et tout ce qu'ils souffrent. Mais parce qu'ils manquent de chair leur permettant de s'exprimer, ils cherchent des occasions pour parler à leurs frères du monde des vivants, et l'occasion la plus favorable est la transe. Les ancêtres communiquent alors avec les hommes à travers le possédé, en se servant de son souffle, de ses lèvres et de son langage. Ils leur révèlent ainsi la solution à leurs problèmes. On pense aussi, dans un esprit négatif, que les idiots et les fous sont possédés par les esprits de défunts mauvais et malfaisants. Les phénomènes de possession positifs se passent surtout chez les guérisseuses qu'on appelle les Ma Ndonga, chez les Nganga et chez les chefs de clans.*

*Quand un malade est amené chez la Ma Ndonga, celle-ci organise une séance durant laquelle elle invoque les esprits par des chants. En guise de réponse, ceux-ci s'emparent d'une personne de l'assistance et parlent par sa bouche. Cette personne tombe en transe, se tord, paraît comme morte un certain temps. Puis, d'une voix normale, elle réclame le silence et donne tous les détails désirés : origine et nom de la maladie, plantes qu'on devra utiliser pour le traitement, endroit où on les trouvera, mode d'emploi, interdits à observer par le malade. Une fois revenue à son état normal, la personne ne se souvient plus de rien. La Ma Ndonga, par contre, a retenu les moindres détails.*

Un autre étudiant écrit : *Dans ma région du Bas-Zaïre, on rencontre des possessions à l'occasion de la guérison d'un malade. Pour connaître les*

*produits à donner, on allume un grand feu le soir et tout le monde chante. Un ancêtre vient s'introduire dans un des spectateurs. Ce dernier commence à parler et s'enfuit dans la forêt pour revenir avec les feuilles et les racines qui constituent le médicament à donner au malade. On nomme ce phénomène bankita. Pour entrer en extase, l'individu ne doit pas avoir d'argent en poche. Une fois qu'il est possédé, il est capable de passer à travers le feu sans se brûler, de raconter l'histoire de tout le clan et d'énumérer le nom d'ancêtres qu'il ne connaissait pas jusque-là<sup>3</sup>.*

Il est évident que, en face de tels faits, il faut rester lucide et critique, car toutes les formes de simulation et de charlatanisme sont possibles (exactement comme quand il s'agit de médecine dite scientifique). Mais ce que nous savons aujourd'hui en matière de paranormologie et de parapsychologie incite à ne pas prendre à la légère de tels témoignages. *Au niveau inconscient*, nous savons infiniment plus de choses et enregistrons une somme infiniment plus grande de faits et de liaisons qu'au niveau conscient. Or, le rêve et la transe sont des moyens privilégiés pour libérer ce savoir subliminal. S'il est possible d'apprendre ce qui se passe à d'énormes distances par télépathie, s'il est même possible d'avoir une certaine prescience de l'avenir, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas admettre qu'une personne sensibilisée à la chose puisse avoir le pouvoir de rêver quel est le remède qui lui convient ou qui convient à un de ses clients. L'usage de la radiesthésie ou du sommeil hypnotique, que l'on trouve chez beaucoup de guérisseurs et parfois de médecins d'Europe, repose sur le même principe.

Pour conclure, abordons un dernier problème : comment concevoir les *relations entre thérapeutiques traditionnelles et médecine moderne ?*

L'exemple de la Chine, ce grand pays pauvre qui a su se développer efficacement par lui-même, et non en se mettant à la remorque des autres, me paraît éclairant en ce domaine comme en bien d'autres. Contre l'avis et les tendances de la plupart des médecins de formation universitaire qui n'avaient que mépris pour elles, on y a promu l'usage des thérapeutiques traditionnelles, en particulier de l'acupuncture et de la phytothérapie, dans toute la mesure où elles étaient compatibles avec l'esprit scientifique.

3 / P. ERNY, *Sur les sentiers de l'Université. Autobiographies d'étudiants zairois*, Paris, La Pensée universelle, 1976.

Non seulement, on les a réhabilitées, mais on a poussé très activement la recherche et l'expérimentation dans la direction qu'elles indiquaient. La formation que reçoivent les fameux « médecins aux pieds nus », c'est à dire le personnel de base grâce auquel on assure à la population une couverture médicale, semble-t-il, remarquable, consiste principalement à reconnaître et à employer à bon escient les plantes médicinales courantes, celles que l'on trouve partout et qu'il suffit de cueillir. Un musée des plantes médicinales a été créé où sont cataloguées plus de 10.000 espèces, la plupart traditionnellement connues. Cette stratégie a pour avantage de réduire considérablement les frais de médicaments et de mettre tout le monde dans le coup quand il s'agit de lutter contre la maladie.

On apprend tant de choses inutiles dans nos écoles, alors que la population, aussi bien celle des collines que celle des villes, devient de plus en plus dépendante du dispensaire et de l'hôpital, même pour des affections bénignes ! Une médecine de type hospitalier ne peut fonctionner correctement quand les institutions sont encombrées, quand un seul assistant médical doit voir des centaines de cas en une seule matinée. Le résultat en est cette médecine, non seulement au rabais, mais véritablement caricaturale et inhumaine que nous voyons trop souvent pratiquée autour de nous. D'autre part, on tend à enlever aux gens toute initiative et toute responsabilité dans le traitement de *leur* maladie.

Car la maladie, cela devrait être d'abord l'affaire du malade ; le médecin ne devrait être pour lui qu'une sorte de conseiller averti et amical dans les moments difficiles, et non quelqu'un qui le décharge, le dépossède de sa maladie. Je suis persuadé qu'en apprenant à la population, à l'école, au foyer social, au centre d'alphabétisation, au centre d'éducation de base, les principes d'une hygiène réaliste, les gestes élémentaires que nécessitent les soins aux blessés et aux malades, et l'usage qui peut être fait sans danger des herbes, des fruits et des légumes courants, on aurait accompli un pas décisif dans le sens de la décolonisation médicale des pays d'Afrique, une décolonisation qui en ce domaine comme en d'autres n'est concevable que si la population reprend confiance en elle-même et retrouve le droit à l'initiative et à la parole.

Quant aux auxiliaires médicaux, leur formation devrait être conçue de telle manière qu'ils puissent orienter les cas graves à temps vers le médecin, intervenir avec les gros moyens médicamenteux quand c'est nécessaire, mais surtout montrer à la population l'usage qu'elle peut faire des innombrables moyens thérapeutiques qu'elle a à sa disposition. Le fait que

le personnel médical se trouve démuné et « chôme » quand le dispensaire et l'hôpital ne sont pas régulièrement approvisionnés en médicaments de synthèse montre qu'il y a une aberration quelque part. Au Rwanda, la flore est suffisamment connue et la pharmacopée traditionnelle a été suffisamment inventoriée pour qu'un enseignement réaliste de phytothérapie puisse être envisagé dès à présent dans les instituts de formation, en même temps que la fabrication locale de produits médicamenteux à base végétale <sup>4</sup>.

En ce qui concerne les guérisseurs traditionnels, l'expérience de plusieurs hôpitaux d'Afrique montre qu'une collaboration avec eux peut être possible, et cela dans deux cas : d'abord, quand ils détiennent des médications, en général des secrets de famille, dont tout le monde reconnaît la valeur et dont on peut vérifier facilement l'efficacité, à l'expérience, sans en connaître nécessairement la composition ; ensuite, quand il s'agit de somatisations de conflits sous-jacents, soit avec l'entourage, soit intérieurs à la personne : en ce cas, le malade n'a de chances de guérir que s'il rencontre un thérapeute qui connaît la vie coutumière jusqu'en ses replis les plus cachés et qui a le sens des symboles, c'est-à-dire des paroles, des gestes et des rites qui parlent à l'inconscient. Cela est d'autant plus vrai que dans l'état de surcharge et d'encombrement qui caractérise les consultations médicales au Rwanda, il est difficile au médecin de formation universitaire de s'intéresser à cette dimension psychologique de la maladie, dont le traitement exige beaucoup de temps, d'autant plus qu'habituellement, rien, dans la formation reçue, ne le prépare à percevoir cet aspect des choses. Le fait est que ce sont surtout des psychiatres, tels le Dr Collomb à l'hôpital de Fann à Dakar, ou le Dr Bazinga, l'inventeur de la psychopalabre, à Kisangani, qui ont promu cette collaboration avec des guérisseurs.

Voici donc un rapide tour d'horizon des problèmes que posent les médecines traditionnelles. A les survoler ainsi, on n'en perçoit pas assez la complexité et la difficulté. Je me rappelle avoir autrefois tenté, avec un groupe d'étudiants, de dégager la logique sous-jacente au livre de Traoré mais, malgré quelques résultats intéressants, il nous est apparu très vite qu'une telle recherche n'était possible que si l'on mettait tout sur ordinateur, et cela certainement viendra un jour.

4 / Ce qui commence à se faire au laboratoire universitaire de Butare.

Les problèmes pratiques ne sont pas moins redoutables que ceux soulevés par l'investigation théorique. Je suis persuadé que la connaissance médicale coutumière mérite autre chose que le mépris. N'est-ce pas parce qu'elle est trop souvent raillée, pourchassée et rejetée qu'elle devient dangereuse en devenant clandestine, échappant à tout contrôle et à toute régulation ? Sans doute, envisageons-nous aujourd'hui les choses d'une manière totalement différente de nos ancêtres dans la mesure où nous avons fait nôtre l'esprit scientifique. Nous n'en sommes pas moins des héritiers auxquels on passe un patrimoine précieux et qui ne seraient rien s'ils n'étaient l'aboutissement d'une longue chaîne. La persistance, dans les pays d'Europe et d'Amérique, de médecines parallèles à côté de la médecine officielle, la faveur que le public accorde aux guérisseurs clandestins, devraient faire réfléchir le corps médical de pays jeunes où tout reste encore à faire, afin qu'il ne s'engage pas dans les mêmes erreurs que ceux qu'il prend trop servilement pour modèles.

*Rwanda, Pierre Erny.*

### **Croissance des jeunes nations : numéro spécial 221 (octobre 1980)**

*Il sera beaucoup question de la famille au mois d'octobre prochain, lors de la réunion à Rome du prochain synode des évêques... (G. Hourdin, p. 3.)* C'est pourquoi Croissance des jeunes nations fournit à ses lecteurs un dossier particulièrement important et documenté sur LA FAMILLE DANS LE TIERS MONDE. Nous en recommandons vivement la lecture à tous ceux qui suivent la recherche de l'Eglise et s'intéressent aux problèmes des étrangers, des immigrants et des pays en voie de développement (163, bd Malesherbes, 75849 Paris cédex 17).

## **UN PERSONNAGE COMPLEXE : LE GUÉRISSEUR AFRICAIN**

Une case un peu en dehors du village, soigneusement entourée d'une clôture qu'on ne passe pas sans invitation et seulement pour d'étranges cérémonies... C'est la case du guérisseur, personnage ambigu, craint et pourtant consulté, moqué par les uns, respecté par les autres, honni le jour, appelé la nuit, parole rare, mais regard vif, fin connaisseur des hommes et des choses sous des allures de charlatan !

On serait tenté d'observer d'un regard moqueur ou indulgent les oripeaux bizarres dont il s'affuble, d'ironiser au sujet du mystère dont il s'entoure, de ses chants geignards, de ses danses trébuchantes. Et pourtant, on lui attribue des guérisons spectaculaires. On l'accuse de tromper les gens, de profiter de leur crédulité pour s'assurer à peu de frais le vivre et le couvert. On l'accuse de manier le poison, ce dont, pour certains, on ne peut douter. Et pourtant, sa puissance est grande : il fait partie intégrante de la communauté qui le considère, somme toute, comme un être plutôt bénéfique.

Ce personnage complexe, fuyant, du crépuscule plutôt que de l'aurore, essayons de le cerner.

### **le guérisseur soigne et essaie de vaincre la maladie**

Tout d'abord, disons que, par héritage, par expérience et étude personnelles, par les songes parfois où un ancêtre bienveillant lui indique de bonnes recettes, le guérisseur connaît les vertus des plantes et sait les utiliser. C'est surtout comme cela que nous le connaissons et on a tendance à le réduire à cette fonction. Mais cette science et cette pratique ne sont

pas seulement science et pratique d'herboriste car, si le guérisseur utilise les plantes sous forme directe, en vertu de leurs effets naturels et de leur composition chimique, il y joint la puissance du symbole.

En Afrique Noire, comme on le sait, le symbole est *perçu comme* actif. Selon la loi « le semblable attire (ou repousse) le semblable », un bois dur peut conférer de la robustesse, un arbre lisse et droit peut guérir les éruptions de la peau ou remettre les hommes debout, un végétal prolifique vainc la stérilité. L'eau renforce la vie, très activement même quand elle est blanchie au kaolin ou à la farine de manioc (la couleur blanche étant la couleur de la vie durable et sûre), puisée au lever de la pleine lune (pour une femme) ou au lever du soleil (pour un homme), apportée dans une feuille de bananier (signe de résurrection, puisque, aussitôt coupé, cet arbre produit de vigoureux rejets). Le feu repousse les ténèbres et chasse les mal-intentionnés. Le souffle, le sang, les œufs communiquent la vie ; le miel confère la douceur. L'huile apaise et guérit. Le sel, parce que quintessence de l'eau, préserve de la corruption et réveille la force vitale.

Le guérisseur n'est donc pas qu'un herboriste : il compose, adaptés à chaque cas, des mélanges fort étudiés d'objets supports de forces, comportant, bien sûr, des éléments chimiques actifs, surtout végétaux, pour tel mal physique, mais aussi des éléments qui protègent la vie et la développent.

### **le guérisseur rend au malade son identité personnelle**

En Afrique, on n'est pas seulement malade du corps, mais malade de tout l'être : ce n'est pas le foie ou les bronches qui sont atteints, c'est tout le corps et toute la personnalité. Ce dont on souffre est *perçu*, non uniquement comme provenant de la maladie (pour laquelle un médicament chimique suffirait), mais comme issu d'autres causes, plus intimes, psychiques, intentionnelles, qui provoquent la conjonction à tel moment et sur tel homme de courants malsains. S'il souffre de tel organe, le malade est donc, en plus, mal à l'aise, mal dans sa peau, angoissé, profondément perturbé. Par conséquent, le guérisseur, non content de soigner l'organe atteint (comment es-tu malade ?) vise à sécuriser l'homme en lui dévoilant l'origine complète de son malaise (pourquoi es-tu malade ?), à lui rendre son équilibre personnel, à le réassurer de son identité.

Pour y parvenir, il devra s'unir à son patient, communiquer intensément,

se faire une seule identité avec lui, devenir ainsi lui-même une sorte d'espace de médiation entre l'homme qui souffre et toutes les forces qui l'agressent. Pour cela, il noue avec lui autant de relations que possible :

- relation physique : il le regarde profondément, l'entoure, le palpe, le manipule, multiplie les contacts irradiants.
- relation verbale : il lui parle, le questionne, lui explique l'origine de sa maladie, le rassure, le calme, le berce de chants et de rythmes.
- relation mythique : il précise le pourquoi du mal par les structures symboliques, met le patient en accord avec les actes de genèse, les grands événements par lesquels les ancêtres fondateurs ont suscité et développé la vie du clan.

Cette communication ne se contente pas du plan relationnel superficiel, ni même rationnel ; elle pousse jusqu'à l'inconscient, se fait relation d'inconscient à inconscient pour mieux poursuivre l'identification et agir sur les forces profondes de la personne. Et c'est pourquoi le guérisseur agit souvent la nuit, car celle-ci éveille une autre manière de rencontrer les êtres, d'entrevoir ce qui est voilé ; elle permet d'atteindre le domaine de l'inconscient et des rêves que le grand jour incarcère, mais que la nuit libère.

Pour la même raison, le guérisseur se doit d'exercer une certaine fascination par sa manière d'être, de se vêtir, d'accueillir, par le feu, les grelots, les hochets, les maraccas, les sifflets, le tambour dont lui ou ses aides usent à profusion. Il doit concentrer l'attention sur lui, respirer l'assurance, la force et le pouvoir, croire en lui-même et provoquer la conviction, se présenter comme une sorte de médiateur entre le malade et toutes les forces qui l'agressent. Au Sud-Cameroun, par exemple, on le verra manier des objets symboliques qui affirment aux yeux de tous sa réelle compétence :

- dans la maladie : l'hameçon qui accroche le mal et le cadenas qui l'enferme.
- dans le rétablissement des relations : un caillou blanc (relation avec les Esprits et avec Dieu) et un caillou rouge (relation avec les hommes).
- dans la claire vision des pourquoi : un éclat de vitre ou de miroir.
- dans sa puissance d'intervention : une queue d'éléphant (l'animal que nulle brousse n'arrête) et une dent de phacochère (l'animal qui creuse le sol pour en déterrer les racines du secret).

Tout cet environnement symbolique influence le psychisme du malade, car ces éléments font partie de son univers culturel : il en connaît le sens et en admet la puissance. Il y a donc certitude commune, adhésion par les racines de l'être, conviction, participation interne et externe, unité des profondeurs de la personne, suscitées, orchestrées, harmonisées, maniées savamment par le guérisseur.

### **le guérisseur rend au malade son identité sociale**

Soigner un malade ne se limite pas à lui faire boire une potion ou avaler un remède biologique : il faut aussi traiter son système de relations, car souvent la maladie, ou bien provient en partie d'un déséquilibre de ces relations, ou bien le provoque et l'entretient.

En Afrique Noire, une perturbation des relations suscite une angoisse presque métaphysique, car l'homme a conscience d'être personnellement constitué par le réseau de ses relations : une atteinte à ce réseau se répercute donc dans la personne, bat en brèche l'être même tel qu'il se perçoit ; le malade se sent perturbé, rongé dans ses propres profondeurs, désécurisé, solitaire, abandonné, privé des soutiens qui faisaient son assurance. Immergé dans le groupe et dans son environnement, formant avec eux une unité indissoluble, un être-avec, l'homme ne peut supporter d'en être séparé.

Le guérisseur va donc aider son malade à se réintégrer au groupe ; il vise à une réconciliation, à une réassomption, à une solution des conflits relationnels. Parfois, cela exige une confession des fautes commises, des interdits bravés, des violations de la coutume. Mais cela se fait surtout par le contact social et le rythme.

Pour cela, le guérisseur expérimenté n'aborde jamais seul son malade. Il se fait entourer de servants, de voisins, parfois de sa propre famille. Et tous participent activement aux rites, aux répons, aux chants, aux danses. Souvent, il fait venir le patient sur son propre terrain, dans l'univers familial du guérisseur lui-même (ou, s'il va chez le malade, il se fait accompagner) pour isoler le souffrant des courants familiaux ou claniques perturbés, l'en distancer, lui permettre de s'y ré-ajuster sans heurts.

Le rythme y joue le rôle principal : tout doucement, conduit sans être

forcé, imprégné sans être brusqué, le patient réordonne son propre rythme en l'accordant d'abord à celui du guérisseur, puis à celui de tout l'entourage. Par le chant, le tambour, les sonnailles, les hochets, la danse, il se laisse envahir, saisir, posséder par le rythme communautaire et y réajuste le sien. Alors, il se retrouve, accueilli, accordé, réunifié, soutenu, réintégré dans sa personnalité sociale, ce qui provoque le calme, la paix, la joie profonde, l'assurance, la conviction que, maintenant, tout va bien.

### **le guérisseur rend au malade son identité sacrée**

En effet, s'il est une relation qui constitue l'homme essentiellement, c'est celle qui l'unit à ses ancêtres, à ceux qui lui ont transmis la vie personnelle et sociale... celle qui, à travers eux ou directement, l'unit à l'Être suprême.

Un acte de guérison comprend donc nécessairement l'usage d'un médicament ou d'une pratique - mettant en jeu des forces visibles - et l'intervention de rites sacrés qui provoquent l'action des forces invisibles. Il s'agit, pour le guérisseur, d'atteindre et d'appeler le monde des invisibles, de mettre ces forces au service de la guérison et de la réintégration, d'accorder le visible et l'invisible dans une convergence d'objectifs.

Dans la vie, tout se passe en effet sur deux plans : il y a l'univers visible que nous voyons, entendons, palpons... et il y a l'univers invisible dont nous éprouvons la solide et profonde réalité sans pouvoir la prouver. Ce monde des invisibles intervient, quand cela lui plaît, dans l'histoire et la trajectoire du monde visible, pour influencer son cours ; il se joue des réalités visibles, mais accepte de les utiliser. Quant à l'Être Suprême, bien qu'il semble lointain, il surveille tout et intervient parfois quand il s'agit d'un problème de vie surtout communautaire.

Il est donc essentiel, pour le guérisseur, de se constituer en une sorte de médiateur entre le malade et les ancêtres, entre les hommes et les Esprits, voire même, parfois, entre l'homme et l'Être Suprême. L'Africain traditionnel, qui vient confier sa vie blessée au pouvoir du guérisseur, a bien conscience d'approcher un homme qui a commerce avec le Maître de la Vie. Et, s'il l'oubliait, les rites le lui rappelleraient : espace sacré, nuit, flambeaux, exorcismes, prières, imposition des mains, offrandes, etc.

Si le guérisseur utilise des plantes, il sait qu'elles ne sont pas seulement un composé chimique d'éléments actifs ; elles sont aussi intermédiaires, car c'est Dieu qui a mis en elles cette force de guérison, qui a assigné à chaque chose une tâche précise, qui leur a confié une partie de son pouvoir de vie, qui les a données aux hommes pour qu'avec sa permission, ils s'en servent.

Il y aurait donc déviation, oubli ou détournement de Dieu, si le guérisseur s'attribuait tout le mérite de la guérison, s'il se servait de cette connaissance reçue de l'Être Suprême pour opprimer les gens, profiter d'eux, introduire le doute ou la discorde dans le village. Il y aurait déviation s'il prétendait agir par magie, donc par tentative de manipulation de Dieu, par usage d'une technique supposée provoquer automatiquement l'effet désiré.

### **guérisseur et médecin**

A mon sens, il y a de nettes différences entre l'ordinaire pratique médicale et l'art du guérisseur.

Il est évident qu'un bon médecin travaille sur tous les plans de la personnalité ; mais d'ordinaire, il se tient à l'écart du malade pour mieux l'observer ; il se garde des sentiments subjectifs du malade pour mieux juger la situation ; sa décision se base sur l'empirique, le rationnel, le scientifique. Il travaille surtout sur les plans biologique, médical, scientifique.

Par contre, le guérisseur, loin de se méfier de la subjectivité de son malade, s'identifie à lui pour assurer une communication plus intime et plus intense ; sa connaissance est sensible, naturelle, intuitive ; jouant sur les diverses touches du clavier, il travaille en même temps sur les plans physique, psychologique, social, symbolique, mythique, religieux. Et cela suppose, chez lui, des qualités particulières car, si l'on peut devenir herboriste, on naît guérisseur.

Pour le préciser, les Yombe du Bas-Zaïre partent de leur conception du composé humain. Chez eux, l'homme est composé d'un corps (nitu) et d'un principe vital qui se divise en ndunzi (la pensée) et mwela (cet esprit qui, après la mort, va vivre au village des ancêtres).

Le cerveau humain (toso) est siège de deux facultés :

- le ndwenga : intelligence servant à l'acquisition des arts et techniques nécessaires à la vie ; en positif, elle débouche sur l'artisanat, l'habileté professionnelle ; en négatif, elle débouche sur le vol.
- le nzayulu : faculté innée qui donne, en positif, la sagesse et la victoire dans les palabres... et, en négatif, l'astuce ou le pouvoir magique.

Quant au corps, il abrite :

- le yembo : faculté double (une pour chaque bras) qui siège dans le dos et avertit par un frémissement qu'un danger est proche.
- le kasasa : prescience, télépathie qui permet de savoir (même, parfois, de voir) ce qui se passe réellement.

Selon cette conception, le guérisseur développe le nzayulu, le yembo et le kasasa... et cela lui permet de ne pas voir seulement les termes extrêmes d'un événement (une roche est tombée... un homme a une fracture du crâne), mais ce qui les relie. En effet, il ne suffit pas de percevoir la simple causalité matérielle qui est aisément connue (la roche qui tombe sur l'homme et provoque une fracture du crâne), mais de saisir un ensemble complexe plus étendu : pourquoi *cette* roche est tombée sur *cet* homme-là et à *ce* moment-là, entraînant *telle* conséquence bien définie. En outre, le guérisseur doit être en accord avec les ancêtres et avec l'Être Suprême car, sans cela, il ne pourrait réaliser la réintégration dans le sacré.

Chargé dans la communauté, d'une importante fonction sociale : réintégrer les malades dans leur propre intégrité aux niveaux physique, psychologique, social, mythique et religieux, le guérisseur n'est pas seulement un applicateur de recettes naturelles : il constitue un tout complexe d'une grande richesse culturelle et psychologique. En soi, la pratique me semble moralement bonne ; elle ne devient mauvaise que lorsqu'il y introduit des déviations, malheureusement nombreuses et difficilement évitables : charlatanisme, cupidité, faux usage des remèdes, accusations mensongères, magie, etc. A ce moment, le guérisseur sort de son rôle propre pour devenir, en même temps, féticheur ou sorcier. On distingue en effet toute une gamme de personnages où les limites sont malaisées à définir : le guérisseur (celui que j'ai essayé de décrire, qui soigne avec des remèdes naturels, physiques ou symboliques), le devin (qui cherche et révèle le pourquoi des

événements par diverses techniques de divination), le féticheur (magician, en anglais, mfumu, en kiswahili) qui veut guérir un patient ou modifier les événements en maniant des gris-gris, des remèdes magiques), le sorcier qui peut être soit le « sorcerer » (en anglais), le « mchawi » (en kiswahili), c'est-à-dire *celui qui fait du tort en utilisant poisons ou objets matériels divers*, soit le « witch » (en anglais), le « mlozi » (en kiswahili), c'est-à-dire *celui qui fait du tort, même à distance, par sa seule nuisance innée, sans intermédiaire naturel*.

Certains guérisseurs s'égarer dans les autres fonctions, deviennent féticheurs ou même sorciers. Mais le guérisseur sincère, de bonne foi, qui se maintient dans son rôle, qu'il voit comme bénéfique, s'étonne de voir que nous le traitons comme un être malfaisant. Quant aux gens des villages et des cités, gardant le fond traditionnel tout en adoptant la foi chrétienne, tous deux relativement sincères, mais distincts, ils courent grand risque d'une évolution parallèle qui les mettrait en porte-à-faux.

Chrétiens, responsables peut-être de pastorale, nous voici donc en présence d'un phénomène qui imprègne l'univers culturel africain et véhicule un sincère esprit religieux. Or, si le soin médical des malades ne nous incombe généralement pas, nous avons à les visiter, à les soutenir, soit en relation habituelle (en contact amical), soit en relation rituelle (par l'onction des malades). Qu'y pourrait suggérer la pratique des guérisseurs africains ? Par exemple...

1. - pour la paix de l'identité personnelle :

- aborder le malade en ami, non en fonctionnaire du culte, l'écouter longuement et avec sympathie, le soutenir, l'accompagner dans ce voyage où il est souvent trop seul, l'entourer de chaude prévenance.

• s'identifier autant que possible au malade, tâcher de le comprendre par l'intérieur.

• provoquer une confession vraiment libératrice, qui soit réconciliation avec Dieu, avec la famille, les parents défunts, le clan, la communauté chrétienne, avec soi-même... une confession qui éveille le regret, non le remords et qui ramène la paix, la joie, la confiance.

2. - pour la paix de l'identité sociale :

• susciter, lors du sacrement et dans les jours qui l'entourent, la participation aussi active que possible de toute la communauté (responsables

divers, famille, amis, voisins, gens de la même classe d'âge ou du même mouvement) par l'imposition des mains et du signe de croix, la prière, les ablutions d'eau bénite, les chants, les rythmes, les invocations spontanées.

- recevoir avec attention et respect les conseils ou directives que le malade estime devoir donner.

3. - pour la paix de l'identité chrétienne :

- l'aider à s'en remettre de tout cœur et en toute confiance au Christ, seul et authentique médiateur... lui rappeler les passages d'Évangile qui attestent la puissance du Christ, la bonté du Père, la présence intime de l'Esprit, la certitude du croyant d'être aimé et accueilli.

- l'aider à se confier à la sollicitude maternelle de la Vierge Marie, des saints qu'il connaît et préfère.

- solenniser les rites : que ce ne soit pas une onction rapide, mais une cérémonie lente et riche, parlante et significative, où l'on met le temps voulu, où le célébrant apparaît et s'affirme comme un homme de Dieu, par sa vie, sa parole, son attitude, les vêtements et insignes qu'il revêt.

- y multiplier les symboles valables chrétiennement et significatifs dans la culture locale : une heure bien choisie (soleil au zénith pour la plénitude de vie, soleil couchant pour l'aller vers Dieu), un espace convenant aux charges que le malade occupe, l'eau blanchie, qui est signe de vie, affirmée et libre, la bière qui est signe de fraternité ou d'accueil aimable, le sel qui combat la corruption et rend durable, le souffle qui anime, la salive qui transmet la vie des ancêtres, l'huile qui apaise et consacre, le miel qui atteste la suavité de l'au-delà, etc. Dans pas mal de régions africaines, un rite est répété trois fois pour un homme (trois étant le chiffre de l'homme) et quatre fois pour une femme (quatre étant le chiffre de la femme).

Attitudes qui supposent pour la plupart que l'on soit intégré profondément et sincèrement au monde propre du malade. C'est pourquoi il semblerait normal d'organiser l'onction des malades de telle sorte que plusieurs membres de la communauté y aient leur part, chacun selon son être et sa fonction spécifiques : si tel rite est du prêtre, tel autre du chef de la communauté, tel autre encore d'un parent, du fils aîné, etc. Et cela permettrait d'assurer aux rites beaucoup plus de temps, chacun intervenant à son jour et à son heure.

De toute façon, un rite chrétien - malgré toute sa valeur et sa richesse - ne sera compris par une communauté humaine, donc ne signifiera vraiment ce qu'il représente que s'il s'exprime dans une forme culturelle qui soit abordable et, en quelque sorte, familière à cette communauté : on ne taille pas un pantalon à un lézard sans tenir compte de sa queue !

*Zaire, Georges Defour pb.*

Le P. Defour est membre de la Société des Africanistes, aumônier du Centre Bandari à Bukavu et secrétaire académique, chargé de la direction des études, de la recherche scientifique et de la professionnalisation à l'Institut supérieur de développement rural.

## VERS UNE RÉCONCILIATION DE LA VIE ET DE LA MORT

*si vous voulez vraiment contempler l'esprit de la mort,  
ouvrez amplement votre cœur au corps de la vie.  
car la vie et la mort sont un,  
de même que le fleuve et l'océan sont un <sup>1</sup>.*

Contempler la mort au cœur de la vie ! Voici ce à quoi nous sommes conviés par la voix du poète. Etrange ? Insolite ? Paradoxal ? La mort et la vie habiteraient-elles le même espace en sorte que l'intelligence de la vie permettrait de pénétrer le secret de la mort et que l'intelligence de la mort permettrait de pénétrer le secret de la vie ? Ces deux réalités, à première vue contradictoire, auraient-elles un point de convergence qui nous instruirait sur le sens de la destinée humaine ?

Si nous entreprenons cette réflexion, ce n'est pas par simple désir de répondre à l'appel du « prophète » et tenter d'élaborer un discours qui lui donnerait raison, mais parce que des travaux préliminaires nous permettent de penser qu'un dialogue permanent de la vie et de la mort peut être la base d'une compréhension de l'existence qui détermine chez certains peuples des lignes de conduite appropriées qui caractérisent leur culture. La saisie existentielle de ce mouvement dialectique de la vie et de la mort par une variété humaine ne peut qu'enrichir la connaissance que l'homme a de lui-même et de son devenir. Elle peut, à une époque où le monde est en pleine mutation et où les croyances religieuses issues des horizons les plus divers vacillent, fournir des points d'ancrage à ses choix et à sa Foi. Elle peut enfin se faire l'écho d'une Parole et nous inviter à ré-entendre cette Parole qui s'exprime sur le sens de la vie et de la mort de l'homme.

« Vers une réconciliation de la vie et de la mort », avons-nous intitulé cet essai ! Nous avons la conviction que, si, dans le concret de nos routes terrestres, vie et mort ne marchent pas de pair, nous risquons de courir vers une gloire qui n'aura pas de lendemain.

### *1/ Qui parle ? De qui parle-t-on ? De quoi parle-t-on ?*

L'expérience de la vie et de la mort est un fait universel. Partout, sur la terre des hommes, on naît, on vit, on meurt. Cependant, entendons-nous bien, si l'on considère le cadre socio-culturel de chaque peuple, on ne naît pas, on ne vit pas, on ne meurt pas de la même manière partout. Les rites, les croyances, les cérémonies qui entourent ces événements humains sont là pour en témoigner. Ils constituent dès lors une sorte de langage qui tend à révéler à l'extérieur ce qui se vit de l'intérieur par la personne et la société en cause, en l'occurrence pour notre propos, la société africaine.

Dès lors, une question surgit : qui peut comprendre et traduire ce langage ? La réponse paraît claire : qui, sinon les Africains eux-mêmes ? Comme dirait Hampaté Ba, empruntant un proverbe malien : *Quand une chèvre est présente, on ne doit pas bêler à sa place*. Il appartient aux Africains de parler de l'Afrique aux étrangers et non le contraire, c'est évident. Mais à une époque où les cultures particulières s'affirment et s'interpellent l'une l'autre, on ne peut, semble-t-il, refuser à quelqu'un qui vit au milieu du troupeau d'écouter les bêlements de la chèvre et d'essayer de les comprendre.

Pour ne pas tomber dans la voie de la généralisation, qui nous paraît toujours abusive, nous emprunterons les données concrètes, qui servent de support à notre réflexion, au peuple parmi lequel nous avons vécu durant quelques années. Bamako, en République du Mali, est le carrefour des différentes ethnies qui peuplent ce vaste territoire, mais la langue qui s'impose le plus est le bambara. C'est donc à elle que nous ferons référence. Et comme il convient de dire quand on prend la parole : « qu'on nous pardonne » !

**oui, tout cela, c'est la vie**

Un jour, je rencontrais Zamblé aux alentours du grand marché. Il est chef de famille d'une concession proche de la nôtre. *Regarde*, me dit-il, je

*viens d'acheter des sabara (sandales) pour mon père. Oh ! surprise ! Les sabara qu'il me montre ne dépassent pas 15 centimètres de longueur, sûrement les plus petites de tout le marché. C'est que mon père commence à marcher et je ne voudrais pas qu'il se blesse avec des clous ou des épines,* ajoute-t-il. Ma surprise cependant n'est pas totale, car je savais en fait que celui qu'il appelait « mon père » était en réalité son fils. Pourquoi brouiller ainsi les cartes ?

Le jour de la fête du « denkundi », rasage des cheveux, et du « togoda », imposition du nom, pour la joie de tous les membres de la famille, l'enfant avait reçu le nom de son grand-père paternel décédé depuis longtemps. Et sa naissance avait été saluée par tous les participants à la fête par de multiples bénédictions :

*Ala ka si da ma = Que Dieu lui donne la vie !*

*Ala ka balo da ma = Que Dieu lui donne la vie !*

*Ala ka nakan dia = Que Dieu fasse que le destin lui soit favorable !*

Les griots, pendant toute la journée, n'avaient cessé de chanter les louanges du vieux dont l'enfant venait de prendre le nom. Celui-ci s'était rendu célèbre par de nombreux voyages dans le Fouta D'Jalon qu'il avait parcouru à cheval de long en large pour chercher de l'or dans ses rivières. Il était devenu riche et son bien avait rempli sa famille d'aisance, d'honneur et de fierté. Jamais on n'avait eu faim dans sa concession dont les portes étaient largement ouvertes aux voyageurs, aux étrangers et aux pauvres. Que souhaiter d'autre à l'enfant qui porte le nom du Vieux, sinon qu'à l'exemple de son grand-père il ait un destin favorable et qu'il acquière un nom qui soit respecté et honoré. Mais quittons cette fête chaleureuse et colorée pour préciser le sens de quelques expressions.

Entre l'enfant et le vieillard, une vie circule, la même vie que l'on se passe de génération en génération. *I banbakew kolila si min na, Ala k'o da i ye* : la vie (*si*) que les tiens n'ont pu obtenir, qu'elle soit ajoutée à la tienne, a-t-on coutume d'entendre à la mort de quelqu'un.

*Si* : c'est la vie dans son aspect de déroulement dans le temps. Normalement, une vie doit être longue, c'est le souhait de tous.

- Balo* : c'est la vie dans son aspect de support matériel, nourriture, prospérité, abondance de biens.
- Ni* : bien sûr, pour que cette vie soit comblée par la durée (*si*) et par l'abondance des biens (*balò*), cela n'est possible que par l'intervention de *ni*. C'est la vie sous son aspect de souffle vital dont Dieu gratifie l'homme. La respiration en est le signe.

Pour qu'une longue vie soit heureuse, d'autres termes interviennent souvent dans les souhaits que l'on fait en maintes circonstances, déterminant ainsi quelque peu les normes du bonheur :

*Ala ka héra d'i ma!* = *Que Dieu te donne la paix!*  
*Ala ka kènèya d'i ma!* = *Que Dieu te donne la santé!*

- Héra* = la paix. L'homme qui sait que son grenier est bien garni, que les siens sont en bonne santé, qu'il n'y a pas de querelles, ni dans la famille, ni avec les voisins (*siginyogonw*), cet homme est dans la paix et dans la tranquillité. Le terme *héra* renvoie donc à une situation de vie harmonieuse et paisible au sein de la société et du monde.
- Kènèya* = la santé. Elle est la condition élémentaire pour que *si* se déroule dans le bonheur. *Bana ye jugu ye* = la maladie, c'est l'ennemie qui détériore la vie et trouble la paix.

Enfin, pour que la vie vaille la peine d'être vécue, ajoutons qu'elle doit pouvoir porter en elle des germes d'immortalité : vivre sans laisser de traces n'a aucun sens. Sans avoir acquis une renommée (*togo*), la naissance de l'homme (*bo*) et sa traversée terrestre (*dinyè latikè*), n'ont aucun sens.

*A togo bora! a ye togo soro!* Son nom est sorti, il a acquis un nom ! Toutes les actions de bien qu'il a accomplies, le respect de soi-même et des autres lui valent aujourd'hui une dignité qui fait que son nom ne s'effacera pas des mémoires. Il sera chanté par les griots même après sa mort.

### la vie de l'homme, de qui se reçoit-elle ?

Au premier chef, l'homme se reçoit de Dieu, de *Matigi* (*Ma* = homme ; *tigi* = possesseur). Dieu, le Possesseur de l'homme, qui est l'origine et la

fin de toutes choses. Ensuite, il se reçoit des autres, de la communauté humaine qui l'accueille par le biais de ses géniteurs et de ses parents. Ce sont eux qui lui attribuent un « togo », un nom qui est la marque de sa singularité au sein de la société. C'est ce « togo » qu'il aura à rendre digne de respect et d'éloge à la manière de ceux qui l'ont précédé. C'est dans un vivre ensemble harmonieux au milieu des siens qu'il franchira les étapes de sa traversée terrestre. La naissance à elle seule ne constitue pas le moment décisif de l'acquisition de son statut d'homme. C'est le groupe qui lui enseignera la manière de vivre et de se comporter conformément à la vision du monde dont il est dépositaire.

*Kami be a nyèmogo ton filè ! La pintade regarde la nuque de celle qui la précède.* La communauté humaine continue en quelque sorte de l'engendrer à la vie et l'accompagnera tout au long des différents moments qui marqueront sa traversée terrestre.

Les êtres invisibles, les ancêtres, les défunts de la communauté ne sont pas moins partie prenante de l'édification de la personne que les vivants. Dans les diverses circonstances de la vie on fera appel à eux, on les consultera, on les implorera afin qu'ils interviennent en faveur des vivants. C'est sous leur protection et leur surveillance que la vie de l'homme se déploiera.

Ainsi, solidaire de Dieu, de mes parents, de la communauté humaine des ancêtres et de tous les êtres invisibles qui peuplent l'univers, la vie de l'homme apparaît comme le centre de multiples relations. Il faudra qu'il compose avec tous ces êtres multiples pour s'assurer une existence harmonieuse et paisible.

## *2/ La mort au bout du chemin ou sur le même chemin ?*

*La façon dont les hommes sont assistés quand ils souffrent et quand ils meurent est l'un des signes les plus clairs du degré de civilisation d'une époque ou d'un régime <sup>2</sup>.*

La vie, un projet d'harmonie et de paix au sein de la société et du monde,

2 / Ch. FLORY : *Semaines Sociales de France*, 1951, cité dans *Catholicisme*, n° 33, Paris, 1978, p. 240.

3 / Chant de Tara Boire ; Niono Ségou.

pourrions-nous dire en conclusion de notre première démarche. Mais : *Saya juru be an bèè la ! Jo fèn ye dafèn ye*, disent volontiers les Bambara. La dette de la mort, tous nous devons la payer. Tout est mortel, tout ce qui est aujourd'hui debout est destiné à se coucher ! L'inéluctable tableau de la mort se dresse devant tout homme, il n'épargne personne. Mais n'est-ce seulement qu'au terme d'une longue vie qu'il faut prévoir la mort ou chemine-t-elle avec nous sur les chemins de la vie ?

Dans un pays où la mort de l'enfant ou du jeune est chose envisageable parce que fréquente, où les assauts d'une nature hostile engendrent épidémies et famines, la mort apparaît massivement présente au cœur de la vie. *Si, Balo, Kènèya, Hèra*, en sont quotidiennement les victimes. Les hommes sont de manière précoce familiarisés avec l'idée du « mourir ». Il n'en reste pas moins que le mot même fait peur. Personne n'ose le prononcer quand il s'agit d'évoquer directement la mort de quelqu'un. La mort est un terme qui n'effleure pas les lèvres en pareille circonstance.

*Dèn seginna a ko : l'enfant est retourné derrière lui*, dira-t-on. *Ne m'a don ni a be yan tuguni : je ne sais pas s'il est encore ici*, déclarera celui qui constate la mort de quelqu'un. Quand un vieillard meurt au terme d'une longue vie, sa mort est célébrée dans la joie et la liesse populaires. Mais la mort d'un enfant ou d'un jeune remplit tout le monde d'effroi même si on a appris à maîtriser ses émotions. Alors, au-delà des silences et des recueils planent les cris et les pleurs de quelques voix qui supplient et s'interrogent :

*La mort, qui a-t-elle mangé ? — La mort a mangé un innocent de Kolondugu.*

*Celui-là, qu'a-t-il fait à Dieu ?*

*Celui-là, qu'a-t-il fait au grand Roi N'Gala ?*

*Tout ce qui est debout est destiné à se coucher*<sup>3</sup>.

Les cérémonies qui entourent les funérailles et le culte que l'on rend aux défunts nous renseignent sur ce fait que la mort n'engloutit pas l'homme dans le néant. Elle est le point de départ d'une autre vie, imprécise, mais réelle, puisque l'on n'hésitera pas à faire appel aux défunts pour qu'ils protègent les vivants et leur procurent les biens indispensables en ce monde : la pluie pour les récoltes, la fécondité pour les femmes et la santé pour tous. On leur parlera, on les traitera comme des vivants d'un autre monde, leur offrant nourriture, boisson pour mériter leur bienveillance.

Cependant, faut-il s'étonner qu'à certaines heures, le vide semble s'imposer à la conscience et à la raison, ce qui fait dire parfois aux Bambara : *Le monde n'est pas une maison habitable pour l'homme, mais le ciel n'est pas un lieu de voyage enviable*. Ne faut-il pas alors autant d'audace pour imposer silence aux voix de l'absurde qui montent en soi comme en tout homme et investir sa vie dans un « croire » qui ouvre sur l'espérance d'un au-delà capable de combler nos désirs terrestres inassouvis, que pour affronter le néant ?

Le monde n'est pas une demeure habitable pour l'homme : plus immédiatement encore que la mort elle-même, une autre réalité est là qui vient sans cesse rappeler à l'homme, s'il feignait de l'oublier, la fragilité de sa condition. Avec la maladie, c'est la mort qui, quotidiennement, s'incruste dans la vie. Toute maladie n'a pas une issue fatale, mais elle prend souvent l'envergure d'un symbole qui évoque tout état de désordre et de rupture d'harmonie au sein de cette unité que constituent l'homme et le monde.

*Ne mankènè : je ne suis pas en bonne santé. Bana be ne na : je suis malade*. Ces expressions renvoient le plus souvent à une perturbation d'ordre physiologique. Mais les termes *bana* (maladie), *mankènè* (la mauvaise santé) peuvent par extension qualifier toutes les privations qui affectent la personne à différents niveaux d'être : *dènmisenya ye bana ye* : l'inexpérience est une maladie. *Malobalya ye bana ye* : le manque de honte (l'effronterie) est une maladie. Et souvent, Radio-Mali ne répercute-t-il pas ce chant : *Jigi tè mogo min na, a mankènè* : celui qui n'a pas d'espoir n'est pas en bonne santé. Celui qui est seul dans la vie, sans personne à qui se confier, sans père, ni mère, sans frère ni sœur, sans ami, sans argent, n'est pas en bonne santé, précise la chanson.

*Baa ye jugu ye* : la maladie, c'est l'ennemie. La vie est attaquée. La société va donc mettre en branle ses mécanismes de défense. Dans la logique d'une pensée globalisante sur l'homme et sur sa situation dans l'univers, la maladie va être comprise et traitée non à un simple niveau physiologique, mais encore aux différents niveaux relationnels qui rendent compte de la totalité de la personne et qui sont considérés comme faisant partie intégrante de son état de santé. Les symptômes physiques vérifiables de l'extérieur sont soupçonnés d'être le fruit de causes invisibles qu'il va falloir détecter. Savants et voyants sont les spécialistes autorisés de la connaissance des causes invisibles des maladies. Ils conjugueront leurs efforts avec

ceux des herboristes et des détenteurs de remèdes magiques. Tous, ils seront consultés et l'on se soumettra à leurs prescriptions. Rarement, le remède matériel (*fura*) sera seul à entrer en ligne de compte, car il s'agira pour le malade de reconnaître que, volontairement ou involontairement, il a offensé un parent, un défunt, un esprit qui se révolte et manifeste sa colère. Il faudra entreprendre les démarches qui s'imposent pour l'apaiser et rétablir l'harmonie compromise. Souvent, un sacrifice (*saraka*) sera prescrit.

A bien considérer toutes les démarches qui sont entreprises pour recouvrer la santé, un terme s'impose à l'observateur, celui de RÉCONCILIATION. La guérison apparaît en effet comme un processus de réconciliation de la personne agressée par la maladie avec ceux qui sont supposés en être les auteurs. Le rôle des spécialistes consultés suivant leur compétence est souvent de préconiser ces réconciliations.

Le salut du groupe ne peut être trouvé que dans l'entente harmonieuse et dans la conformité aux lois et coutumes dont les ancêtres sont les gardiens. Cette entente est exprimée dans le *bèn* qui désigne l'accord, les alliances qui sont indispensables pour que le vivre ensemble du groupe soit fructueux et fécond. Mais ce *bèn*, cette unité, cet accord harmonieux des personnes et du groupe avec les vivants de l'au-delà est toujours en équilibre fragile. Il est à construire tous les jours plus qu'il n'est donné d'avance. Ainsi, dans un certain sens, la guérison de la maladie, conformément à l'impact social et cosmique que lui confère la culture, a une fonction, non seulement de restauration de l'équilibre physiologique compromis, mais encore une fonction de restauration de toutes les relations court-circuitées dont la maladie est le signe. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que la personne, faisant appel à la médecine dite « scientifique » pour résoudre ses problèmes de santé, tente parallèlement d'autres démarches qui complètent le traitement car elles replacent la maladie à l'intérieur du cercle d'intelligibilité dans lequel elle est comprise.

Tout élément de détérioration du *bèn* est nuisible à la vie de l'individu et à celle du groupe. Les désaccords n'engendrent pas toujours une maladie réelle, mais il est prudent de se protéger des conséquences redoutables qu'ils peuvent avoir (empoisonnements, mauvais sorts...). Les démarches de réconciliation dans la société bambara ont beaucoup d'importance : les griots (*nyamakala*) en sont les médiateurs attitrés : *Les nyamakala sont les garants de la réconciliation, de la concorde ; où qu'il y ait*

*une difficulté, si grave soit-elle, le nyamakala intervient et par sa parole, apaise les flammes, maîtrise la discorde et rétablit l'entente* <sup>4</sup>.

S'il faut résorber tous les désaccords qui jaillissent au sein de la communauté humaine, il est également indispensable de se réconcilier avec les défunts, lesquels sont susceptibles de donner libre cours à leur puissance vengeresse. La cérémonie des funérailles prévoit un moment de réconciliation avec le défunt, les siens lui demandent pardon pour toutes les offenses commises à son égard <sup>5</sup>. Dans les célébrations habituelles des défunts interviennent parfois des formules explicites de demande de réconciliation avec les ancêtres qu'on vénère : *Si nous t'avons déçu en quelque chose, voici l'eau de la réconciliation et de l'apaisement* <sup>6</sup>.

Même si cela n'est pas clairement exprimé, le culte des morts est dominé par ce désir de se maintenir en bons termes avec la communauté des invisibles, car c'est le préalable nécessaire à l'obtention des biens que l'on sollicite d'eux en maintes circonstances : paix, tranquillité, santé, récoltes abondantes, etc.

« Se réconcilier », voilà la clé du combat mené contre tout germe de mort qui s'infiltré dans la vie. Réconcilié avec lui-même, avec les autres vivants ou défunts, l'homme est en quelque sorte vainqueur de la mort ; la vie est de nouveau possible car elle récupère son caractère fondamental d'unité et d'harmonie.

La mort, étant donné son caractère de proximité dans le quotidien de la vie, l'importance accordée à la célébration des défunts, l'attention manifestée aux malades qui sont une menace de mort, est présente dans la culture. Jusqu'à présent cependant, les attitudes que nous avons relevées vont pour ainsi dire toutes dans le sens d'un combat de la vie contre la mort. D'autres éléments culturels nous permettent de postuler par ailleurs que d'une certaine manière l'homme a l'intuition que la mort est nécessaire à l'épanouissement de la vie. Pourquoi s'obstiner à l'enfermer dans la négativité alors qu'elle interpelle irrémédiablement tout vivant : *Jo fèn ye dafèn ye* - tout ce qui est debout est destiné à se coucher. Certains

4 / M. SIDIBE : *La rencontre de J. C. en milieu Bambara*, p. 69.

5 / Idem. p. 49.

6 / Idem. p. 119.

7 / *Le Do est un des Boli bambara*. Par « Boli » - traduit souvent faute de mot par « fétiche » -

il faut entendre qu'il est un esprit protecteur de la société qui jouit d'une puissance que les ancêtres lui confèrent. Il est le point de ralliement d'une société secrète.

8 / M. SIDIBE, op. cit. pp. 105-106.

faits semblent dire que le temps de la vie peut servir à l'homme pour apprivoiser la mort. En d'autres termes, vivre, c'est apprendre à mourir et accepter de mourir, c'est s'ouvrir à la vie.

La naissance d'un enfant, avons-nous relevé plus haut, ne constitue pas le moment décisif de l'acquisition du statut d'homme. La personne doit franchir différentes étapes prévues par l'éducation coutumière. Parmi d'autres rites de passage, l'initiation est celui qui incorpore officiellement la personne à la communauté des adultes. N'est-il pas significatif que l'élément central du rituel de l'initiation du *Do*<sup>7</sup> soit un meurtre symbolique suivi d'une résurrection : *D'aucuns disent : « Mourez » ! Le Seigneur nous dit : « Mourez, mais ressuscitez » ! Ainsi clame le chant de l'initiation qui résume tout le mystère de l'initiation au Do*<sup>8</sup>.

Des forces de destruction nous guettent, mais le projet de Dieu est que nous vivions malgré elles. Ainsi, pour s'intégrer officiellement dans la société des adultes et devenir un homme sur lequel on peut compter, le jeune doit assumer ce mouvement de vie qui passe par la mort pour une plénitude nouvelle selon le désir de Dieu : « Mourez, mais ressuscitez » ! Les candidats doivent passer par une sorte de mort à eux-mêmes pour naître à une nouvelle capacité d'être. C'est la loi de la vie. Ainsi, les cérémonies de l'initiation sont marquées par une suite d'épreuves tant morales que physiques, qui apprennent aux jeunes la maîtrise de soi : maîtrise de la parole pour savoir garder les secrets du « ton » (association secrète) ; maîtrise des réactions émotionnelles devant les peurs provoquées par leurs aînés pour éprouver leur résistance ; maîtrise d'une certaine mollesse physique exigée par les performances auxquelles on les soumet. Cette maîtrise de soi (*sabali*) est une des valeurs fondamentales de la personnalité de l'homme bambara. C'est une force intérieure capable de dominer les situations les plus diverses et les plus dramatiques de la vie.

Tout se passe comme si, dans ce temps restreint d'initiation, l'expérience éducative par laquelle on fait passer la génération nouvelle contenait en condensé le message de vie reçu des ancêtres et qui est la charte du savoir-vivre personnel et communautaire. La connaissance de ce message n'est pas le fruit d'un enseignement théorique et systématique, mais c'est par le biais des rites que les jeunes, personnellement et communautairement, entrent dans l'intelligence du mystère de la vie qui est naissance - anéantissement - renaissance.

Dans une ethnie voisine, chez les Bobo-Fing, on relève les mêmes caractéristiques en ce qui concerne l'initiation, ce qui permet à Mgr SANON de dire : ... *il apparaît clairement que le symbole profond de l'initiation contient un rythme de rupture : ensevelissement-renaissance. On passe d'un mode d'être à un autre et communautairement. On change de statut social par la participation vivante à la mort qu'est cette rupture (ce que laisse entendre le nom nouveau et le droit aux funérailles communautaires* <sup>9</sup>).

C'est ce rythme vie-mort, mort-vie, perçu à travers les divers aléas de la vie qui est chanté, expérimenté par les jeunes initiés, qui se l'approprient ainsi de façon existentielle. Dans l'avenir, pour accomplir leur traversée terrestre dans la dignité et le respect des valeurs du groupe, ils auront à ajuster leur pas à ce rythme qu'impose le mouvement de la vie, sans dévier, sans désarmer. La mort alors, n'est pas le terme de la vie, mais elle devient positivement la condition d'accès à la plénitude de la vie. Vie et mort prennent un sens dans un appel réciproque de complémentarité.

### *3/ Vers une réconciliation de la vie et de la mort*

Un chemin de réconciliation ! Nous venons de faire une brève excursion dans un monde où la vie et la mort sont pour ainsi dire en dialogue permanent. On pourra nous objecter que certains rites, certaines cérémonies auxquelles nous avons fait allusion tombent en désuétude au pays du soleil. Cela est indéniable dans une société qui subit des courants de pensée étrangers. Cependant, la conception de l'existence véhiculée depuis des générations a forgé une personnalité culturelle qui émerge encore aujourd'hui des comportements journaliers, même si ceux-ci sont parfois coupés de leurs racines originelles. Dans ce domaine précis qui touche au sens de la destinée humaine, on a l'impression que les fondements culturels de la personnalité offrent les résistances légitimes à l'acculturation alors que, dans d'autres domaines, ils paraissent plus vulnérables. En ville comme à la campagne, les voyants, les devins, les griots ne sont pas au chômage. Les funérailles et la célébration des défunts ont moins d'éclat dans les cités urbaines, mais l'on garde présent à l'esprit qu'il faut les respecter et maintenir de bonnes relations avec eux. Entraînés bon gré, mal gré, dans des styles de vie nouveaux, il n'est pas rare d'entendre cette

<sup>9</sup> / Mgr A.-T. SANON : *Tierce Eglise, ma Mère*, p. 143.

interrogation sur les lèvres des citadins : « *Qui m'entertera quand je mourrai ?* » L'appartenance à une communauté villageoise garantissait à celui qui avait vécu dignement en son sein que, à sa mort, tout serait fait selon les règles pour qu'une fois confié à la terre, il soit incorporé à la communauté des défunts protecteurs du village. La dispersion des familles et des clans dans les villes ne donne pas la même garantie. Or, la personne n'en ressent pas moins le besoin d'être prise en charge par un groupe qui, en lui accordant les funérailles communautaires, l'assure qu'il aura une place dans une communauté de l'au-delà. Sans cette prise en charge par la communauté, l'individu a l'impression d'être abandonné au néant.

Si l'initiation coutumière a encore un impact dans le monde rural, il faut remarquer que le type d'éducation dans la société actuelle marquée essentiellement par la scolarisation, n'a plus rien à voir avec l'esprit qui présidait à la formation des enfants et des jeunes dans la société d'hier. Les temps ont changé ! Il faut s'y accommoder, mais l'on ressent néanmoins le besoin de ne pas renoncer à ce qu'on est sans savoir où l'on va.

Notre but n'est pas d'établir le bilan de « ce qui reste », mais d'entrevoir, au regard de ce que nous avons relevé comme étant les traits caractéristiques d'une société concernant le sens de la vie et de la mort, ce qui est susceptible d'apporter, dans un monde qui change, un éclairage original à la Foi et orienter aujourd'hui certains choix. Deux propositions retiendront notre attention :

1. Se réconcilier est la clé du combat mené contre les germes de mort qui s'infiltrèrent dans la vie.

A cette réalité vivante que nous avons perçue à travers les démarches de réconciliation d'une société pour conserver la « santé », fait écho en nous une parole : *Car il a plu à Dieu de faire habiter en lui toute plénitude et de tout réconcilier avec lui et pour lui, et sur la terre et dans les cieux, ayant établi la paix par le sang de la croix* (Co 1,19-20).

Selon l'Apôtre, notre réconciliation est déjà accomplie : Dieu nous a envoyé un médiateur capable de rétablir la paix entre Lui et nous. Tout, en ce médiateur et par Lui, est réconcilié. Que signifient alors nos réconciliations au regard de cette RÉCONCILIATION ?

La vie en plénitude à laquelle tout homme se sent appelé ne peut s'envisager que dans un régime où règnent la paix et l'harmonie. Qui n'est pas tenté à l'un ou l'autre moment de sa vie, d'entreprendre un voyage vers un autre pays, vers un autre monde, vers « une demeure plus habitable pour l'homme » ? Renaître, pour recommencer « ailleurs », déchargé et désencombré des tensions et des divisions où l'ont entraîné sa liberté balbutiante et les pressions sociales de toutes sortes, déposer en quelque sorte son poids de péché et celui du monde qui pèse sur lui, pour jouir d'une paix durable, réconcilié avec lui-même, avec les autres, avec son Dieu, n'est-ce là qu'une utopie ?

*Dieu fasse que nous nous retrouvions au-delà de ce monde, sous un ciel plus beau, sur une nouvelle terre plus accueillante, dans des jours merveilleux, dans une vie nouvelle, plus douce et plus heureuse à la fin de nos jours qu'ici-bas,* écrivait, il y a quelque temps une femme musulmane à un ami qu'elle voyait partir à regret.

Il ne faut pas rêver : les ruptures, les désaccords sont notre pain quotidien au sein de cette vie, de la société et du monde. Sans cesse, l'Ennemie est là qui nous guette pour nous dévorer. La mort s'infiltré dans la vie ; c'est la maladie, la faim, la désunion, la guerre... Notre traversée terrestre ne peut-elle pas alors s'envisager comme un temps de réconciliation dont nous sommes les principaux acteurs ? Dieu, même s'il nous envoie un réconciliateur, ne peut nous réconcilier avec Lui sans nous. Toute situation de rupture qui s'impose à nous, personnellement ou communautairement, se présente comme un événement offert à notre liberté pour nous réconcilier entre nous, nous réconcilier avec l'univers dans lequel nous vivons et, par le fait même, avec notre Dieu.

Parmi ces multiples situations de rupture, la maladie est certainement celle qui est la plus profondément ressentie par l'homme, car elle inscrit dans sa propre chair les germes de mort dont nous sommes tous porteurs ; elle l'atteint dans son « moi » profond et dans ses relations à autrui, elle l'interpelle dans sa relation à Dieu. Dans le malade sont pour ainsi dire condensés et résumés tous les états de « disharmonie » qui mènent le monde à sa destruction. Le pathologique peut alors devenir le lieu privilégié où l'homme fait l'expérience qu'une réconciliation est indispensable pour le faire passer d'un état de fragilité et de finitude à la plénitude de la vie à laquelle il aspire. Loin de nous l'idée d'exalter l'état de maladie comme étant un bien en soi ! mais quand elle s'impose, la seule issue, c'est de lui donner un sens conforme à la vision où la vie et la mort

s'entrecroisent. Seule, une réconciliation peut entraîner celui qui est malade dans un courant d'intégration progressif de la mort comme réalité nécessaire à l'épanouissement de la vie.

Cependant, même si toute situation de rupture peut être assumée par la liberté humaine, l'homme sent bien qu'il y a là un domaine qui le dépasse. Il n'est plus maître de son corps, de ses relations, de sa vie ; c'est pourquoi, en tout temps et en tout lieu, selon des modalités différentes, il fait appel au Transcendant ; il fait intervenir le sacré pour rétablir en lui l'ordre, la paix, l'harmonie menacée. La guérison - réconciliation qu'il sollicite, dans un premier temps, des « puissances supérieures » et qu'il recherche dans un corps à corps de la vie contre la mort, par le biais des techniques de soins - peut, dans un deuxième temps, être perçue comme les prémices d'une réconciliation définitive à laquelle il aspire. C'est le pays « où il n'y a plus ni mort, ni larmes, ni faim, ni soif » qui est désiré. Dans ces conditions, l'homme ne peut qu'être accueilli au message de réconciliation qui lui est lancé :

*Nous vous en supplions, au Nom du Christ Jésus, laissez-vous réconcilier avec Dieu (2 Co 5,20), car c'est la voie d'accès à un ciel qui devient « un lieu de voyage enviable pour l'homme ». Ceux qui, au cours de leur vie, font l'expérience d'une réconciliation nécessaire de l'homme avec lui-même, avec les autres, vivants ou défunts, avec l'univers dans lequel il vit, avec sa finitude, ne sont-ils pas prêts à accorder leur foi au Médiateur attiré de cette réconciliation totale, Jésus Christ, qui « a rétabli la paix par le sang de sa croix » ? Ils sont habilités à être de ceux qui *ont lavé leurs vêtements dans le sang de l'Agneau* (Ap 7,14), car leur existence a épousé ce mouvement de réconciliation de la vie et de la mort. Ils sont conviés à y entrer toujours plus, non dans un régime de crainte et de châtement, mais animés par l'Espérance d'un amour capable de renouveler toute chose et d'être vainqueur de la mort.*

## 2. Vie et mort prennent sens dans un appel réciproque de complémentarité.

L'observateur étranger qui a vu mourir beaucoup de gens en Afrique sera souvent étonné de la sérénité devant la mort. Certains qualifieront cette attitude de « fatalisme », de « résignation », surtout en contexte islamique où l'on relève ces expressions courantes lors d'un décès : *C'est Dieu qui l'a fait - Nous sommes tous dans les mains de Dieu...*

Pourtant, quand on se trouve concrètement devant un homme qui, dans son cheminement vers la mort, épouse l'attitude de remise de soi entre les mains de Dieu, ou encore devant celui qui accepte le cœur déchiré la séparation d'avec un être cher, car il reconnaît à Dieu un droit sur toute vie que lui-même a suscitée, peut-on parler encore de fatalité, de résignation béate ?

Il nous semble que, dans les sociétés africaines que nous avons fréquentées, on apprenait à mourir. La proximité avec l'au-delà, par les relations entretenues avec les ancêtres et les défunts dans la vie courante, donnait un sens au voyage en ce monde. Les rites de passage, rythmés par le mouvement de la vie et de la mort, qui marquaient les différentes étapes de la vie, n'enlevaient pas à la mort son caractère tragique, mais familiarisaient les personnes avec l'idée de la mort. Celle-ci était présente à la vie.

Sous d'autres cieux, on parle de *ré-introduire la mort dans la culture*<sup>10</sup>. Pourquoi ? Eblouis par les prodigieuses réalisations de la science, peut-être particulièrement dans le domaine de la médecine, les hommes de l'ère technologique ont relégué la mort dans ces enclaves oubliées que sont les hôpitaux et les établissements pour vieillards. Tout est organisé pour que la mort ne côtoie plus la vie. Où trouver dans les H.L.M. une place pour célébrer dignement la mort d'un être cher ? « Vous comprenez, il valait mieux qu'il meure à l'hôpital »... L'ascenseur et l'escalier étroit, même dans des résidences luxueuses, ne sont pas prévus pour le passage d'un cercueil. La mort est devenue à son tour un produit de consommation réservé aux employés des pompes funèbres.

Mais aujourd'hui, en Occident, la société industrielle et technique est à bout de souffle ; le « messianisme scientifique » est sur son déclin. La science n'a pas apporté le bonheur escompté. Pendant quelques générations, les hommes se sont gavés des produits de la terre, étant toujours plus insatisfaits de la part du gâteau qu'ils s'octroient à la table du monde. Cependant, en dépit de ses réalisations et de ses rêves de vie paradisiaque, la science n'a pas encore inventé la machine à rajeunir. Elle n'a pas arrêté l'aiguille du temps qui passe inéluctablement et fait que tout est voué au vieillissement et à la mort. Elle n'a pas arrêté la marche de l'histoire à l'heure de son apogée et de sa domination. Honteuse de ces échecs

10 / Marc ORAISON.

au sein de ses victoires les plus étonnantes, elle se réfugie dans l'oubli. La vie à satiété pour aujourd'hui, voilà le salut qu'elle propose en s'ingéniant à combler de biens les hommes de ce monde et en faisant reculer les frontières de la mort. Mais au-delà ? La science se tait. Elle ne prévoit rien, ce n'est pas son problème.

Curieusement, il n'y a nul besoin de « ré-introduire la mort dans la culture », comme le préconisent certains : elle refait d'elle-même son entrée en scène. L'ordre économique international, établi à la faveur de certains, vacille. L'Occident se sent menacé. La loi dialectique vie-mort, mort-vie, reprend ses droits. Alors, l'homme est obligé de se souvenir, de chercher un sens à l'aboutissement de ce monde, mais il est désemparé parce qu'il n'a pas appris à mourir. *Tu vas, tu viens, tu vis, tu fais un pas, mais tu ne sais pas où tu vas*, dit la chanson.

N'est-ce pas le reflet d'une époque ? L'homme de l'ère technologique et industrielle est en train de réapprendre à ses dépens que l'on n'abuse pas impunément des fruits de la terre pour courir vers un surcroît de vie au détriment d'une autre portion de l'humanité qui doit se contenter de la portion congrue et parfois mourir sans avoir vécu. Il est en train de réapprendre à ses dépens que l'homme pour survivre a autant besoin de croyance et d'espérance que de pain et de biens et que la vie qui veut se distraire de la mort perd tout son sens et sa vraie densité humaine.

A bien regarder les étalages des librairies, on est étonné devant la récupération soudaine que l'on fait de la mort pour essayer de retrouver un sens à la vie. Dans des livres tels que celui de Moody : *La vie après la vie*, certaines personnes qui ont frôlé la mort témoignent que, après tout, ce n'est pas si terrible et que, peut-être, « ailleurs » existe. Malgré ces faits et les efforts de lucidité de certains, les termes de « restriction », de « répartition plus équitable », de « partage » ne font guère partie du vocabulaire des gouvernants. On continue à se leurrer en discourant sur la « productivité », la « croissance économique », la « relance », la « compétitivité ». On s'acharne à remettre de l'huile dans les rouages qui grincent pour s'empêcher d'entendre leur refrain.

Pourquoi cette interpellation soudaine du monde occidental ? Nous avons le sentiment que, pour inventer aujourd'hui leur devenir, les peuples ont quelque chose à se dire sur le sens qu'ils ont de l'existence et sur leurs expériences passées.

L'Afrique est à l'heure des choix et ce n'est pas sans tristesse et sans nostalgie que l'on constate dans certaines villes du continent que se répète ce qui se passe ailleurs. Malgré l'échec flagrant de l'ère technique quant à la qualité et au sens de la vie, elle ne cesse d'étendre son empire au-delà des frontières dans lesquelles elle était jusqu'ici confinée. L'assimilation de ses systèmes et de ses structures tend à être normative pour qu'un pays acquière le statut de pays dit « développé ». Tentation ! La convoitise des biens de consommation est inévitable quand elle s'offre comme un supplément de vie dont on a jusqu'ici été privé. Mais la voie d'un développement légitime passe-t-elle irrémédiablement par la dégradation des valeurs fondamentales qui ont donné un sens à la vie et à la mort de ceux qui ont assumé leur existence dans la pauvreté peut-être, mais dans l'honneur et la dignité ? Nous avons affirmé que, dans la société africaine dans laquelle nous avons vécu, certains traits de culture transparaisent encore dans les attitudes quotidiennes. Ce sont ces traits de culture qui devraient être les leviers d'un développement original qui permettrait un ajustement harmonieux d'une certaine promotion économique et de l'aspiration à conserver son identité culturelle.

Aborder le développement dans une perspective de réconciliation de l'homme avec la nature, avec le vaste univers, avec tous ses frères en humanité, ne serait-il pas plus conforme à la mentalité africaine, que de se lancer sans discernement dans la voie d'une domination et d'une appropriation des ressources terrestres qui, à la longue, risque de démanteler en profondeur ce qui constitue le patrimoine le plus précieux d'un peuple, sa vision de l'homme et le sens qu'il donne à la vie et à la mort ?

*Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne. Ce que nous n'avons pas su donner au cours de notre vie, la mort nous l'arrachera. Mais la mort ne sera pas violence pour ceux qui, tout au long de leur vie, auront appris à mourir en donnant quelque chose d'eux-mêmes pour le bien de leurs frères. Ils s'endormiront dans la paix, car la mort aura alimenté leur vie, et leur vie aura alimenté leur mort.*

*Abidjan, Colette Vandensanden sb.*

# LE PRÊTRE ÉTRANGER FACE A LA MALADIE

*d'après les données de la culture « bemba », en zambie*

Vouloir exposer en dix ou douze pages dactylographiées les problèmes que posent à la pastorale des malades et à la présentation du salut, la conception africaine de la maladie, est une vraie gageure. Essayons tout de même de la tenir, en partant des données africaines - et plus spécialement « bemba » - pour proposer ensuite quelques pistes de réflexion, exposer les difficultés rencontrées et envisager quelques solutions. Notre point de vue précis est celui du prêtre, ou de tout autre ministre d'Eglise, d'origine étrangère, face à la maladie.

## **la question**

Ici, elle se pose dans le concret et elle est à l'ordre du jour :

- premier fait : le clergé d'un des diocèses du pays est divisé à cause de son pasteur. Celui-ci, pour guérir les malades qui viennent à lui, les exorcise, ce qui entraîne des scènes pour le moins bizarres. Il a, pour agir ainsi, élaboré une théologie où le rôle des esprits des religions ancestrales est intégré.
- deuxième fait : quelques prêtres, dans son diocèse et ailleurs, sans le suivre dans cette voie de l'exorcisme, pratiquent (quelques-uns régulièrement) ce qu'il est convenu d'appeler un ministère de guérison.
- Enfin, un rituel est en voie de préparation. Sur l'agenda figure la création d'un ou plusieurs rites pour malades, autres que celui de l'Onction.

Exorcisme ? Rites de guérison ? L'Eglise de Zambie ne peut écarter le

problème, d'autant moins que Rome a envoyé ses avertissements. Elle doit trouver à cette question une solution constructive et acceptable. Car, dans ce contexte de guérison, se pose toute la question des survivances d'une religion pré-chrétienne, celle des aspirations légitimes des Africains et du développement africain de la théologie chrétienne.

Et nous, Occidentaux, qui sommes la majorité du personnel d'Eglise en Zambie, devons faire un effort de compréhension et de réflexion. Bien que, pour nous, la médecine et la religion soient deux domaines autonomes, nous disons qu'un médecin peut être prêtre. Par contre, nous n'acceptons pas qu'un prêtre se pose en guérisseur. Y a-t-il étanchéité entre le médical et le religieux ? Avons-nous morcelé le temps : un temps pour être prêtre, un autre pour soigner et guérir ? Ou bien avons-nous créé une dichotomie entre le corps et l'âme ? Ou, peut-être sommes-nous trop éloignés de la tradition biblique et testamentaire ? Le Christ imposait les mains, touchait les malades et guérissait, et les apôtres ont suivi son exemple !

### *1/ Données « bemba » traditionnelles*

#### **le corps et l'âme**

L'Afrique écrit-on, ne connaît pas la dualité corps-âme, au sens strict. C'est vrai chez les « Bemba ». Il n'y a pas de mot pour dire âme, principe de vie, partie la plus importante du composé humain. Ils parlent du « souffle de vie » (umweo), de « l'intérieur » ou cœur d'une personne ou d'une chose (umutima). Pour l'homme, Olivier Clément dirait : « le cœur conscient », et j'ajoute : « volitif ». Après la mort, ou passage de la personne (umuntu) dans l'au-delà invisible du monde, celle-ci devient « umupashi », terme que nous traduisons par esprit (ou âme d'un défunt), mais qui, d'après la racine du mot, serait mieux rendu par « vénérable », ou « celui qu'on invoque ». Cet esprit garde un lien étroit avec ses restes corporels, que l'on craint et que l'on détruira s'il le faut. Le corps (corps physique), est donc le point d'insertion, même après la mort, de la personne (muntu et mupashi) dans un groupe humain (corps social) au sein de ce monde visible. La terre où reposent les restes des ancêtres est inaliénable.

1 | *Eglise Vivante*, Louvain, 14/2/1962.

La religion traditionnelle ne négligera donc jamais le corps, ni le corps physique, ni le corps social. Au contraire, elle vise à assurer aux deux, vie, santé, paix et harmonie et, éventuellement, guérison. La santé, par le chef coutumier, qui est le lien avec les ancêtres, et par les ministres du culte officiel, dit royal ; la guérison, par les ministres des rites thérapeutiques.

En 1953, nous vîmes naître dans ce pays, en milieu « bemba » même, une Eglise qui devait faire parler d'elle : la « Lumpa Church ». La fondatrice Lenshina Alice Mulenga, ne se contenta pas de rites guérisseurs, comme on le faisait en beaucoup d'autres Eglises ou sectes issues des Eglises importées. Elle, dont l'Eglise prétendait devoir rendre inutile, un jour, le rôle des chefs coutumiers, voulut faire du baptême chrétien même un rite d'immunité contre la maladie et la mort<sup>1</sup>. Etait-ce pour combler une carence, ou pour indiquer que toute religion, tout ministre du « salut apporté par le Christ », doit se soucier de la santé des personnes, dans leur « incarnation totale », qu'il soit non seulement prêtre, médecin, mais aussi guérisseur ?

### **les fonctions traditionnelles : prêtre et médecin**

Dans la société « bemba », les deux fonctions ne sont pas cumulées. Celle du prêtre (shimapepo) est une fonction déléguée. En effet, c'est le chef, chef de territoire surtout, qui est le lien avec les esprits ancestraux. Il est la vie et la santé du pays. Le « shimapepo » est son ministre cultuel. Par les rites agraires, qui autrefois rythmaient publiquement la vie sociale et politique des « bemba », il assure de bonnes récoltes. Il prie pour la pluie et, éventuellement, offre des sacrifices de propitiation pour les fautes du groupe ; le tout, pour assurer santé, paix et harmonie : deux réalités désignées par le même mot « umutende ». Cette fonction existe toujours, et s'exerce dans l'ombre, ou à l'ombre des sanctuaires ancestraux. Son déclin va de pair avec celui des chefs. Son importance « cachée » n'a en rien diminué en milieu rural. En 1960, un de nos instituteurs, pionnier des chants religieux africains, me disait à ce propos : « Nous avons le cœur tranquille, nous, chrétiens, qui avons « renié » tout cela, parce que nous savons qu'offrandes, prières et sacrifices sont toujours offerts aux ancêtres. » En juin 1977, le « shimapepo » pour le district de la mission, inconnu de nous comme tel, mourrait, et a sans doute été remplacé. Quant à la fonction (shing'anga), elle suit un processus thérapeutique. Ses rituels sont ceux de divination, de gué-

raison et d'exorcisme, suivant les besoins du groupe ou des individus, et en fonction du désordre auquel il faut porter remède ; maladie physique ou maladie d'ordre psychique, sorcellerie ou possession par un esprit ancestral, ou faute contre une règle établie. Cette fonction est loin d'avoir disparu. Pour la comprendre, il nous faut d'abord parler de la maladie.

## **la maladie**

Comme nous venons de le dire, il est des maladies qui sont purement physiques, d'autres qui sont plutôt d'ordre psychique et mental, ou psychologique. Ces dernières peuvent s'expliquer parfois par la présence d'un esprit, nous le dirons plus loin. Parfois aussi, elles ont une cause éthique, nous en traiterons dans le paragraphe suivant. Pour les premières, on établit une distinction entre maladie ordinaire et maladie réputée mortelle. En ce cas, d'emblée, la sorcellerie entre en jeu. Un « ennemi », dans ce monde visible (umuloshi) ou dans l'autre, par l'intermédiaire d'un vivant, est soupçonné d'avoir manipulé, consciemment ou inconsciemment, une force occulte à des fins maléfiques.

Nous touchons à la vision africaine du monde. L'homme est dans un groupe et dans un univers qui est « indivis » : vivants et morts, esprits et choses ne font qu'un monde d'inter-actions et régi par le « spirituel » : Tous les êtres, vivants ou morts - et ceux-ci, plus spécialement - peuvent manipuler les forces, disons occultes.

Le « ng'anga » est donc un spécialiste de cette force « supérieure et cachée », qu'il utilise pour neutraliser l'action des sorciers, parce qu'il la possède à un degré supérieur. Par ses charmes protecteurs et par ses remèdes, il s'attaque à la cause cachée, au-delà des causes visibles de la maladie. Il est le « clairvoyant » ou devin, le médecin et magicien officiel dans le groupe social. Et, pour cette raison, il est un personnage respecté comme bienfaiteur du groupe. Son rôle n'est pas purement social et technique, il touche à la religion. Tout rituel de thérapie traditionnelle est précédé d'une prière, ou d'une invocation, en forme de litanies, des divinités, des ancêtres éloignés et proches et, enfin, de Dieu, toujours le dernier de liste. C'est ce que m'expliquait un vieux ng'anga en 1956 : « Les ancêtres, me disait-il, sont la santé du pays. Sans eux, rien ne peut être fait. »

## **la maladie et le péché**

C'est un thème vieux comme la Bible et l'Ancien Testament que de voir un lien entre le péché et la maladie, les accidents et le malheur. Quand un accouchement s'avère difficile, la femme « bemba » doit avouer avec qui elle a fauté. Cette coutume encore vivante est typique d'une mentalité qui fait du malheur la conséquence d'une faute. Cette faute peut être rituelle ; à ce propos, la réflexion de l'instituteur des années 60 qui disait : « Nous avons le cœur tranquille... » est typique. Elle peut être éthique. Un moniteur de ce Centre de Langues me disait récemment : « Nous trouvons tout à fait normal qu'un dévergondé tombe malade. » La faute peut être aussi l'inobservance d'un interdit ou tabou, ou d'une coutume comme celle-ci : un veuf ou une veuve ne peuvent se remarier sans s'être libérés de la mort, comme ils disent, sous peine de faire enfler et mourir tous ceux qu'ils touchent. Les tabous de ce genre ont certes diminué, mais la mentalité reste. Pour guérir une telle maladie, l'« ng'anga » trouvera par voie de divination quelle « règle établie » n'a pas été observée ; à moins que le pécheur n'avoue spontanément sa faute ; ensuite, un remède sera administré avec ou sans rituel.

## **le détecteur et juge des sorciers**

Strictement parlant, le détecteur et juge des sorciers (umucapi) ne rentre pas dans la perspective maladie-guérison. Pourtant, il n'y est pas étranger. En effet, il entre en jeu quand les tensions, qui naturellement s'accumulent dans tout groupe humain, deviennent fortes, malgré le traitement ponctuel par le « ng'anga » des maux et de leur source. Il désigne les « boucs émissaires » et accomplit un rite de purification systématique d'un village ou d'un district.

## **les esprits ancestraux et la possession**

Certaines maladies sont expliquées par la présence d'un esprit ancestral. S'il s'agit d'un esprit mauvais ou malveillant, il n'y a pas de nom pour désigner ce genre de possession. Quand une personne a une conduite anormale et démentielle, ils disent tout simplement qu'elle a un esprit mauvais (iciwa). Ils parlent alors d'exorcismes par un « ng'anga » spécial qui chasse ou neutralise (qui enferme ou met sous couvercle...) l'esprit et donne un médicament approprié.

Quant à l'autre genre de possession d'une personne tout à fait normale dans sa conduite, ce serait plutôt le cas d'une « visitation » (kuwilwa) par un esprit d'ancêtre, habituellement lointain et mythologique, qu'il faut bien recevoir et honorer. Elle requiert initiation, offrandes, danses rituelles de « guérison ». A cause de ce rituel pratiqué sur « personnes affligées », ce genre de possession est communément appelé « culte d'affliction ». Cette affliction est d'ordre psychique ou psychologique. La cause immédiate peut être un désordre physique, avec symptômes bien définis. Elle peut être aussi un désordre social d'où résultent insécurité et frustrations. Les deux, physique et social, peuvent jouer de pair. Souvent, surtout quand les symptômes physiques font défaut, la possession impliquera un désir de s'affirmer et même de s'imposer. Autrefois, ce phénomène était contrôlé par le groupe. Actuellement, tous les possédés ne se soumettent pas au rituel traditionnel, et ils sont légion.

Telles sont les données « bemba », simplifiées à l'extrême peut-être, mais suffisantes comme point de départ de notre réflexion.

## *2/ La pastorale des malades et les données traditionnelles*

### **soins et pastorale des malades**

Le soin des malades a toujours fait partie de la Mission. Autrefois, tout missionnaire emportait en tournée une trousse médicale et avait un dispensaire. Hôpitaux et dispensaires, qu'ils soient du gouvernement ou qu'ils appartiennent à un organisme confessionnel, de plus en plus nombreux, sont encore la réponse au besoin de s'occuper des corps. Tout un personnel qualifié et dévoué s'emploie à soulager les souffrances, à guérir et à faire reculer la mort. Les soins médicaux, qui sont gratuits dans ce pays, sont recherchés et appréciés. De plus, nous, prêtres, nous visitons les malades et les réconfortons « dans le Seigneur »<sup>2</sup>. Nous prions avec eux, seuls ou en groupe ; nous prions pour eux pendant la prière universelle ; nous les bénissons et leur faisons partager l'Eucharistie ; éventuellement, nous leur donnons le sacrement des malades. Catéchistes et chefs de prières sont eux aussi formés à cette pastorale. Est-ce tout ce qu'on peut faire ? Ou est-ce que les chrétiens et même les non-chrétiens attendent légitimement quelque chose de plus que cette

2/ Vatican II, Presb. Ord. 6.

pastorale traditionnelle dans l'Eglise ? Pour répondre à cette question, réfléchissons sur les données de la première partie.

### **globalité de la personne humaine**

Des données ci-dessus se dégagent de prime abord deux points fondamentaux : l'indivisibilité de la personne, qu'ils ne morcellent pas entre corps-âme-esprit, et le sens communautaire qui fait intégrer tous les êtres - vivants et morts - dans un seul groupe.

Du point de vue de la globalité ou totalité de la personne, le corps a tout autant besoin des secours spirituels, et tout aussi naturellement, que ce que nous appelons « âme ». J'ai bien peur que, nous, en tant qu'Occidentaux, nous nous cantonnions trop dans une interprétation toute spirituelle de la rédemption et du salut et que, en tant que prêtres, nous agissions trop exclusivement comme ministres de l'âme. Voyons ! Qui n'a pas de mal à accepter « en vérité », dans la pratique, par exemple devant un grand malade ou une personne que la souffrance détruit, que la « puissance salvatrice » du Sauveur veut atteindre ce malade dans son corps ; que cette puissance nous a été confiée comme ministres d'Eglise ; qu'elle n'agira que par notre ministère seul, pour soulager et guérir ? C'est par le corps que nous atteignons l'esprit. Une visite amicale, du seul point de vue naturel, a déjà un effet psychologique bénéfique. La prière y ajoute la dimension spirituelle et religieuse ; un rite, parole et geste, lui donne la dimension corporelle, celle d'incarnation. Le Christ a besoin de nos bouches et de nos mains. Il touchait les malades, et la tradition apostolique, toute biblique, a continué de le faire (Jc 5, 14-15), fidèle à l'envoi du Maître (Mc 6, 13). L'Eglise y a vu un sacrement, en cas de maladies graves et pour la vieillesse, avec onctions et impositions des mains. Personnellement, je regrette l'ancien rituel avec ses rites d'onctions répétés et son symbolisme, et je déplore le nouveau rituel « bembá » (ad interim) qui n'a gardé qu'une seule onction sur le front. Hors des cas graves, rien ne nous empêche de répéter l'imposition des mains et de bénir. Combien de fois chrétiens et non-chrétiens ne m'ont-ils pas rappelé mon « oubli », en me demandant une bénédiction avant de quitter la maison d'un malade. Gestes et paroles concrétisent la présentation du salut, et rendent plus crédible le fait que le Christ a vraiment assumé souffrances, maladie et mort, et qu'il veut que le bonheur commence dès ici-bas. Il n'en faut pas moins pour assurer la guérison dans certains cas, ou du moins la favoriser.

## **le sens communautaire**

Ces rites et gestes doivent être communautaires. La maladie, pour nous Occidentaux, veut dire arrêt de travail, parfois rupture avec la vie de famille, isolement, soucis d'argent, surtout si elle dure ou devient infirmité et handicap. En Afrique, il faudrait plutôt dire que le groupe social se resserre autour du malade, qu'on viendra visiter, parfois même de très loin, au risque de causer des épidémies. Eventuellement, un membre au moins de la famille accompagnera le malade à l'hôpital. Ce n'est donc pas seulement le « corps physique » qui est atteint, mais tout le « corps social ». La maladie, accident corporel, est une détérioration, une brisure dans les rapports d'une personne et de son groupe.

Toute thérapie devra donc être communautaire, et « de fond », pour employer un terme médical ; autrement dit, elle devra apporter une réponse aux questions que le groupe se pose, souvent ouvertement, autour du malade, sur les causes cachées du mal et sur les remèdes à y apporter. Il ne s'agit pas, pour nous et pour la communauté ecclésiale, de remplacer ce groupe social naturel, mais de lui donner une nouvelle dimension, celle du salut apporté par le Christ et de l'espérance chrétienne. Les paroles et les gestes du prêtre, ou de son suppléant doivent rendre tangible, au malade et à son groupe social, que la puissance salvatrice du Seigneur a été confiée à son Eglise ; que ce salut ne concerne pas seulement le malade, dont le Christ désire la guérison, mais tout le corps social, c'est-à-dire la personne malade dans son « incarnation totale ».

## **le « ng'anga »**

Les questions que le groupe se pose autour du malade aboutissent le plus souvent à la consultation du spécialiste en la matière, le « ng'anga ». Ce dernier n'est pas seulement celui qui donne des médicaments ; il est le psychologue ou même le sociologue, capable de situer la maladie dans le réseau de haines et de tensions qui constituent le tissu social de l'existence du malade. Il est le « clairvoyant » qui, par ses rites de divination, exprime les angoisses et les incertitudes du groupe et leur donne un débouché, en désignant une cause et en prescrivant un remède approprié, lequel peut être d'emporter le malade à l'hôpital. Je pourrais dire qu'il rassure et, ainsi, prépare la guérison. Combien de chrétiens qui misent d'abord sur notre médecine scientifique et sur l'Eglise... ne finissent-ils pas par avoir recours au « ng'anga », ou vice-versa, ou

bien s'accrochent-ils aux deux rampes en même temps ? Pour nous, Occidentaux, pour tout ouvrier apostolique étranger, pour le personnel des hôpitaux, il est pratiquement impossible de remplacer le « ng'anga » dans ce rôle de juge des comportements du groupe social. Nous devrions au moins être assez sages pour ne pas le condamner au nom de raisons dogmatiques et morales. Il est temps de passer de l'anathème au dialogue et, j'ose dire, de l'ignorance du sujet à une information sérieuse, théorique et pratique ; connaître les branches de cette spécialité, les noms des « ng'anga » du district, les contacter et dialoguer avec eux. L'anathème est facile, mais il blesse, car il fustige, de manière officielle, quelqu'un qui est considéré comme bienfaiteur public et qui a pour clientèle toute la population.

### **ministre cultuel (shimapepo) et éthique traditionnelle**

Il ne s'agit pas non plus de supplanter le chef coutumier et ses ministres cultuels. Il aurait sans doute fallu christianiser dès le début de la Mission les rites qui marquaient les temps forts de la vie « bemba ». Dans les années 60, nous avons essayé de faire de la récupération, en établissant un calendrier de rites chrétiens couvrant toute l'année agraire. Seul, le diocèse de Mbala l'adopta, mais le mandement de Monseigneur resta pratiquement lettre morte. Il était trop tard. De toute façon, le ministère du prêtre chrétien ne se situe pas dans la ligne de continuité, représentée par le chef, entre les vivants, les esprits ancestraux et les enfants à venir. Il n'est pas enfermé dans un ordre établi, dans une éthique à respecter et à continuer sous peine de sanctions mystiques (tabou) ; il n'est pas davantage limité à des actes cultuels de ministre du sacré. En tant que ministre du « sacrement du salut » qu'est l'Eglise, il apporte une dimension eschatologique à l'aspiration légitime africaine de « santé-paix-harmonie », et à l'angoisse qu'engendrent maladies et malheurs. Ses gestes cultuels rendent « palpable » la puissance salvatrice du Christ. La souffrance individuelle et collective prend une valeur rédemptrice en union avec Jésus.

### **l'église communauté**

Nos réflexions sur le sens communautaire nous conduisent tout naturellement à situer la maladie, et le rôle du prêtre en face d'elle, dans le contexte de l'Eglise, non seulement Eglise-sacrement, comme nous venons

de le dire brièvement, mais aussi dans celui d'Eglise-communauté. Que les malades se trouvent à l'aise dans la communauté ecclésiale qu'ils connaissent, nous pouvons en douter. Si tout va bien, oui ! Sinon... comme cette femme qui avait abandonné toute fréquentation de l'église à cause de malheurs familiaux, et que je sermonnais, on répondra : « Dieu ne me rejettera pas. » Elle ne doutait pas de Dieu, mais de notre Eglise. Cette année, nous avons fait un essai dans cette paroisse. Les grands malades et les infirmes devaient être amenés à l'église à l'occasion de Pâques. Le conseil paroissial était enthousiaste. Ce furent les malades eux-mêmes qui refusèrent sous prétexte qu'ils étaient mal habillés. L'Eglise des bien-portants et des bien-habillés leur faisait peur. Il y aurait pas mal à dire sur nos églises-bâtiments, avec bureau comme annexe, autour desquels nous avons organisé la vie religieuse ; et sur l'institution, dont le mécanisme de gouvernement est lourd et requiert notre présence et nos coups de pouce pour fonctionner à peu près ! Il est évident que la communauté chrétienne doit être à l'échelle humaine. Certains mettent beaucoup d'espoir dans la création de petites communautés chrétiennes, à la demande des évêques de l'Afrique de l'Est (A.M.E.C.E.A.) ; communautés avec le prêtre - ou son suppléant - qui fait le lien entre les membres, qui en est le catalyseur, l'animateur, plutôt que d'être uniquement le ministre d'un culte et des sacrements. Ces communautés seraient les groupes qui prendraient en charge les malades, et le lieu éventuel de rites religieux, dits de guérison.

### *3/ Problèmes et difficultés*

#### **la mentalité magique :**

Nous sommes tous d'accord que nos paroles et nos gestes doivent signifier le salut apporté par le Fils de Dieu. L'objection qu'on met en avant est toujours celle de la magie. La conscience magique ne disparaît pas avec le baptême, ou le développement, ou la civilisation moderne. Les sacrements mêmes ne sont pas à l'abri d'une interprétation magique. Quelle est la proportion de chrétiens et de non-chrétiens qui voient dans le prêtre un homme en contact avec le monde des pouvoirs spirituels, supérieurs et même occultes ? Chrétiens, pour qui le salut doit être accessible par des moyens infaillibles, aux résultats tangibles ; pour lesquels rédemption et salut veulent d'abord dire « santé-paix-vie-sans-malheur ? Les baptisés qui pensent ainsi ont-ils raison ou ont-ils tort ?

Ont-ils une mentalité chrétienne ou une mentalité païenne ? Autant de questions que les prêtres se posent, et on comprend que la plupart hésitent à prendre des initiatives et à exercer un ministère de guérison, que par ailleurs beaucoup trouvent légitime. Ce qui est en jeu n'est rien moins que le passage du paganisme ou de la simple condition humaine, au christianisme ou à la condition d'enfant de Dieu ; rien moins que la notion du salut et de sa présentation. Dans ce contexte de maladie et de salut par la foi, est-ce qu'un rite accompli sur un malade et « en Eglise » avec gestes, paroles et actions, n'éduquerait pas le sens religieux autrement mieux qu'une catéchèse théorique accompagnée d'interdits ; pour la seule raison qu'un tel geste serait « en situation » ? Par définition, un rite, qu'il soit sacrement, sacramentel, liturgie ou para-liturgie, représente d'une façon symbolique, significative, et, pour les sacrements, nous disons : efficace, une réalité, un mystère. Il doit provoquer un acte d'adhésion ou de foi. C'est donc tout l'opposé de la magie, c'est-à-dire un acte (dans le premier sens du mot : action) de foi vécu en commun.

### **la sorcellerie**

Cauchemar pour nous, Occidentaux, car là, nous perdons pied. Nous abordons la sorcellerie africaine avec notre mentalité d'Occidentaux, qui ne veulent pas entendre parler de ce que nous considérons comme une superstition, une pratique préscientifique qui doit disparaître avec le temps. Nous pouvons à notre aise considérer les sortilèges et malédictions comme scientifiquement inefficaces ; psychologiquement, ils le sont. Les gens vivent dans la hantise des forces occultes et l'insécurité réelle ou imaginaire. L'effroi que causent certains comportements, gestes, paroles malveillantes, charmes, est viscéral. Ici, je pourrais citer des cas précis, avec noms et dates à l'appui. C'est à cette peur viscérale que nous devons apporter un remède chrétien ; une solution autre que des réfutations plus ou moins bancales et du reste mal acceptées, parce qu'elles viennent d'un étranger, parce qu'elles ignorent l'élément psychique, et qu'elles ne sortent pas les malades et leur groupe social de cette souffrance qui les détruit ; solution autre aussi que des sermons lénifiants (pour le prédicateur du moins) sur la charité chrétienne.

- le premier pas vers une solution est de prendre au sérieux cette souffrance destructrice. Nous, catholiques, avons été accusés, lors de l'enquête sur la rébellion de la « Lampa Church » contre le gouvernement, en 1964, de considérer la sorcellerie comme dénuée d'importance. Je ne

sus que répondre à la commission d'enquête, car l'insinuation n'était que trop vraie.

- le deuxième pas est de démythologiser la question, par une éducation dénuée de dogmatisme et de polémique, et de situer le problème dans le contexte de rédemption et de salut. C'est face aux angoisses que cause la sorcellerie qu'il faut parler à temps et à contretemps de « libération », individuelle et collective, par le Christ, de l'esclavage des puissances du mal (He 2, 15).

- le troisième pas ne serait-il pas de poser des gestes libérateurs ? Certes, oui, pour actualiser notre catéchèse. Ces gestes pourraient être individuels ou collectifs. Gestes individuels sur ceux qui se croient ensorcelés et qui viennent s'en ouvrir au prêtre. Avouons que nous ne sommes pas à l'aise dans de tels cas. Quels gestes collectifs faut-il poser ? Demander aux néophytes et aux baptisés de nous apporter leurs gris-gris ? J'ai essayé le truc en 1956, alors que la « Lampa Church » était en pleine vogue et que sa fondatrice ramassait tous les charmes préventifs et autres, dans le but de déraciner la sorcellerie. On ne me prit pas au sérieux. Un « grand geste » collectif pourrait être posé dans le contexte Eglise-sacrement et Eglise-communauté : celui de revaloriser la dimension communautaire du sacrement de réconciliation, ou confession devenue par trop privée et expéditive.

Ces célébrations communautaires du sacrement de réconciliation, ou ces cérémonies pénitentielles, seraient peut-être une solution au problème du « nettoyeur » (umucapi), détecteur et juge des sorciers ? En 1973, ici dans cette mission, nous avons été témoins d'un rituel de « mucapi », alors que nous avons été pris à l'improviste par sa venue à la mission même.

Il avait été appelé par nos fidèles qui avaient refusé d'aller à Lenshina (Lumpa Church), et qui avaient finalement cédé, après vingt ans, sous l'accusation de recéler les pires sorciers du pays. Les aspects confession, célébration communautaire, réconciliation et ré-habilitation de ce rituel mi-policier, mi-religieux, nous avaient frappés. Il nous faudra de l'imagination pour rendre ces cérémonies pénitentielles chrétiennes, avec ou sans confession, significatives. Elles seront certainement plus constructives que quelques-unes de nos réactions violentes contre ce personnage ; réactions qui nous rendent odieux à une partie de la population.

Cette idée de la réconciliation communautaire serait aussi une solution à un autre problème, lié à celui de la sorcellerie. Celui que je nommerai « du pécheur public », ou des « victimes des accusations de sorcellerie ». A deux reprises, des chrétiens comme des non-chrétiens m'ont reproché (et j'ai entendu la même remarque d'autres prêtres), d'accepter à l'Eucharistie les personnes « insociables ». Or, en règle générale, ce sont les premières à être soupçonnées de sorcellerie, d'être les grands coupables de tout désordre social, dissensions et malheurs. Le sujet est épineux. En effet, des personnes dont le caractère insociable est flagrant ont été exclues par nous de l'Eucharistie. Or, elles n'ont pas, à ma connaissance, été accusées de sorcellerie. Par contre, d'autres que nous considérons comme d'honnêtes gens, catéchistes, commerçants et autres, ont été récemment accusés. Nous ne pouvons en conscience entériner un tel jugement motivé par la jalousie. Le prêtre seul ne peut résoudre le conflit, il lui faut l'apport de la communauté ; d'une communauté à échelle humaine, comme nous l'avons dit plus haut.

### **les esprits ancestraux**

Nous ne sommes pas plus à l'aise avec la croyance au monde des esprits ancestraux, dont l'irruption dans le monde des vivants explique certaines maladies, qu'avec la croyance à la sorcellerie. Là encore, essayons de comprendre pour ne pas dire et faire des bêtises pastorales.

Pour la possession par un esprit mauvais (iciwa), le problème est le même que celui de la sorcellerie, sauf qu'au lieu de chercher un coupable vivant pour le neutraliser, le « ng'anga » exorcise un esprit ancestral. C'est dans ce contexte que se situe l'action de l'évêque contesté, qui se fait fort de l'exemple du Christ chassant les démons. A ce propos, nous pourrions nous interroger quelque peu, mais ce n'est pas le lieu de trancher la question. Quant à l'autre genre de possession, qui serait plutôt mystique, dans beaucoup de cas nous avons affaire à des malades psychiques ou psychologiques. C'est un fait concernant notre pastorale auprès de ces personnes « affligées », qu'en règle générale, elles se marginalisent et quittent l'Eglise au moins pour un temps, celui de se faire initier et « guérir ». La possession traditionnelle était déjà en marge du culte officiel et royal des « imipashi ». Est-ce normal qu'elle le reste ? Il est vrai qu'elle fait l'objet d'interdits vieux comme la mission. Ce temps est révolu. Pour nous, prêtres et ouvriers apostoliques, il nous

faut nous attaquer aux causes, pour empêcher cette marginalisation dans l'Eglise. A cause psychique ou psychologique, remède psychique. C'est ce que fait un abbé « bemba » depuis des années. Il a aidé des centaines de personnes qui lui sont venues exposer leurs problèmes. Psychiatre ou confesseur, il fait un travail de pionnier dans ce domaine. Les personnes qu'il a aidées ne sont pas allées voir le « medium-initiateur ». Si la cause du mal est sociale ou économique, il faut un remède approprié. Là, tout un champ d'apostolat est ouvert, qui déborde celui du ministère de guérison. Rédemption et salut sont alors des synonymes de « promotion humaine » et de « développement ».

### **s'il faut conclure...**

... disons d'abord ceci : nous sommes tous d'accord *qu'il faut porter le Christ au cœur de la vie africaine et élever jusqu'au Christ toute cette vie africaine*<sup>3</sup>, en d'autres termes, qu'il faut incarner le message chrétien dans les diverses cultures africaines. Mais le problème « brûlant » de la maladie nous révèle cependant que l'application pratique n'est pas aussi facile qu'on veut bien nous le laisser entendre, et que cet article pourrait le laisser penser. Celui-ci n'est qu'un balbutiement. Bien des points devraient être explicités. De plus, il est limité à la culture « bemba », qui a son système socio-politico-religieux bien défini. Des réflexions semblables et plus poussées devraient se faire à partir d'autres ethnies (il y a 75 groupes ethniques en Zambie), pour oser proposer à ce problème une réponse constructive. Il faudrait aussi y ajouter toute une étude socio-religieuse de la maladie dans la société actuelle qui se cherche et qui veut être moderne. Enfin, c'est un Européen qui s'est exprimé... Or, c'est aux Africains de nous dire, à nous, étrangers, ce qu'il faut faire.

*Zambie, Louis Oger pb.*

3 / Jean-Paul II, Kinshasa, 1980.

# COMMUNAUTÉS ET DROITS DE L'HOMME

Revenu au Sénégal après onze ans de travail en République populaire du Congo et trois années d'animation missionnaire en France, je voudrais tenter un essai de réflexion sur l'action des communautés chrétiennes - dans ces trois pays dont j'ai eu la chance de partager la vie - en ce qui concerne le respect des droits de l'homme\*.

## *1/ Des expériences successives*

1. Au Congo. - Bien qu'elle remonte à quelques années déjà et que les choses aient changé depuis lors, je voudrais pourtant parler de mon expérience au Congo<sup>1</sup>. Je note tout de suite que, même si les communautés chrétiennes de ce pays ont connu des difficultés dans le passé, il n'y a jamais eu de persécution religieuse à proprement parler. On ne vivait pas non plus dans un contexte de dictature qui aurait bafoué absolument les droits de l'homme. Je laisse donc à d'autres Eglises le souci de témoigner de leurs luttes en de tels conflits. L'action des communautés chrétiennes à la base - dont je parlerai ici - se déroule dans un contexte qui, finalement, se retrouve en de nombreux autres pays. Il s'agit d'une expérience particulière qui n'est pas universalisable. En effet, selon la situation dans laquelle on se trouve, il faudra combattre ici une personne, là un régime, tantôt un homme autoritaire, tantôt une démocratie inefficace. Mais la charité comporte toujours une dimension politique internationale. Dans sa *Lettre au cardinal Van Roy*, de 1971, Paul VI invitait les communautés chrétiennes à analyser avec objectivité la situation de leur pays afin que chacun travaille à promouvoir son propre développement (n° 43).

\* Nos lecteurs voudront bien replacer cet article, ainsi que les deux suivants, dans leur contexte qui est celui du cahier 79 (mai 1980) :

*Evangelisation et droits de l'homme*, l'abondance des textes ne nous ayant pas permis de les faire paraître en temps voulu.

Je rappelle que les communautés dont je parle se sont mises en place dans la République populaire du Congo, c'est-à-dire dans un pays qui se voulait marxiste, plus exactement sur la voie du socialisme, avec ce que cela peut comporter comme structures : parti unique, jeunesse unique, syndicat unique, mouvement révolutionnaire des jeunes, des femmes et des hommes... cours d'idéologie marxiste, attaques contre la religion, avec deux périodes de plus ou moins grande virulence.

Malgré cela, la liberté de culte était reconnue, ce qui a permis aux communautés chrétiennes d'agir et de former leurs membres. Ainsi ont-elles été :

- un lieu de formation : la catéchèse dans ces communautés a permis un véritable enseignement des jeunes et des adultes, dans des villages où il n'y avait ni école, ni alphabétisation, ni pratiquement aucun autre moyen de formation moderne. Et cela, à partir de l'éducation traditionnelle, du mode d'apprentissage du travail et des autres moyens de transmission du savoir laissé par les anciens.
- un lieu de liberté : dans les centres où la scolarisation était assurée, la catéchèse a permis une libre réflexion sur la présence du Christ ressuscité dans la vie de chacun et du pays tout entier. Cette formation a pu se faire dans la mesure où la catéchèse portait de la vie réelle des personnes et des groupes. Ainsi, les jeunes non scolarisés apprenaient à lire, dans leur propre langue, au cours de la préparation au baptême. La préparation des catéchistes comportait des réunions en couples, et également une formation générale de base (apprentissage de la lecture, du travail agricole, de l'élevage, partage des activités du Centre de progrès rural). La forme active de l'enseignement religieux demandant la participation de tous a permis à beaucoup de prendre conscience de leurs possibilités et de leurs capacités d'expression et spécialement aux femmes et aux jeunes filles qui en avaient peut-être moins l'habitude. Une telle action a, par ailleurs, une dimension politique certaine. Je me rappelle cette Responsable du Parti arrivant dans une réunion de jeunes et nous disant : « Nous répétons qu'il faut aller vers les masses ; c'est justement ce que vous faites. » Nul doute que ces communautés aient été un lieu de liberté d'expression appréciable. Spécialement, à un moment où l'organisation en Parti unique posait quelques problèmes.
- un lieu de transformation : la réflexion menée sur le travail, la famille, l'utilisation de l'argent (en particulier pour les dépenses somptuaires, la dot ou les funérailles), a été très importante. Les membres de la communauté ont eu ainsi l'occasion de trouver un autre style de vie. Cette réflexion a servi

1 / J'ai eu l'occasion de parler de ces communautés chrétiennes dans le n° 66 de SPIRITUS : *Eglise et socialisme*.

aussi aux non-chrétiens dans la mesure où les chrétiens ont eu le souci de partager leur recherche avec ceux qui vivaient autour d'eux, et d'autant plus que cette réflexion s'appuyait sur une pratique de vie en commun.

- un soutien communautaire : ainsi, la prise en charge des malades, vieillards et autres nécessiteux, marginaux et rejetés, accusés de sorcellerie, l'accueil des étrangers pour les aider à s'installer dans le village, l'animation des veillées mortuaires, du temps de deuil, ont permis d'améliorer considérablement les conditions de vie des gens concernés. En même temps, l'étude au plan communautaire de ces problèmes a conduit à une action en profondeur, par exemple dans la question de la sorcellerie.

- une libération : la vie en communauté a permis surtout une libération des femmes qui, étant membres à part entière de l'ensemble, avaient aussi leur mot à dire, spécialement celles qui étaient amenées à prendre des responsabilités dans ces communautés. Ceci était un fait nouveau, même si traditionnellement, la femme avait déjà une certaine liberté de manœuvre et d'action. Les jeunes se sont aussi organisés à l'intérieur de ces communautés, trouvant par là de nouvelles possibilités d'expression. La vie communautaire a donc permis un style nouveau de communication entre des personnes de sexes ou d'âges différents, cherchant à donner la parole à tous, quel que soit le niveau de scolarisation ou la richesse personnelle. Ceci n'a pas toujours supprimé les luttes de pouvoir, ni même parfois la récupération du groupe par quelques-uns. Mais le processus de libération des rapports humains est né là et il semble irréversible.

- les débuts de satisfaction des besoins essentiels : le travail communautaire, une fois par semaine, semble également avoir une signification importante. Sans doute ces communautés n'ont-elles pas résolu le problème du sous-développement. Mais en acceptant de travailler ensemble, gratuitement, en aidant ceux qui étaient dans l'incapacité de s'en sortir tout seuls pour leurs plantations, la construction de leur maison, etc., en lançant des travaux d'intérêt collectif (écoles, dispensaires, routes, jardins communautaires, etc.) ces communautés ont sans aucun doute permis à beaucoup de personnes de vivre dans des conditions plus humaines. De même, l'argent de la communauté était au service de tout le village ou du quartier, selon les besoins de chacun et l'utilisation en était discutée ensemble. Et, si le problème des inégalités entre les habitants du Congo n'a pas été résolu lui non plus, la réflexion faite sur des points précis a permis d'ouvrir la route pour une autre distribution des richesses. Ainsi, les jeunes comme les adultes venant se préparer au baptême mettaient en commun argent et nourriture.

- la participation aux décisions : la visée profonde de ces communautés était de remettre le pouvoir aux gens eux-mêmes, pour dire leur foi à leur manière,

diriger leur communauté selon les visées de leur culture et se développer par eux-mêmes. Même si rien n'a jamais marché parfaitement, même s'il y a eu parfois des tensions entre les membres et de nombreux problèmes : celui de l'autorité du prêtre et de son pouvoir religieux, la volonté de récupération du pouvoir par quelques laïcs et l'inertie du grand nombre (car il est plus facile de se laisser conduire que de prendre les choses en main)... on ne peut nier qu'il y ait eu cependant des résultats. Formation, possibilité d'expression, évolution vers la forme communautaire, libération, satisfaction des besoins essentiels, participation aux décisions, autant d'aspects de la vie qui sont bien directement liés à la question des droits de l'homme.

2. En France. - De retour en métropole, j'ai pu remarquer, pendant trois ans, que, même sous des formes totalement différentes, c'étaient toujours des problèmes identiques qui se posaient. Mes activités se sont limitées à un secteur très déterminé : l'animation missionnaire dans la région parisienne. Mais elles m'ont permis de vivre un certain nombre de situations :

■ la paroisse de Vitry m'a fourni l'occasion de rencontres très enrichissantes et d'une meilleure compréhension mutuelle, dans une communauté qui se voulait ouverte à tous, étrangers aussi bien que Français, les premiers étant d'ailleurs aussi nombreux que les autres.

■ les week-ends, animés par les Jeunes du Service missionnaire ont offert à des jeunes vivant sur Paris, Français et étrangers, la possibilité de partager en profondeur. Ces contacts se prolongeaient ensuite dans les quartiers, écoles, mouvements de jeunesse et autres organisations.

■ à Vitry, j'ai pu partager une action auprès d'exploités de la banlieue Sud de Paris avec diverses équipes : prêtres au travail, religieuses (infirmières, assistantes sociales), enseignants travaillant pour la plupart dans les secteurs les plus défavorisés (telles les classes de transition où l'on rencontre surtout des enfants d'émigrés), infirmières et infirmiers des grands hôpitaux de banlieue Sud, à Villejuif (cancer) et au Kremlin-Bicêtre (psychiatrie).

■ le C.C.F.D. a été l'un des moyens qui m'ont permis d'élargir, aux dimensions internationales, l'action menée sur place, d'autant plus que cette organisation est passée de la simple campagne contre la faim à la lutte pour un développement global et une promotion des droits de l'homme.

■ dans l'équipe « Justice et Développement » de Villejuif, j'ai vu ce qu'il est possible de faire dans une ville pour agir face aux problèmes du sous-développement, à la fois sur place et dans le tiers monde, d'une façon concertée et dans un échange réciproque.

■ les groupes tiers monde m'ont été l'occasion de participer à l'action pour le droit au travail de tous. Car le statut des étrangers en France est loin de respecter les droits de l'homme (expulsions arbitraires, interdiction de faire venir femme et enfants, vexations et discriminations de toutes sortes).

Pour être complet, il me faudrait également parler d'autres mouvements ou initiatives auxquels j'ai participé de près ou de loin : Aide à toute détresse, commission tiers monde dans un parti comme le P.S., travail de la municipalité de Vitry pour lutter contre les inégalités sociales, partage de l'engagement de militants d'A.C.O. réflexion en équipe avec des syndicalistes, soutien des mouvements de grève à l'école départementale (regroupant plus d'un millier d'élèves, pour la plupart des cas sociaux), mise en place d'une association de handicapés, etc. Ainsi, sous des formes très différentes, avec des moyens d'action tout autres, on retrouve les mêmes problèmes. Ici ou là, des communautés participent au travail entrepris, non pas seules, mais avec d'autres et en cherchant des moyens adaptés.

3. Au Sénégal. - Dans ce territoire où je me trouve actuellement, la façon d'aborder les questions est autre. Ici, par exemple, existent l'enseignement et les mouvements de jeunesse catholiques qu'on ne trouve pas au Congo. L'orientation politique est également différente. Mais l'action des chrétiens en faveur des droits de l'homme passe également en premier lieu par la vie même des communautés.

Cette action, je la retrouve dans le travail réalisé ici, non seulement par les écoles, mais aussi par les groupes d'alphabétisation d'adultes, la formation féminine, la Protection Maternelle et Infantile (P.M.I.) et autres initiatives de ce type où les chrétiens ont un rôle actif. Je note aussi la participation aux projets de développement et de lancement de l'animation rurale, à l'action sanitaire et aux différents essais de prise en charge de leurs affaires par les gens eux-mêmes dans un pays où la sécheresse a encore causé de graves dommages cette année et où le premier besoin à satisfaire est, pour un grand nombre, celui de la survie.

Ainsi, des hommes et des femmes mettent-ils en place des communautés chrétiennes, des coopératives, des groupements de travail, des caisses de pharmacie... Même si les secours du gouvernement ou l'aide internationale impliquent une grande tentation de démission, avec le danger de compter davantage sur l'assistance extérieure que sur sa propre action. Malgré tout, fait nouveau, des femmes et des jeunes filles osent s'exprimer en public et assumer des responsabilités. La façon dont certains catéchumènes prennent conscience d'eux-mêmes et des problèmes qui les entourent, après quelques mois de catéchèse en communauté, est assez extraordinaire. Des femmes

disent : « Depuis que nos maris sont entrés dans la communauté, ils ne se comportent plus de la même façon envers nous. »

Cet effort prend une coloration spéciale, dans la mesure où la majorité de la population est musulmane. Le danger est grand pour les chrétiens de se laisser aller à une lutte d'influence, à une espèce de concurrence au niveau religieux. Mais leur petit nombre leur fait comprendre également la nécessité d'une entreprise en commun sans chercher à imposer obligatoirement leur orientation et encore moins à être les seuls bénéficiaires de l'œuvre accomplie. Ici se pose la question de la liberté religieuse, non pas en théorie, mais dans les contacts de chaque jour avec les musulmans où l'on découvre à la fois les richesses de ce qui est fait ensemble, mais aussi les frictions et les incompréhensions inévitables.

Je voudrais voir maintenant les motivations profondes qui sous-tendent toutes ces actions. Ma venue au Sénégal est encore trop récente pour que je puisse analyser ce que je commence d'y vivre. Au Congo, notre effort s'était appuyé sur la lecture de la Bible et par là sur une certaine compréhension de la Parole de Dieu dont elle nous faisait découvrir une dimension insoupçonnée jusque-là. Nous avons été sensibles surtout à la nécessité d'une action pour le développement. Mais celui-ci, dans le sens où nous l'envisagions, incluait nécessairement les droits de l'homme, dans la mesure où il ne se limitait pas au désir de l'augmentation du produit national brut (P.N.B.), même pas à la satisfaction des besoins primaires (manger, s'habiller, se former), mais comprenait aussi la possibilité de créer, et donc un minimum de liberté et d'autonomie, tant du point de vue personnel que collectif. Pour reprendre une formule connue, il s'agissait du développement de tout l'homme (« être plus » et pas seulement « avoir plus ») et de tous les hommes. D'ailleurs, jusqu'à ces dernières années, en Afrique, on parlait plus de développement que de libération. Les choses commencent à changer ; suite sans doute à leurs contacts avec les théologiens du tiers monde, les théologiens africains parlent de plus en plus des droits de l'homme, et non plus seulement du retour à l'authenticité de la culture africaine brisée par la colonisation... ce qui d'ailleurs fait aussi partie de leurs droits.

L'insistance qui est actuellement marquée pour les droits de l'homme dans l'Eglise n'est pas étrangère non plus à cette nouvelle orientation, de même que les derniers événements politiques : chute des dictatures en Ouganda, en Guinée Equatoriale et en Centrafrique, problèmes brûlants de l'Afrique et Sahara occidental, sans parler de l'Ethiopie, de l'Angola... et des campagnes d'Amnesty International.

Un retour sur l'histoire n'est jamais inutile. Dans les reproches que l'on adresse aux anciens missionnaires, beaucoup manquent souvent de nuances et sont l'expression de nos doutes actuels plus que celle d'une véritable objectivité historique. Au Congo, par exemple, la colonisation a été plus dure pour les populations qu'en Afrique occidentale, dans la mesure où l'exploitation du pays a été confiée à de grandes sociétés coloniales qui cherchaient avant tout leurs bénéfices. De fait, la plupart des missionnaires se sont opposés aux exactions de ces sociétés commerciales. Mais il est vrai qu'ils se sont plus souvent attachés à défendre ou protéger telle personne qu'à mettre en cause le système colonial en tant que tel.

La conception des droits de l'homme restait alors très individuelle et risquait de n'être que du replâtrage, sans toucher les causes profondes de l'exploitation.

### **une évangélisation qui libère ?**

Dans son action évangélisatrice elle-même, l'Eglise a parfois eu tendance à faire passer en premier l'augmentation du nombre des chrétiens et à juger de toutes choses du seul point de vue ecclésial.

Ainsi, dans le secteur où je travaillais au Congo, en plus des Pygmées souvent exploités, vivent les Bateke, population installée depuis longtemps dans le pays, et les Bakongo, récemment arrivés, venant du Zaïre et de l'Angola. Ces derniers n'avaient pas le pouvoir traditionnel sur le pays et sur le terrain puisqu'ils venaient d'ailleurs. Ainsi, devaient-ils faire appel aux féticheurs Bateke pour les sacrifices en cas de maladie. Ils ont donc accepté plus facilement les écoles et les dispensaires installés par les missions catholiques et protestantes et, par le fait même, la religion chrétienne.

Propriétaires du pays, les Bateke ont tenu à garder leur religion, leur médecine et leur culture traditionnelles. Ils ont été beaucoup plus réticents par rapport à la colonisation, mais aussi à l'action des missionnaires. Pour ceux-ci, les Bakongo étaient une « bonne ethnie » puisqu'ils acceptaient le baptême, tandis que les Bateke restaient des païens impénitents. Et pourtant ? Ce refus des Bateke face à la colonisation et ce désir de garder leur liberté et leur culture, n'est-il pas proche de beaucoup d'aspirations évangéliques ? La façon dont on a lutté contre leurs « fétiches », au nom de la « vraie foi » et de la défense des droits du Dieu unique, n'était-elle pas anti-évangélique, sinon dans la visée, du moins dans les moyens utilisés ?

N'a-t-on pas trop souvent jugé les gens d'après leur facilité d'acceptation

du baptême ou de l'Eglise-institution sans toujours voir l'esprit qui les inspirait ? Aujourd'hui, comment mettre en place une évangélisation qui prenne en compte le positif des réactions, passées et présentes, des Bateke, par exemple ? La foi qu'on leur propose va-t-elle leur paraître une destruction de leur culture et un rejet de leur histoire passée, ou bien une véritable libération ? Comment leur permettre de trouver leur place dans l'Eglise ? Le problème est loin d'être résolu, lorsque l'on voit les réticences de la part des chrétiens Bakongo (c'est le cas dans le diocèse de Brazzaville), simplement pour admettre une liturgie en Teke... Et que dire des régions où l'on a emprunté le nom de Dieu à la langue d'une autre ethnie ?

De même, la façon dont l'Eglise considère le culte des ancêtres a une signification éminemment politique et sociale. Car remettre inconditionnellement ce culte en valeur, n'est-ce pas aussi privilégier le passé, renforcer le pouvoir des anciens sur les jeunes et faire passer les forces d'inertie avant le désir d'évolution ?

Au Sénégal, je retrouve un peu la même situation. L'Eglise risque fort d'être utilisée comme un moyen par les anciens, les adultes, les personnes en place et les vieux chrétiens pour maintenir leur autorité par rapport aux jeunes et aux nouveaux chrétiens, par exemple. C'est ainsi que je m'explique en partie le refus de beaucoup de chrétiens devant tous les changements : « Il faut faire comme faisaient les premiers missionnaires autrefois. » Il y a certainement une peur de l'inconnu, mais sans doute aussi la volonté de conserver des privilèges. Ceci est lié à tout le contexte politique du pays, à une grande dépendance par rapport à l'Occident, à la France en particulier (la présence de l'armée française et les dernières manœuvres franco-sénégalaises n'en étant qu'un signe parmi d'autres).

Ces faits me rappellent les nombreuses critiques entendues dans la banlieue Sud de Paris sur la façon « traditionnelle et fétichiste » dont les chrétiens antillais, italiens ou portugais vivent leur foi. Il est indéniable qu'il y a le danger d'une déformation de la foi, et qu'il est nécessaire de faire évoluer leur façon de vivre en Eglise. Mais en même temps, cette religiosité populaire n'est-elle pas pour eux un moyen de faire « comme au pays » et de garder

2 / M. SINGLETON a fait le même type d'analyse par rapport au Rwanda et au Burundi (cf *Pro Mundi Vita*, n° 68, sept-oct. 1977) : *Il semblerait que l'Eglise hiérarchique se soit rangée dans le passé du côté de la minorité Tutsi, pour deux raisons principales. D'abord, parce que la religion Batutsi semblait plus proche du monothéisme chrétien que le paganisme plein de superstitions des Hutu. Mais aussi parce qu'elle représentait la hiérarchie et l'ordre. Religion et politique se sont trouvées ainsi liées, tout*

*autant qu'en Europe au Moyen Age, où la théologie scolastique assurait, finalement, la stabilité du régime féodal. Mais n'était-ce pas alors, au détriment du droit des plus pauvres ? Pour les paysans du Rwanda, s'accrocher à leurs pratiques traditionnelles, n'était-ce pas, en même temps, leur volonté de garder leur identité contre l'oppression qu'ils subissaient ? - Voir également l'article de J.-P. CHRÉTIEU dans *Les quatre Fleuves*, n° 10 : *Eglise, pouvoir et cultures.**

leur identité en France où ils se retrouvent étrangers, marginalisés, et souvent rejetés ? Par conséquent, a-t-on le droit de leur demander une autre manière de vivre la foi, si en même temps on ne fait pas tout ce que l'on peut pour qu'ils soient reconnus tels qu'ils sont, avec leur originalité et leur culture propre, et cela d'abord dans l'Eglise ?

Au Congo, après la Révolution de 1963, il est sûr que plusieurs personnes demandant le baptême le faisaient par opposition au système mis en place. L'Eglise étant elle-même attaquée, lui appartenir devenait un moyen de marquer son opposition au régime. C'était certainement un réflexe chez les catéchumènes et, sans doute aussi, chez la plupart des missionnaires... mais malgré tout, une réalité.

Un problème identique se pose au Sénégal dans un certain nombre d'ethnies qui ont résisté à l'Islam. L'Eglise, naturellement, se retrouve de leur côté, d'autant plus que ces gens sont souvent prêts à devenir chrétiens. Leurs motivations sont-elles absolument pures pour autant ? Les responsables de l'Eglise cherchent-ils une véritable libération de ces populations ou plutôt une augmentation du nombre des chrétiens ? Je crois à la valeur de l'Evangile. Mais encore faut-il se demander, au-delà des paroles, quels sont les véritables motifs, même inconscients, qui poussent par exemple à demander le baptême. Et quelle est la signification réelle de l'Evangile ainsi vécu ? Que signifie la volonté qu'ont certains missionnaires d'occuper le terrain et de s'opposer par tous les moyens à l'avancée de l'Islam ? Une réflexion comme celle qui est menée actuellement chez les Sénoufo en Côte-d'Ivoire pour comprendre les vrais motifs des demandes massives de baptêmes, me semble très importante.

Si l'Eglise-Institution a elle aussi une idéologie dominante, il est important de la connaître, et éventuellement d'en faire la critique. Ainsi, il me semble qu'en Occident, l'organisation de l'Eglise a été copiée sur celle de l'Empire romain, suite, en particulier, à la conversion de l'empereur Constantin. Puis elle a servi de modèle à l'organisation politique au début du Moyen-Age. Dans la mesure où le pouvoir politique a pris conscience de lui-même, la lutte entre les empereurs et le Pape devenait inévitable. Par la suite, l'organisation politique des pays occidentaux a évolué : on est passé de la royauté à la république en nombre de pays. Mais les structures de l'Eglise, elles, n'ont pas évolué dans le même sens. Ce qui explique en partie son décalage actuel et son rejet par les jeunes car elle apparaît trop hiérarchique et trop oppressive. Cela, je l'ai ressenti très fort dans mon travail avec les jeunes en région parisienne.

L'histoire actuelle des relations entre la plupart des chefs d'Etat et des évêques africains révèle qu'il y a deux dangers principaux qui guettent l'Eglise en Afrique : se situer au même niveau que l'Etat et en compétition avec lui.

Alors, elle risque fort de ne plus jouer son rôle, de ne plus pouvoir annoncer l'Evangile en vérité, ou bien d'être récupérée par le pouvoir politique qui cherche, à travers elle, à se légitimer <sup>3</sup>.

### **une critique nécessaire de l'église**

Tout cela indique la nécessité d'une analyse critique de l'Eglise en tant qu'organisation sociale, dans les domaines des droits de l'homme comme dans tous les autres. Car en elle, comme en toute institution, existe le danger que pouvoir et savoir soient récupérés et accaparés par quelques-uns. Tout comme le pouvoir civil, l'Eglise-institution aura toujours tendance à se poser en absolu. Alors que, même si elle est dépositaire de la Parole de Dieu, elle n'est cependant pas Dieu. Les responsables doivent donc veiller à ne pas s'approprier un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu seul, et à ne pas confondre la foi avec l'expression qu'ils en donnent, ni la vérité avec la conception de la vérité qui est leur.

Mais jusqu'à maintenant, les injustices et les manques de respect des personnes ne sont malheureusement pas absents dans l'Eglise, à la base aussi bien qu'au sommet. Comment l'Eglise va-t-elle respecter la liberté de choix et d'orientation non seulement pour tout homme, mais aussi pour les chrétiens? Car le chrétien comme tout homme doit vivre et agir selon sa conscience, et donc refuser tout totalitarisme, aussi bien celui de son Eglise que les autres.

La conclusion, c'est que l'Eglise doit d'abord se convertir elle-même. Car dans son propre sein, les petits et les méprisés n'ont pas toujours été considérés comme les premiers et les privilégiés du Royaume. Sans cette transformation interne, comment l'Eglise pourrait-elle rappeler à tous, les droits de l'homme? On n'a pas le droit de mettre l'homme au service d'une Eglise pas plus que d'une organisation politique ou d'un impératif économique. Car tous sont appelés à devenir fils de Dieu. Ils doivent prendre leurs responsa-

3 / La collusion de quelques évêques et le soutien de certains chrétiens aux dictatures en Amérique du Sud ne s'expliquent-ils pas par le fait qu'ils ont le même schéma du pouvoir et de l'organisation? Les militaires commandent « au nom du peuple et pour son bien », selon la doctrine de la sécurité nationale, pour défendre la société libérale, dite chrétienne, contre le communisme qui serait le grand danger menaçant actuellement l'Eglise dont les militaires se prétendent les défenseurs. Certains chrétiens acceptent cette situation d'autant plus facilement qu'ils ont une con-

ception très hiérarchique de l'Eglise : les pasteurs doivent garder le troupeau, lui indiquant dans quelle voie il doit marcher. Une telle conception de l'Eglise entraîne le soutien inconditionnel du pouvoir en place et donc une exploitation des plus pauvres. Si, actuellement, il n'y a pratiquement plus de royaume de droit divin, certains Présidents aimeraient bien, malgré tout, se proclamer tels et utiliser l'Eglise pour le faire. Que des chrétiens l'acceptent, et on en arrive à une Eglise anti-évangélique. 4 / Voir mon article : *Une théologie populaire au Congo ?* dans *Lumière et Vie*, n° 140.

bilités dans la liberté et selon leur conscience. Le Concile a rappelé avec force que l'Eglise, c'est le Peuple de Dieu, et non pas seulement la hiérarchie. Mais a-t-on tiré les conséquences de cette affirmation? Les responsables de l'Eglise vont-ils « enseigner la vérité » ou permettre aux communautés chrétiennes de dire leur foi, à leur manière, à partir de ce qu'elles vivent et de ce qu'elles découvrent, dans ce que leur dit l'Esprit.

Car des communautés qui vivent de l'Evangile sont obligatoirement amenées à dire leur foi de façon originale<sup>4</sup>, ce qui suppose que les chrétiens à la base cherchent peu à peu, ensemble, leur propre langage de la foi, et leur façon de vivre en Eglise, sans attendre que des théologiens leur disent, d'en haut et de l'extérieur, ce qu'ils doivent croire.

La même question se retrouve dans les relations entre Eglises. Comment les Eglises d'Afrique pourront-elles être véritablement libres, si elles dépendent pour vivre des finances du Vatican ou des Eglises occidentales? Car l'argent n'est pas neutre. Son poids est parfois très lourd. On en trouvera pour des séminaires, mais peut-être pas pour la formation de responsables ou d'animateurs de développement, encore moins pour le soutien à un mouvement de libération. Les responsables des Eglises d'Afrique savent bien que s'ils veulent recevoir cet argent qui leur est nécessaire, il leur faut entrer dans une certaine ligne. Mais si, en Afrique, les Eglises ne deviennent pas elles-mêmes, comment pourront-elles demander la libération des peuples africains du colonialisme et de l'exploitation des pays occidentaux?

### **pluralisme dans l'église**

En réalité, il n'y a pas une idéologie dans l'Eglise, mais plusieurs. En France, la division politique des chrétiens est évidente. En Afrique, pour être plus voilée, elle est tout aussi réelle. Le mois dernier, étudiants et élèves ont fait grève à Tambacounda, comme dans tout le Sénégal. La réaction des prêtres, religieux et laïcs chrétiens, a été diverse et symptomatique : d'un côté, ceux qui soutenaient le mouvement des élèves... parfois avec un certain manque de réalisme; de l'autre, ceux qui étaient pour l'ordre, l'occupation des écoles par la police et le « sérieux » des élèves : « De quel droit ces jeunes font-ils grève? Ils sont à l'école, c'est pour travailler! »

La façon dont les responsables de l'Eglise, tout comme les chrétiens, ont jugé la révolution au Congo était également très diverse, de même que le point de vue à partir duquel on en jugeait : inconvénients et difficultés pour l'Eglise-institution ou volonté de libération de tout un peuple. Et je ne porte ici aucun jugement de valeur sur cette révolution.

Certains réagissent contre l'attention accrue de l'Eglise aux problèmes des droits de l'homme. Ils accusent les responsables d'oublier l'Evangile pour « faire de la politique ». N'est-ce pas justement au nom d'une certaine conception politique qui est la leur... mais dont souvent ils n'ont pas (ou ne veulent pas avoir) conscience ?

A partir de ce moment-là, la question de l'unité de l'Eglise va obligatoirement se poser. La solution de facilité, c'est évidemment d'évacuer le problème politique. Cela me semble être l'attitude courante, aussi bien au Sénégal qu'au Congo. « On ne parle pas de ces choses-là dans l'Eglise. » Cette façon d'agir peut se comprendre d'autant plus facilement que les missionnaires étant étrangers doivent rester à leur place. Pourtant, il faudra bien qu'un jour on se pose la question. Elle s'est posée déjà au moment de la révolution au Congo. Les chrétiens qui se sont engagés politiquement ont été facilement accusés de trahir l'Eglise. Par la suite, les relations entre le Parti et l'Eglise se sont arrangées. Mais malgré tout, le problème demeure. Mon séjour en France m'a amené à une constatation du même genre. Il n'y a pas en France de parti politique chrétien, en tant que tel. Les chrétiens sont amenés à vivre leur engagement politique en dehors de l'institution ecclésiale, avec les autres hommes. Cela permet une différenciation entre le rôle de l'Eglise et celui de l'action sociale et politique et le syndicat de son choix. Et l'Eglise n'est pas liée à telle ou telle organisation. Ce qui comporterait le danger que ceux qui choisissent un autre parti se sentent exclus de l'Eglise par le fait même. Mais le danger est alors de rejeter la réflexion politique à l'extérieur de l'Eglise. Ainsi, les chrétiens du monde ouvrier, faisant une analyse de leurs problèmes en termes de lutte des classes, par exemple, n'ont pas pu poser le même type de questions que les autres dans leur communauté. Beaucoup ont alors quitté la paroisse et le mouvement d'action catholique ouvrière s'est coupé des autres chrétiens. Le même processus est sensible au niveau du C.M.R. (Chrétiens du monde rural). Certaines paroisses se retrouvent alors composées en majorité de personnes des classes moyennes, de tendance politique plutôt tournées vers la droite. Ces communautés sont assurément plus homogènes. Et l'unité se fait par le haut, dans la mesure où les évêques sont responsables à la fois des paroisses, des communautés de base et des mouvements d'Action catholique. Mais n'est-ce pas au détriment d'une concertation nécessaire à une Eglise vraiment catholique ?

Ainsi, on pousse les chrétiens à lutter et à s'engager pour une participation plus réelle au pouvoir. Par exemple, dans la ligne de l'autogestion, au niveau municipal comme dans leur entreprise. Mais accepte-t-on qu'ils posent cette même question de la participation à l'intérieur de l'Eglise ? Pouvoir plus réel des laïcs, nouveau statut du prêtre, mise en place de nouveaux ministères, etc. De même des chrétiennes sont conduites à s'engager dans les mouvements politiques et les différentes associations, par exemple pour la

libération de la femme. Mais peuvent-elles mener le même type d'action à l'intérieur de l'Eglise ? Ce serait pourtant nécessaire...

### **quels droits de l'homme ?**

C'est là, en fait, une question fondamentale : y répondre mettra obligatoirement l'Eglise en face d'options et aussi d'une réelle conversion.

Notons d'abord que la rédaction des droits de l'homme aux Nations Unies a été faite en un moment où les pays occidentaux régnaient en maîtres. Ce qui explique qu'ils aient été très orientés dans le sens de notre mentalité propre. Ainsi, en Occident, nous sommes sensibles aux libertés individuelles, mais sans doute beaucoup moins à la dimension communautaire des droits de l'homme. Ceux-ci ne se réduisent-ils pas, malheureusement, dans la réalité, au seul droit de mourir de faim ? Pouvons-nous alors, en conscience, consacrer nos énergies et nos ressources à la satisfaction de certains besoins, réels mais moins importants, alors qu'un très grand nombre d'hommes ne peuvent satisfaire aux impératifs élémentaires, absolument essentiels à la vie ? Dans les revendications que l'on présente en Occident, comme des « droits de l'homme », plusieurs ne sont-elles pas, malheureusement, un luxe dans les pays africains ? Vouloir les faire aboutir, n'est-ce pas les réserver à une minorité de privilégiés, au détriment du grand nombre ? Certes, la liberté de la presse est importante, mais que signifie-t-elle lorsque la majorité d'une population est analphabète ? Les allocations familiales, la retraite-vieillesse, l'assurance-maladie sont des choses excellentes. Mais dans la plupart des pays d'Afrique, elles ne sont accordées qu'aux salariés et non aux paysans ou aux chômeurs qui, pourtant, sont la grande majorité de la population. Ainsi, ces allocations avantagent des gens qui sont déjà des privilégiés. Ne va-t-on pas contre les droits du plus grand nombre ? Ceci pose toute la question des luttes syndicales et des augmentations de salaires. Au profit de qui mène-t-on cette action ? Au Sénégal, on vient d'augmenter les salaires, ce qui entraîne une augmentation du coût de la vie. Mais on n'a pas augmenté le prix d'achat des produits agricoles aux paysans !

### **une action internationale**

Dans la mesure où des communautés chrétiennes se trouvent présentes dans tous les continents, l'Eglise pourrait être un lieu où le point de vue des habitants du tiers monde se fasse entendre sur des droits de l'homme comme sur les autres questions, en permettant d'en renouveler complètement la problématique et de les comprendre d'une façon beaucoup plus profonde.

N'aurions-nous pas intérêt, en Occident, à découvrir la conception africaine de l'homme, avec toutes les richesses qu'elle comporte? Ces échanges poseront évidemment question aux Occidentaux, de même que l'Évangile oblige les Africains à des transformations dans leur culture et leur conception de l'homme. En effet, pour un missionnaire travaillant en Afrique, comment annoncer l'Évangile quand on vient d'un pays qui se dit chrétien, alors que ce pays a colonisé de nombreuses régions du continent après les avoir vidées par l'esclavage et qu'ils continuent à les exploiter aujourd'hui encore, par l'organisation économique mondiale, mise en place à son profit...

Parler des droits de l'homme en Afrique, pour l'Église, cela suppose pour le moins une action des chrétiens occidentaux dans leur propre pays contre l'exploitation du tiers monde. Mais bien sûr, les chrétiens d'Afrique n'auront le droit d'exiger cette action des Occidentaux que s'ils agissent dans leurs propres pays pour la défense des exploités. Car, à l'intérieur des pays africains, les droits de l'homme ne sont pas toujours respectés... et la faute n'en est pas toujours aux Occidentaux.

### *3/ Les communautés chrétiennes devant ces droits de l'homme ?*

Trop souvent, on a présenté l'Évangile comme un appel à la résignation devant la souffrance et le sous-développement. N'est-il pas temps qu'il redevienne l'annonce de la venue de Dieu dans le monde? Car notre Dieu est un Dieu qui sauve. Il invite tous les hommes à se mettre debout et à agir pour que les choses changent. Cela suppose une conversion totale; non pas un simple changement économique, mais une révolution politique et culturelle, une nouveauté d'attitude et de comportement, sur les plans communautaire, national et international, comme au niveau personnel. Cela suppose une contestation de notre façon de vivre et d'agir, de notre hiérarchie des valeurs des bases mêmes de notre société. Cette conversion est nécessaire. Pour entrer en relation avec Jésus Christ, il faut couper avec ce monde de péché, non pas en le fuyant, mais en le transformant. Impossible de renaître à la foi sans cette conversion toujours à reprendre, tant que le mal, présent dans le monde et en nous, n'est pas complètement vaincu par la résurrection du Christ. Car nous sommes appelés, nous aussi, à vivre la Pâque de Jésus.

5 / Voir *Faim et développement*, n° 70 et 71, déc. 78, *Communautés chrétiennes et développement*.

6 / Ceci pose tout le problème de la distinction entre foi et religion. Le religieux peut être un lieu dans lequel mûrit une foi authentique. De toute façon, une foi ne vit que si elle agit. Elle a donc besoin de pratiques. Mais certaines peuvent être une fermeture, et donc supprimer la foi. D'autres peuvent être au contraire, une

ouverture à Dieu et aux autres. Le danger c'est de tout casser. La société traditionnelle peut être un obstacle aux droits de l'homme, dans la mesure où elle s'oppose à tous changements. Mais en désacralisant ces sociétés pour permettre à l'homme de prendre sa place, il est important du même coup de ne pas ébranler toutes les bases religieuses et la conception spirituelle de la société.

### ■ une communauté de libération

Je crois justement que la communauté chrétienne, ouverte à tous les hommes qui l'entourent et en communion avec les autres communautés, est un des lieux privilégiés où les chrétiens peuvent vivre cette résurrection avec le Christ... même si ce n'est encore qu'imparfaitement. Ainsi, j'ai noté comment les communautés chrétiennes du Congo ont été des lieux de libération par rapport à ce que la coutume pouvait comporter de négatif : sorcellerie, dot, mariage, place de la femme et des jeunes, etc. J'ai noté également l'effort pour dépasser le tribalisme et revaloriser la culture congolaise, aussi bien que la volonté de participation des communautés chrétiennes au développement économique par un travail communautaire<sup>5</sup>.

### ■ une communauté qui pousse à agir

Une communauté chrétienne peut permettre de réagir contre cette mentalité qui dit que « de toute façon, il n'y a rien à faire, le monde est ainsi fait, nous ne pouvons rien changer. » Et ainsi, on passera d'une conscience naïve et résignée, où on sacralise tout, et où on accepte tous les malheurs comme venant de Dieu, à une conscience critique qui engage à créer du neuf et à réagir, parce que la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant : « Voici que je fais tout nouveau », dit Dieu. Pour des sociétés croyantes comme le sont les sociétés africaines, le problème sera donc de passer d'une conception de Dieu, gardien de l'ordre des choses à celle d'un Dieu qui fait participer l'homme à sa création, et ceci, sans faire perdre pour autant le sens de Dieu. Sinon, on supprime du même coup une des grandes bases des droits de l'homme, comme on le voit par exemple dans les régimes totalitaires athées... Tout homme a droit au respect parce qu'il est fils de Dieu<sup>6</sup>. Voilà la démarche de libération qui doit aller plus loin que de proclamer simplement l'indépendance du pays, ou même les droits de l'homme.

### ■ une communauté-signe

Une communauté chrétienne peut être signe dans la mesure où, effectivement elle est le lieu de liberté où se vivent un autre style de relations entre les personnes et une autre façon d'exercer le pouvoir. Car la vie de toute communauté, même réduite, a obligatoirement une dimension politique, et le type des relations qui y sont vécues est significatif de la conception qu'on y a des droits de l'homme. Pour qu'une communauté puisse être véritablement un signe en faveur des droits, cela suppose que le pouvoir ne vienne plus uniquement d'en haut et que les responsables ne soient pas nommés de l'extérieur. Il est bien évident qu'il faut des responsables. Mais la question est de savoir s'ils vont garder le pouvoir pour eux ou le mettre au service de la communauté. Cela mènera à se poser des questions de ce type :

- l'action menée en faveur des droits de l'homme ou du développement est-elle choisie par les responsables ou par les membres eux-mêmes? Seuls ou en lien avec les autres hommes?
- à l'intérieur de la communauté, qui admet au baptême et aux autres sacrements? Le prêtre ou la communauté en tant que telle?
- qui fait l'homélie? Quel est le type de liturgie qui y est vécue? Est-elle dirigée par le prêtre seul ou célébrée avec la participation et l'initiative de tous?
- qui choisit, et surtout, qui forme les catéchistes et les autres responsables de la communauté?
- quelles sont les méthodes pédagogiques utilisées: enseignement magistral ou formation communautaire (dynamique de groupe à partir de l'expérience des gens)?
- qui décide de l'utilisation de l'argent et de l'organisation de la communauté? L'argent est-il utilisé pour acheter des biens qui seront distribués gratuitement (habits, médicaments, etc.) ou plutôt pour former les responsables?
- sert-il aux seuls chrétiens ou à tous? est-il employé principalement pour construire des églises, des écoles et des dispensaires ou encore pour répondre à d'autres besoins essentiels de tous les habitants de la région? (ces différentes réalisations ne sont pas contradictoires et peuvent être nécessaires en même temps).
- comment la paroisse ou la mission est-elle organisée? Sur le modèle d'un centre avec des succursales, ou bien chaque communauté est-elle autonome et responsable dans la ligne qu'elle s'est choisie? (le problème étant alors d'assurer l'intercommunion entre ces différentes communautés pour qu'elles soient vraiment des communautés d'Eglise).

C'est dans la mesure où la communauté aura répondu à ces questions d'une façon positive que sa parole sur les droits de l'homme sera crédible.

Les chrétiens verront si la vie de leur communauté rend possible la découverte intégrale de l'homme appelé à devenir fils de Dieu. Dans le partage de la parole de Dieu, la liturgie et la prière, dans l'annonce de l'Evangile qu'ils font et dans tout ce qu'ils vivent, ils se demanderont s'ils aident les hommes à prendre leurs responsabilités dans la construction du monde. Car il s'agit de témoigner d'un Dieu qui aime tellement l'homme qu'il s'est fait

homme lui-même, jusqu'à en mourir. On n'oubliera pas qu'il peut y avoir contradiction à ce sujet entre ce que l'on proclame et ce que l'on fait. Dire aux chrétiens : « Vous devez mettre en place une communauté animée par vous-mêmes », n'est-ce pas une contradiction dans les termes puisque celui qui détient le pouvoir vient encore imposer sa volonté aux autres en disant : « Voici ce que vous devez faire. »

Bien d'autres questions se posent encore à la foi des chrétiens, comme à la conscience de tout homme : non-violence ou guérilla, problème démographique, etc. Je m'arrêterai seulement au point suivant :

### à quel niveau agir ?

#### ■ au niveau d'une action liturgique ?

- Apporter à l'Eglise des offrandes (nourriture, argent, etc.), et les partager avec les plus pauvres après l'eucharistie, cela peut être un signe liturgique important. Mais si on ne fait rien pour sortir de l'accaparement des richesses par quelques privilégiés dans le pays, ce geste me semble un mensonge, et même une négation de l'Evangile.

- De même, que signifie : laver les pieds de douze personnes le Jeudi-Saint, si l'on n'agit pas pour que les pauvres aient leur place et le droit à la parole, avec ce que cela comporte comme possibilité d'action, non seulement dans la communauté chrétienne, mais dans la société tout entière ?

- Que signifie « baptiser des gens », montrant ainsi qu'ils sont appelés à devenir fils de Dieu, s'il ne leur est pas possible de vivre en hommes libérés, et donc, si on n'agit pas en ce sens ?

- Que signifie « venir chanter le jour du mariage religieux de deux membres de la communauté », si l'on ne travaille pas pour faire évoluer la conception du mariage civil et du mariage coutumier, pour supprimer ce qui bloque une véritable libération de la femme et pour permettre des relations d'amour et de liberté responsable à l'intérieur de la famille ?

#### ■ au niveau d'une action caritative ?

L'action des communautés chrétiennes en faveur des droits de l'homme a souvent passé par la mise en place d'écoles, de dispensaires, d'actions pour le développement. Les chrétiens n'ont-ils pas trop souvent accompli des

œuvres de bienfaisance sans s'attaquer aux causes profondes d'un certain type de développement ? C'est ce qu'il faudrait faire.

- dans les situations de violence : soigner les blessés... mais aussi s'opposer à l'emploi de la violence. Et plus profondément encore, poser la question du type même de société mise en place, car elle amène ceux qui en profitent à utiliser la violence et les armes pour conserver leurs privilèges.

- face au problème de la faim : suffira-t-il de procurer de la nourriture ? ou faudra-t-il s'attaquer aux causes de l'avancée du désert qui amène la famine (causes internes au pays, ou causes externes : cultures d'exportation qui épuisent les sols au détriment des cultures vivrières pour le plus grand profit de quelques grands propriétaires vivant en Occident ou dans les pays sous-développés eux-mêmes) ?

- dans l'enseignement : va-t-on se contenter d'apprendre à lire et à écrire aux populations ou se poser la question du type d'enseignement mis en œuvre ? changer seulement les programmes ou les structures elles-mêmes, répondant aux vrais besoins du pays et non pas aux désirs d'une classe privilégiée ?

- dans le domaine de la santé : suffit-il de distribuer des médicaments ou bien faut-il mettre en place un autre type de médecine, répondant aux besoins et aux possibilités du pays (éducation sanitaire, médecine préventive) et que les populations peuvent prendre elles-mêmes en main. Ou, plus profondément encore ; veiller à un développement global qui supprime, ou tout au moins limite, les causes de la maladie ou de l'état sanitaire défectueux, ce qui suppose une prise en compte de la conception de la vie, de la maladie et de la mort des habitants de la région et une évolution de la culture locale, à partir d'une réflexion menée par les intéressés eux-mêmes. Il n'est évidemment pas question de dire à des gens qui meurent de faim : « Attendez, nous allons d'abord changer les structures du commerce international ! » Mais peut-on pour autant se limiter à une action caritative. Ne serait-ce pas laisser en place ces structures qui exploitent l'homme et l'empêchent de vivre en fils de Dieu, qui créent de plus en plus d'analphabètes, de pauvres, de malades, de marginaux ?

■ au niveau d'une action politique ?

Lutter contre ces maux suppose un engagement politique dont les chrétiens ont encore souvent peur... à moins qu'ils ne demandent à l'Eglise, en tant qu'institution, de prendre position à leur place. Pourtant, c'est à chaque chré-

tien d'agir, avec les autres. Et pour cela, on ne peut faire l'économie d'une réflexion poussée sur les phénomènes qui sont en jeu. N'est-ce pas l'un des rôles de la communauté chrétienne? Ensuite, dans le choix de l'action à mener, chaque chrétien sera conduit à prendre ses responsabilités d'homme, avec toutes les richesses que cela comporte. Vouloir légitimer son choix politique et son action pour les droits de l'homme à partir d'un texte d'Évangile est toujours dangereux. Il y a de grandes chances pour qu'on puisse trouver un autre texte d'Écriture qui légitimerait un choix diamétralement opposé. On favorisera donc à l'intérieur des communautés chrétiennes une diversité d'action et d'engagement et, en même temps, une concertation des chrétiens sur les différentes orientations qu'ils prennent à la lumière de l'Évangile.

Se posera alors inévitablement la question des institutions chrétiennes : écoles, mouvements de jeunesse, syndicats, etc. Question qui n'est pas simple ; elle suppose un choix motivé. Si les communautés chrétiennes renoncent à avoir leurs œuvres sociales propres (écoles, dispensaires, etc.), un certain nombre de personnes vont abandonner la pratique religieuse, car elles y participaient davantage pour les intérêts sociaux qu'elles y trouvaient que pour l'amour de Jésus et de l'Évangile. Mais cela pouvait aussi être le point de départ d'une véritable conversion et d'un nouveau type de présence de l'Église au monde, manifestant beaucoup plus clairement la gratuité de l'amour du Christ pour les hommes. Il y a donc une évaluation à faire et un choix qui n'est pas clairement évident au départ, mais que, de toute façon, la vie imposera souvent. La nationalisation des écoles et autres institutions chrétiennes au Congo a résolu le problème : elle n'a pas eu que des inconvénients, mais faut-il attendre d'y être forcé pour subir cette évolution, ou faut-il la choisir, avec la possibilité de la préparer ? Telle est la question que j'entends poser ici par certains : « Ne faudrait-il pas nous dégager des œuvres que nous avons lancées par suppléance, sans attendre que les événements nous imposent de le faire ? »

A la synagogue de Nazareth, en lisant Isaïe, Jésus affirme : « L'Esprit du Seigneur est sur moi. Il m'a consacré pour porter la Bonne Nouvelle aux pauvres (et guérir ceux qui ont le cœur brisé)... » (Lc 4,18). Dieu s'est fait homme. Tant que 75 % des hommes dans le monde seront sous-développés et exploités, la Parole de Dieu sera mutilée à 75 %. Alors, à nous de jouer : « Lorsque cela commencera à arriver, redressez-vous, relevez la tête car votre libération est proche. »

*Sénégal, Armel Duteil cssp.*

# DES RELIGIEUX QUI FONT DES PUIITS

*le droit à la vie*

Les accords A.C.P.-C.E.E. ont été signés à Lomé le 31 octobre 1979<sup>1</sup>. Le Président du Togo a demandé pour tout homme un droit à se nourrir, alors que certains Européens auraient voulu inclure une clause sur les droits de l'homme.

A notre niveau, nous pouvons dire quelque chose sur le développement et l'évangélisation, après dix ans d'animation rurale et de vie communautaire à cinq, dans un village situé au centre d'une zone. Nous donnerons le déroulement de notre « parole » en quatre points :

## 1. Les réalités

La *région* se caractérise par l'habitat dispersé. On est étonné d'apprendre que les villages comptent plus de 3.000 habitants. Il suffit de fréquenter les trois marchés de la zone, ou de participer à la fête des récoltes ou encore aux funérailles, tout en y allant à pied, pour s'en rendre compte. Sous une latitude Nord de 9° et une longitude Est de 1°, le *climat* se distingue par une saison des pluies d'avril à octobre, et une saison sèche de novembre à mars. C'est un contraste saisissant quand arrive la saison sèche : tout est sec puisqu'il ne pleut pas et que le vent d'harmattan dessèche tout, sauf les arbres comme le manguier, le néré ou le palmier à huile. Un mois après les premières pluies (fin avril), tout est vert, et les herbes de brousse dépassent souvent 2 mètres en août. Les pluies sont très violentes : en moyenne, il tombe 1.400 millimètres d'eau en 100 jours de pluies, avec bourrasque et orage le plus souvent.

La *population* est kabyé, à part quelques Peuls. Au « pays » d'origine, à 13 kilomètres de là, un massif montagneux, la densité est très forte pour une zone agricole : 100 habitants au kilomètre carré. Ici, elle est de 50 habitants au kilomètre carré. L'accroissement démographique est lui aussi élevé : 2,7 % par an, si bien que la population double en 25 ans. La mortalité infan-

tile était environ d'un enfant sur deux, il y a dix ou quinze ans. Si elle a diminué, elle est encore importante à cause par exemple de la rougeole ou des abcès perniciosus. Il y a quatre dispensaires avec un infirmier et une matrone ; et, pour la zone, on trouve une pharmacie et des agents pour la prévention sanitaire. Les gens recourent beaucoup aux herboristes qui ont certains remèdes efficaces (par exemple, pour l'ictère), ce qui coûte moins cher et correspond aux croyances.

L'*agriculture* est pour l'*autosubsistance* : chacun produit ce qu'il mange et mange ce qu'il produit ; c'est le surplus seulement qui est vendu sur les marchés locaux (arachides surtout). On cultive principalement autour des cases réunies en concessions ou soukalas. On laboure en sillons, dans le sens opposé à la pente (perpendiculairement à celle-ci) pour le sorgho, le petit mil, l'arachide, le haricot, le pois de terre ; on fait des buttes coniques de 0,50 à 1 mètre de haut pour l'igname et le manioc.

Cette agriculture est *communautaire*, avec des groupes de travail (« hara », « ngbèyè ») qui sont basés sur la réciprocité et ne sont pas payés en argent mais parfois en boissons. Il n'y a pas ici de salariés agricoles.

Il y a *responsabilité personnelle* : chacun cultive ses propres champs, même à l'intérieur de la grande famille. Si la terre ne se vend pas, elle appartient toujours à une grande famille ; en cas de non-utilisation, un voisin peut demander à cultiver, sans loyer mais sans assurance de durée au-delà d'une campagne agricole.

Cette agriculture est *au service de la vie* reçue des ancêtres et transmise aux enfants, ce qui se traduit par de nombreuses cérémonies avec sacrifices et libations, par exemple, avant de semer, pour que la semence germe et produise bien. Après la récolte du petit mil en juillet, fête des « kilizassé » ; en août, quand on déterre les premières ignames, on fête « kienna » ; quand on a récolté le sorgho en décembre, on fête « sangayin » et on danse le « kamou ».

Des *changements* importants interviennent. Ainsi jouent un nouveau rôle :

- l'argent, de plus en plus nécessaire pour acheter des médicaments, des vêtements, des tôles pour couvrir les habitations (le chaume se détériore en trois ou quatre ans) et pour payer les frais de l'école.

- l'école, qui existe maintenant partout, même là où il n'y a pas de piste. Il y a dix ans pour Atchangbadè seul (3.000 habitants), il y avait une école primaire de 300 élèves. Il y en a maintenant 4 avec 1.000 enfants. Depuis 4 ans, un C.E.G. rassemble 300 élèves et depuis l'an dernier, il y en a deux autres en plus. Au total, plus de 75 % des enfants « fréquentent » l'école.

- la radio qui est très répandue ; on en compte au moins une dans chaque famille. Il y a maintenant deux stations émettrices au Togo (2,3 millions d'habitants pour 55.000 kilomètres carrés). Beaucoup d'émissions sont en langues locales ; deux langues, le kabyè et l'éwé, ont été choisies comme langues nationales et commencent à être enseignées dans les écoles.

- les voyages. Ils se multiplient. Les liaisons par taxi ou camion sont plus fréquentes, spécialement vers les plantations de café-cacao du Sud ; beaucoup de Kabyè y émigrent (environ un homme par famille) et peu à peu s'y établissent définitivement. Ici, le nombre des mobyettes s'accroît et les gens aménagent de nouvelles pistes.

- l'authenticité, surtout depuis l'accident du Président à Sara Kawa, le 24 janvier 1974. Elle apparaît comme un « recours » aux traditions et aux ancêtres. Ce n'est pas un « retour » au passé, mais un ressourcement aux origines pour prendre conscience de sa dignité, au lieu de chercher à imiter les Blancs en toutes choses.

L'agriculteur (80 % de la population) continue à vivre de sa houe (environ un hectare pour un homme actif) ; il couvre la plupart des toits en chaume qu'il coupe lui-même ; il construit des maisons en terre pétrie, comme il l'a appris de ses ancêtres et avec l'aide de ses voisins. Mais un grand désir d'accéder aux bienfaits de la technique et de la science est en train de bouleverser une société basée sur la famille élargie et des traditions orales très précises.

## **2. Un certain développement**

Venus en janvier 69, à la demande de Mgr Bakpessi, évêque de Sokodé, nous vivons en communauté de 5 frères, partageant prière, travail, réflexion, argent, habitation.

Nous avons cherché à être proches. Nous avons appris la langue directement avec des enfants, grâce à des éléments de grammaire fournis par un missionnaire ; cette démarche nous situe comme dépendants, alors qu'on croit toujours qu'on va apporter quelque chose.

Nous passons du temps sur les marchés et dans les fêtes. L'autre jour, pour la fête des récoltes, on est passé à deux dans cinq familles, et il y a eu

1 / Après un séjour de dix ans chez 20.000 Kabyè dans le Nord-Togo, des Frères Missionnaires des Campagnes livrent ces quelques réflexions.

cinq repas de fête (riz, viande), plus de la bière de sorgho ! Rarement, nous sommes les témoins respectueux d'un sacrifice ou d'une libation. Nous assurons les travaux ménagers nous-mêmes (cuisine, entretien, balayage). Nous nous déplaçons habituellement à mobylette ou yamaha 80, la 3 CV servant à la communauté. Jusqu'en 1973, nous avons fait cette animation rurale sans salarié permanent : tout reposait sur des groupes et sur des bénévoles.

Nous nous situons en « *animateurs de base* » :

- nous commençons par *regarder* les situations et *écouter* les gens, et nous travaillons manuellement ; nous descendons dans un puits pour voir comment la roche est dure ; nous brassons le ciment ; nous conduisons les bœufs, etc.

- nous travaillons avec des *groupes*, et non avec des individus plus éveillés. Ces groupes expriment leurs besoins. Nous les aidons à réfléchir. Au besoin, nous leur conseillons de s'adresser aux autorités responsables, pour des problèmes qui ne peuvent être résolus sur place ; par exemple, pour les demandes d'écoles ou de dispensaires.

- les groupes ainsi formés sont *temporaires* au début, car ils se constituent pour résoudre un problème précis, par exemple pour creuser un *puits*. 125 puits communautaires ont été terminés, avec une profondeur de 8 à 9 mètres le plus souvent. Les hommes et les femmes se réunissent d'abord et parlent du puits ; ensuite, ils s'organisent et choisissent chacun un responsable ; ils se cotisent pour acheter une pioche. L'un de nous cherche alors l'endroit du puits à la baguette ou au pendule. Les gens creusent à la pioche. S'il n'y a pas de rocher et beaucoup d'eau, ils obtiennent du ciment de l'O.X.F.A.M. (organisme privé anglais). Puis ils organisent la fête du puits.

Même cheminement pour créer de nouvelles pistes (30 kilomètres), avec des ponceaux (plus de 12) et des ponts en béton armé (3 ponts de 20 à 40 m).

- depuis 1973, des *structures* plus larges et plus *durables* se sont mises en place, d'abord pour la culture avec les bœufs, puis pour la gestion de développement et la formation ainsi que pour la commercialisation : le Centre de Développement Rural (C.D.R.) et quatre coopératives. Le C.D.R. et les coopératives se réunissent souvent. Une fois par an, lors de l'Assemblée générale, tous les membres entendent le rapport d'activités, examinent les comptes et élisent les responsables. C'est le conseil d'administration qui gère habituellement le C.D.R. ou la coopérative. Chaque coopérative a choisi en son sein un agriculteur qui a la confiance de tous et qui est capable de se former. Il conseille les paysans, membres ou non, pour épandre l'engrais ou semer en ligne, ou pour réaliser un travail communautaire (puits, piste...).

- *l'animateur et le groupe* : une fois les liens de confiance établis, l'animateur aide le groupe :

- à exprimer ses besoins (eau, nourriture, argent, santé...) et à réfléchir à des problèmes précis en cherchant le pourquoi.
- à envisager les moyens d'y apporter une solution par soi-même ou en faisant appel à d'autres : qui va tracer la piste ? comment la défricher ? comment obtenir du ciment pour les ponceaux ? etc.
- à gérer l'action : prendre des décisions et les faire appliquer. S'il y a un jour de travail communautaire prévu, tout le monde doit venir, sinon des sanctions sont prévues par les responsables : on discute... et ça repart.
- ce sont donc les intéressés qui décident. De plus, l'animateur apporte une certaine compétence technique : en agriculture et élevage ; en menuiserie, maçonnerie, soudure ; en comptabilité ; en technique de construction (puits, pont...) ; en conduite de réunion. Et l'animateur garde la perspective de former des gens capables de remplir ces tâches.

### **3. L'aide extérieure et le groupe**

- Il y a d'abord celle de *l'Etat* et de ses services. Par exemple :

- l'ingénieur des Travaux Public calcule les normes techniques d'un pont.
- la Circonscription (département) assure un certain financement et des transports de ciment et fers à béton pour le pont de 40 mètres.
- le Ministère du Développement Rural accorde son aide au C.D.R. depuis 1975 ; il détache un ingénieur-adjoint qui en devient progressivement le responsable.
- il accorde aussi une subvention annuelle de 2 millions CFA pour les salaires des paysans animateurs et les autres dépenses.

- Il y a ensuite *les organismes privés* :

- au Togo, l'I.N.A.D.E.S. (Institut Africain pour le Développement Economique et Social) qui est à Dapaon (siège central : Abidjan), assure l'animation des sessions annuelles pour les paysans (hommes et femmes) et pour les animateurs de coopératives.
- à l'étranger, l'O.X.F.A.M. (l'Angleterre a financé près de 150 tonnes de ciment pour les 125 puits et pour les ponceaux) prend en charge nos moyens de déplacement.
- l'A.J.E.D. (Association de Jeunes pour l'Entraide et le développement, de Beauvais, en France) a financé les trois grands ponts en béton armé (6 millions C.F.A.).
- la Congrégation des Frères Missionnaires des Campagnes de la Houssaye

(77610) et de nombreux amis assurent notre subsistance et l'achat de moyens de transport.

Actuellement, il faut plutôt refuser l'aide financière que la solliciter. L'aide extérieure ne vient qu'en deuxième temps. Nous travaillons dans une optique d'autopromotion communautaire. Un slogan fameux ne dit-il pas : *Il faut compter sur ses propres forces ?*

*L'injustice* entre les pays *riches* (de tradition « chrétienne » le plus souvent) et les pays *pauvres* s'accroît sans cesse. L'action pour changer cet état de choses peut se situer à bien des niveaux. Tout homme est mon frère, c'est facile à dire ; mais comment réagir et faire que cela devienne effectif ?

#### **4. Et l'Évangile, dans tout cela ?**

Il est au cœur de ces réalités du Togo et de ces gens d'Atchangbadè qui sont moins de 1 % à connaître Jésus, Celui qui a dit : « Bienheureux les pauvres. » Nous avons répondu à l'appel de l'évêque pour travailler avec ces perspectives d'autopromotion communautaire et pour annoncer l'Évangile. Ce n'est pas pour que les populations restent pauvres au plan économique. Ceux qui ont un cœur de pauvre, n'est-ce pas ceux qui se cotisent pour payer le voyage et les médicaments d'un malade ? Ceux qui acceptent la responsabilité de chef de puits ou de pont ou de président de coopérative, sans aucun dédommagement et avec les ennuis qui risquent d'arriver ? ceux pour qui la vie est entre les mains de Dieu et disent : « C'est Dieu qui a fait » (« *Esso labana* ») après un malheur, mais qui cherchent à y parer et à en connaître la cause (coutume non observée...)?

- N'est-ce pas encore les quelques-uns qui partagent la Parole de Dieu pendant la prière ou la messe du dimanche. Ceux-là acceptent d'être remis en cause par elle, par exemple, sur la place de la femme dans la société ou sur les responsabilités du chrétien dans le développement communautaire ? (les deux prêtres de notre communauté célèbrent la messe une fois par mois dans chaque assemblée locale).

Il y a encore ceux qui savent faire la fête, alors que l'abondance ne règne pas. On mange, on boit, on danse, après avoir fait les cérémonies le matin. On se rassemble ; on vit quelque chose ensemble : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » Enfin, d'autres se réunissent, discutent et décident de creuser un puits ou de « cultiver » une piste à créer pour l'aplanir, ou de cotiser 1.000 F de part sociale pour constituer une coopérative. Ceux-là aussi font, ensemble, quelque chose qui dépasse leur intérêt personnel : puisque ça va servir à d'autres aussi.

C'est le temps de *l'être-avec*. Les paroles ne sont pas premières, mais des signes sont là : il y avait trois communautés chrétiennes de 25 personnes chacune. Nous cinq, nous vivons une vie de communauté référée à l'Évangile de Jésus Christ. Eux et nous, nous participons aux événements de la vie de chaque jour, aux efforts pour une autopromotion communautaire. Notre existence est-elle un appel ? Quelques réflexions le laissent supposer ; nous les rapportons en toute modestie.

Lors de la fête pour le départ d'un Frère, le président de la coopérative d'Atchangbadè a dit : *C'est l'évêque qui vous a appelés*. Bien que parlant rarement de ce qui nous anime, nous ne sommes donc pas perçus uniquement comme des gens qui font des puits. - *Des Kabyè ne pourraient pas vivre comme vous. Vous n'êtes pas « même père, même mère », vous venez de régions différentes et vous vivez ensemble.*

Le travail communautaire pose aussi question : *Vous nous avez appris à travailler tous ensemble, païens et chrétiens. Il ne doit pas y avoir de différence entre le riche et le pauvre. Dans une réunion, celui qui est bien habillé et celui qui a des vêtements déchirés, tous ont le droit de parler.*

Pour terminer, voici les confidences d'un jeune séminariste : *Au début de votre arrivée, je n'arrivais pas à comprendre pourquoi vous étiez là, pourquoi cette générosité à notre égard. Maintenant, j'ai compris que quelqu'un vous anime et vous guide pour faire cela. Il faudrait qu'il y ait des Togolais qui se mettent à faire comme vous pour le bien de tout le peuple.*

La semence commence à germer. Pour être fidèles à la visée d'autopromotion, nous savons depuis le début que nous partirons en 1981, dans moins de deux ans. Avec naïveté, nous avons retransmis quelques réactions. Nous sommes témoins de quelque chose. Tout ce qui se réalise, n'est-ce pas le signe que quelqu'un est là, l'Esprit, répandu par toute la terre ?

*Nord-Togo, frère Rémi Mangeart.*

## PASSER AUX ACTES

*Il ne suffit pas de rappeler les principes, d'affirmer des intentions, de souligner des injustices criantes et de proférer des dénonciations prophétiques ; ces paroles n'auront de poids réel que si elles s'accompagnent pour chacun d'une prise de conscience plus vive de sa propre responsabilité et d'une action effective*<sup>1</sup>.

Les prises de position de la hiérarchie<sup>2</sup> sont autant d'invitations claires et urgentes pour une prise de conscience des injustices de notre monde et pour un engagement dans les luttes de libération des opprimés en lien avec la foi en Jésus Christ. Or, force nous est de constater que ces documents n'ont pas eu, dans de larges secteurs de l'Eglise, l'impact que l'on pouvait en attendre. Ils n'ont pas réorienté en profondeur le travail d'évangélisation dans les ordres missionnaires pourtant directement concernés<sup>3</sup>. On trouve ici et là quelques options prises dans ce sens, mais elles n'ont donné naissance qu'à des réalisations individuelles et limitées. On peut se poser la question de savoir pourquoi. Il nous semble que plusieurs raisons peuvent être avancées.

Tout d'abord, nous sommes très peu informés des mécanismes socio-économiques et politiques qui produisent et maintiennent la misère, la faim, le sous-développement, l'exploitation. Nous cherchons les causes au niveau local et il faut bien reconnaître que ce ne sont pas les recyclages en théologie occidentale qui sensibilisent le missionnaire à ce grave problème qui est « le fait majeur de notre temps »<sup>4</sup> et le forment à des analyses de sociétés qui lui permettraient de s'engager dans des actions effectives. Il s'agit, certes, d'un chemin neuf, non balisé, où les étalons de référence font souvent défaut et où les stratégies à employer restent à trouver. Face à ces problèmes véritablement complexes revient alors la tentation de vouloir changer les structures injustes par la seule conversion des personnes.

Une autre raison : l'action pour la justice ne va-t-elle pas porter atteinte aux tâches traditionnelles de l'Eglise, à l'évangélisation directe, à l'annonce

explicite de Jésus Christ ? Mais *on ne peut séparer la prédication de l'Évangile de l'action en faveur de la justice, de la participation à la transformation du monde et de la libération de toute situation oppressive parce que tout cela est partie constitutive de l'Évangile et de la mission de l'Église* <sup>5</sup>. Autrement dit, la pastorale traditionnelle sans engagement concret pour la justice, sans action en faveur des opprimés ou avec les opprimés n'est pas fidèle à toutes les pages de l'Évangile.

Jésus, à la synagogue de Nazareth, prend à son compte ce passage du livre d'Isaïe : *L'Esprit de Dieu est sur moi. Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux prisonniers qu'ils sont libres et aux aveugles qu'ils verront la lumière, apporter aux opprimés la libération* <sup>6</sup>. Cette Bonne Nouvelle consiste-t-elle seulement en une annonce de la libération, est-elle seulement une information, un savoir, un message à communiquer ou bien est-elle une réalité à faire, une libération à réaliser ? Devons-nous nous contenter d'annoncer aux opprimés que le Christ est venu les libérer ou devons-nous nous engager avec eux dans leurs luttes pour la libération ? Quelle sera, pour eux, la « Parole » qui sera la plus crédible ?

Aux envoyés de Jean-Baptiste, Jésus répondit : *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres* <sup>7</sup>. Il s'agit bien ici de la Bonne Nouvelle qui n'est pas seulement annoncée, mais qui est réalisée ou, si l'on veut, elle est annoncée par les libérations apportées par le Christ. Il est évident que l'on ne peut pas séparer l'annonce du Message de la libération à effectuer ; les deux vont de pair, ils sont indissociables, ils sont les deux faces d'une même réalité.

Certains étudiants africains auraient-ils raison quand ils affirment qu'il existe deux Églises : l'Église de « Rome », installée dans leur pays et la véritable Église du Christ, qui est encore à venir ?... Ce qu'ils disent et ressentent a été très bien exprimé par M<sup>lle</sup> Adler quand elle écrit : *Inutile de reproduire ici des dizaines de témoignages du même genre. Ils montreraient combien cette*

1 / *Octogesimum Adveniens.*

2 / *Gaudium et Spes, Pacem in Terris, Populorum Progressio*, Synode de 1971, *Octogesimum Adveniens, Evangelii Nuntiandi, Redemptor Hominis...*

3 / Faisons remarquer que le P. ARRUPÉ, dans sa Lettre aux Supérieurs Majeurs d'Amérique Latine du 12 décembre 1966, écrivait : *La Compagnie a contracté une certaine obligation morale de faire acte de réparation d'une manière visible pour ce que, nous, Jésuites, nous avons négligé et négligeons encore de faire pour la justice sociale et l'équité sociale, omission qui, en définitive, a fait tort aux pauvres... De là,*

*découle l'obligation morale pour la Compagnie de repenser tous ses ministères et son apostolat et d'analyser si réellement ils correspondent aux exigences de l'urgence et de la primauté de la justice...*

4 / *Populorum Progressio*, n° 3.

5 / P. ARRUPÉ : *Promouvoir la Justice*, p. 11, dans *Supplément à la Vie chrétienne*.

6 / Luc 4, 18-19.

7 / Luc, 7 22.

8 / *Nouvelle Revue Théologique*, tome 91, 1969, p. 50.

9 / *L'Osservatore Romano*, 6.2.79, p. 8.

10 / Eph. 2, 8-9.

*réticence devant la capacité des Eglises à passer aux actes et la conviction qu'un tel passage est la dernière possibilité d'existence du christianisme aujourd'hui, sont présentes au fond de toutes les méfiances et de toutes les contestations de la jeunesse chrétienne*<sup>8</sup>.

Une troisième raison qui provoque beaucoup de méfiance est celle-ci : ne va-t-on pas faire de ces luttes pour la libération socio-politique le substitut de la libération apportée par Jésus Christ ? Le pape Jean-Paul II, au Mexique, a vigoureusement rappelé que *c'est une erreur d'affirmer que la libération politique, économique et sociale coïncide avec le salut en Jésus Christ*<sup>9</sup>. Il est indispensable de distinguer la libération ou le salut apporté aux hommes par Jésus Christ et qui est don gratuit de Dieu, car, *par grâce, nous avons été libérés au moyen de la foi et cela ne provient pas de nous ; c'est là le don de Dieu, cela ne provient pas non plus de nos propres activités pour que personne ne se glorifie*<sup>10</sup>, de la libération socio-politique qui vient des hommes.

Certains ne voient pas le rapport entre salut chrétien et libération politique avec, comme conséquence, la confusion ou le rejet de l'une ou l'autre de ces libérations. *C'est dans la détermination de cette interdépendance et de cette différence que se rencontre le plus d'erreurs et d'approximations, les uns ne mettant aucun lien réel entre les deux et reléguant de ce fait le salut au plan des relations intérieures avec Dieu, les autres confondant pratiquement les deux « choses »... tout processus de libération, en vue d'une existence plus digne de l'homme est comme le matériau, le champ sur lequel travaille la grâce ; il est aussi et essentiellement préfiguration et préparation de la communauté du Peuple de Dieu*<sup>11</sup>.

Une dernière raison reste à évoquer. Nous avons bonne conscience lorsque, dans nos relations individuelles, nos relations de personne à personne, nous pratiquons la justice, et cette bonne conscience se renforce, quand, dans ces mêmes relations, nous avons pu faire appel à notre charité.

Mais cette justice ou cette charité pourrait-elle contenter cet écrivain d'Afrique australe qui écrit : *Quand vinrent les Blancs, ils avaient la Bible et nous avions la terre. Nous avons maintenant la Bible et ils ont notre terre*<sup>12</sup>. Pourrait-elle contenter cette jeune fille obligée de se prostituer uniquement pour survivre ? Pourrait-elle contenter ce père de famille d'Amérique latine qui, après avoir vu mourir de faim deux de ses enfants, se sauve, s'enfuit parce qu'il n'a pas le courage de voir la lente agonie des autres ? Aujourd'hui, la justice ou la charité ne peuvent plus s'exprimer seulement dans la simple relation personnelle. Elles doivent dépasser la sphère des relations inter-individuelles pour atteindre des niveaux où interviennent les structures nationales et internationales ainsi que les forces sociales et politiques.

## conscientisation

C'est dans cette perspective que nous menons, depuis plus de deux ans, au Foyer africain de Bruxelles, une action de sensibilisation ou de conscientisation auprès des étudiants africains. Nous emploierons « conscientisation » au sens de Paulo Freire : faire cesser l'oppression qui pèse sur les groupes humains. La conscientisation que nous poursuivons s'articule autour de deux axes complémentaires :

a) information et action face aux injustices et à leurs causes. A ce niveau, la référence à l'Evangile est le plus souvent implicite - b) réflexion évangélique sur la force de la Bonne Nouvelle face aux injustices.

### 1. face aux injustices et à leurs causes

Notre but est de :

- sensibiliser les gens aux situations d'injustice et aux mécanismes de domination et d'exploitation dans les pays d'Afrique et dans les relations internationales.

- déceler les ramifications de ces mécanismes dans la situation de l'étranger en Belgique.

- rechercher des solidarités internationales.

Nos activités consistent à donner une information objective sur ces différents problèmes. Il y avait là un devoir grave et urgent envers les étudiants. C'est ainsi qu'une cinquantaine de soirées ont été consacrées à des thèmes comme : les multinationales ou la logique de la domination, les mécanismes d'exploitation internationale, l'aide financière aux pays sous-développés ; Evangile et structures socio-politiques en Afrique, rôle des oligarchies et des classes possédantes locales... Statut de l'étudiant étranger en Belgique, rôle des organisations d'étudiants étrangers, rationalité de la présence d'étudiants étrangers en Belgique... Action d'Amnesty International en Afrique, mouvement chrétien pour la paix, chrétiens pour le socialisme...

11 / J.M. AUBERT : *Revue de droit canonique*, 1976, p. 316 et 318.

12 / *Vivant Univers*, n° 290.

13 / Notre action a commencé modestement avec une dizaine d'étudiants. Actuellement, trente à cinquante étudiants participent à nos réunions de réflexion. Au début, le sujet choisi était annoncé à l'avance et l'échange se faisait à partir des connaissances et expériences de

chacun. Mais cette méthode ne donnait pas les résultats escomptés ; il manquait une base, un point de départ qui est maintenant une conférence donnée par un spécialiste, un film ou un montage audio-visuel. Le programme d'un trimestre est déterminé par les étudiants eux-mêmes en fonction de leurs recherches et du niveau d'avancement de leur propre démarche.

En plus des soirées hebdomadaires, un week-end par trimestre reprend plus à fond l'un de ces thèmes et un séminaire de cinq jours est organisé chaque année<sup>23</sup>.

## 2. réflexion évangélique

Notre but est de découvrir ensemble la force subversive, libératrice et mobilisatrice de la Bonne Nouvelle par rapport aux situations d'aujourd'hui. Le Synode de 1971 nous y invite : *Le combat pour la justice et la participation à la transformation du monde nous apparaissent pleinement comme une dimension constitutive de la prédication de l'Évangile qui est la mission de l'Église pour la rédemption de l'humanité et sa libération de toute situation oppressive.*

A ce niveau, l'action se fait le plus souvent au cours de réunions de prière se terminant par l'Eucharistie (réunions hebdomadaires ou bimensuelles selon les groupes). L'Évangile est redécouvert en tant que libération totale de l'homme. Par libération totale, il faut entendre libération personnelle ET libération sociale et politique : étudier la pratique et l'enseignement du Christ dans le contexte culturel, religieux, social et politique de son temps en référence continue à la situation contemporaine. Nous y sommes aidés par les théologies et les spiritualités d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie.

### **dangers**

Deux dangers menacent nos activités de conscientisation.

Le premier peut se résumer par cette réflexion d'un étudiant : *Aussi longtemps que les Blancs nous exploiteront, nous ne pourrons rien faire.* Autrement dit, devant l'ampleur et les difficultés des problèmes à affronter, l'information donnée risque de créer un sentiment d'impuissance qui maintient dans la résignation et la passivité, au lieu de libérer les énergies latentes à investir dans les luttes pour la justice.

Le second danger est de se contenter de donner une information sur les injustices locales, nationales et internationales, de faire percevoir la libération sociale, économique et politique comme dimension essentielle et fondamentale de l'Évangile, mais en dehors de toute action, de tout engagement concret. On reste alors sur le plan des idées, des échanges et on risque d'y rester...

Ces deux dangers sont écartés et une conscientisation commence si une réflexion débouche sur une action ou si une réflexion est menée à partir d'une action. Prenons un exemple. Des étudiants se réunissent pour dénoncer les « exactions » d'un chef d'Etat et décident d'organiser une manifestation. Celle-ci a lieu, elle part de l'ambassade C pour se terminer à l'ambassade Z. Jusqu'ici, une prise de conscience d'ordre plutôt émotivo-sentimental a donné naissance à une action. On arrive à la conscientisation quand une réflexion est menée non pas sur l'action elle-même, mais à partir d'elle. Le sentiment d'impuissance n'existe plus, la conscientisation dynamise en vue d'actions ultérieures. On ne subit plus l'événement, on se l'approprie, on le domine, on « l'agit ».

### **pourquoi conscientiser ?**

Pourquoi poursuivre cet effort de conscientisation ? Un confrère m'a raconté qu'étant arrivé un jour dans un village où des policiers avaient volé des poules et des chèvres, il avait demandé à un villageois qui râlait ferme ce qu'il ferait, lui, s'il était à la place des policiers. Etonnement du brave homme devant une question aussi « bête » et sa réponse : « Je ferais la même chose, bien sûr ! ». Paulo Freire dit que *l'idéal de l'opprimé est d'être oppresseur : pour lui, se libérer est devenir lui-même oppresseur, au moins en second, car il ne conçoit pas qu'il puisse y avoir une autre forme de relation sociale que celle d'opresseur/opprimé*<sup>14</sup>. Il y a donc le risque de voir l'étudiant rejoindre la minorité privilégiée des classes dominantes après son retour au pays.

Notre conscientisation voudrait aider les étudiants à faire un choix libre et responsable : avec ou contre les opprimés. Non pas un choix théorique, mais un choix qui exige engagement immédiat. Notre espoir, c'est que l'étudiant devienne à son tour agent de conscientisation. Ou au moins, nous voudrions créer en lui une conscience critique, capable de résister à une propagande qui a pour but de maintenir le « système » en place. Nous avons bien conscience que notre action est modeste, limitée, qu'elle connaît des réussites et des échecs, qu'elle demande audace et aussi persévérance. Aussi ferons-nous nôtre ce passage du livre *Changer le monde*, de Vincent Cosmao : *Ce sont toutes les démarches de prédication, de catéchèse, de pastorale, constitutives de la vie ecclésiale, qui concourent ou devraient concourir à la conscientisation : dans la mesure même où elles y sont ordonnées, elles ne peuvent que*

14 | *Vivant Univers*, n° 308.

15 | Vincent COSMAO : *Changer le monde. Une tâche pour l'Eglise*, édit. du Cerf.

16 | *Evaangelii Nuntiandi*, n° 38.

17 | *Evangeli Nuntiandi*, titre du chapitre III

*favoriser les effets d'évangélisation et de conduite de la vie selon la relation à Dieu, en fonction de qui elles sont organisées*<sup>15</sup>.

*L'Eglise cherche de plus en plus à susciter de nombreux chrétiens qui se donnent à la libération des autres. Elle fournit à ces chrétiens « libérateurs » une inspiration de foi, une motivation d'amour fraternel, un enseignement social vrai auquel le chrétien ne peut pas ne pas être attentif, mais qu'il doit poser à la base de sa sagesse et de son expérience pour le traduire concrètement en des catégories d'action de participation et d'engagement*<sup>16</sup>.

## **conclusion**

Cette animation qui vient d'être décrite brièvement se veut fidèle aux directives de la hiérarchie catholique. Elle a pour but de *susciter de nombreux chrétiens qui se donnent à la libération des autres*. Et comment libérer sans connaître les mécanismes et les structures qui oppriment? Elle fournit à *ces chrétiens libérateurs, une inspiration de foi, d'amour fraternel, d'espérance* dans un changement possible, qu'ils trouvent dans une réflexion évangélique partagée fraternellement. Elle ne se situe pas seulement au plan théorique, mais quand c'est possible, *elle se traduit concrètement en des catégories d'action, de participation et d'engagement*.

Tel est, pour nous, ce que doit être, dans notre monde actuel, *le contenu de l'évangélisation*.

*Bruxelles, J. Evrard sma.*

# NOUVELLES RELATIONS CHINE HONG-KONG

*et ses conséquences pour l'église*

Parmi les événements qui ont marqué l'histoire récente de la Colonie, la mort du président Mao Zedong (9.9.1976) et l'arrestation de la « Bande des Quatre » (10.1976) ne sont certainement pas des moindres. Ils furent suivis sur le Continent d'une libéralisation et d'une ouverture politique sans précédent depuis la « Libération » de 1949. Ces changements ont eu des répercussions dans pratiquement tous les secteurs de la vie et de l'activité de Hong Kong : intensification des liens économiques, établissement de relations commerciales et culturelles, rencontres sportives entre continentaux et insulaires, voyages de plus en plus nombreux et fréquents des habitants de l'enclave britannique en Chine. Les conséquences de ce nouvel état de choses sont donc des plus variées. Il est impossible de les décrire toutes ici, ou même seulement de les énumérer.

Plutôt que d'analyser les retentissements économiques et politiques de ces nouvelles relations, cet article voudrait considérer la vie de la Colonie à la base : voir ce qui, pour le petit peuple de Hong Kong, a changé depuis la mort du grand Timonier. Dans une seconde partie, on étudiera les conséquences que cela a eu pour l'Eglise locale pendant la même période. La communauté chrétienne vit au cœur du monde. Les problèmes de celui-ci ne lui sont pas étrangers. Ils l'interrogent et la provoquent à la réflexion. De la qualité de son écoute et de ses analyses à la lumière de l'Évangile, de la générosité de sa réponse, dépend l'authenticité de sa vie, elle dont la vocation est de faire lever toute la pâte humaine.

## *1/ Les nouvelles relations*

### **la chine à hong kong**

Commençons par un des effets les plus négatifs de cette ouverture : le problème des émigrants illégaux. Le gouvernement de Hong Kong a durci sa

politique à leur égard. Ce n'est pas une décision arbitraire du pouvoir colonial, mais une façon de faire désirée par la majorité de la population. Les Eglises elles-mêmes se taisent devant ce terrible problème. Sans doute, se sentent-elles impuissantes ! Faisons un petit retour en arrière pour éclairer cette question.

La Convention de Beijing (Pékin) de 1898, relative à la cession des Nouveaux Territoires à la Grande-Bretagne, stipulait que *tout Chinois avait le droit d'entrer, de s'établir à Hong Kong, ainsi que d'en sortir*. Et c'est un fait que l'histoire de la Colonie est un déferlement continu de vagues de réfugiés qui envahissent son territoire. Depuis sa fondation jusqu'à aujourd'hui, il sert d'asile aux Chinois de l'intérieur. Ce petit peuple est d'ailleurs sa principale richesse : cette main-d'œuvre abondante, docile et travailleuse, est à l'origine du « Miracle de Hong Kong ». Paradoxe : les réfugiés, artisans de la prospérité actuelle, menacent maintenant le développement de demain. Absorber de telles masses de réfugiés grève considérablement le budget de la Colonie et aggrave ses problèmes de transports et de logement déjà si alarmants. La surpopulation est telle qu'on redoute l'asphyxie. C'est pourquoi, en 1979, le gouverneur est allé à Beijing pour tenter de résoudre cette grave question qui menace la stabilité du territoire. Malgré les mesures draconiennes prises par les gouvernements respectifs, 100.000 illégaux ont pénétré dans les Nouveaux Territoires en 1979, mais 84.000 seulement ont été arrêtés. (Ces chiffres du gouvernement colonial sont certainement bien au-dessous de la réalité... mais ce sont les seuls qui aient été publiés jusqu'ici).

Et la Convention de Beijing ? Inutile de dire que personne n'en parle plus. Les gouvernements par intérêt économique, les habitants de Hong Kong parce qu'ils acceptent de plus en plus mal les nouveaux arrivants. Il n'est pas faux de parler de racisme latent à leur égard : certains les accusent de tous les maux de la Colonie. C'est avec une satisfaction un peu malsaine que l'on a accueilli dernièrement les mesures récentes les frappant. Les réfugiés des années 50 ont visiblement la mémoire bien courte ! Leur réaction ne serait-elle pas tout simplement celle du petit bourgeois qui refuse de partager ? Entre les deux communautés de Chine et de Hong Kong, l'écart est important. Ce premier point permet déjà de le constater.

### **hong kong en chine**

Depuis 1940, les échanges avec la Chine n'ont jamais été complètement interrompus. Mais il y a eu des hauts et des bas selon les événements politiques du Continent. La plupart du temps, les relations étaient difficiles et fondées sur une sélection idéologique. Seul, un petit nombre d'habitants de la Colonie pouvait se rendre sur le Continent dans des conditions bien précises. Avec le

retour de Deng Xiao-ping au pouvoir, les divers obstacles sont tombés progressivement. Aujourd'hui, n'importe qui, Chinois comme étrangers, peut aller en Chine. Brusquement, il est devenu possible de nouer ou de renouer contact avec les multitudes du Continent. En quelques années, les courbes de progression des voyages en Chine ont monté précipitamment... comme atteintes de fièvres tropicales.

Un des effets immédiats de ces expéditions a été de stimuler l'intérêt du grand public pour la Chine et tout ce qui la concerne. Les mass media ont largement augmenté la quantité et amélioré la qualité de leurs productions sur ces questions. Un certain nombre de revues spécialisées ont vu le jour et les chaînes de télévision rivalisent d'ingéniosité pour réaliser sur le Continent les émissions les plus captivantes. La Chine se vend bien !

Les retrouvailles entre membres d'une même famille, après une si longue séparation, ont été pour tous un événement particulièrement émouvant, vécu intensément de part et d'autre : enfin, on pouvait se revoir, se parler en toute confiance et se raconter tout ce qu'on ne pouvait qu'évoquer vaguement par le courrier. Cependant, comme il était facile de la prévoir, après le choc et les émotions de ces rencontres, des problèmes ont rapidement surgi. L'importance de l'écart qui sépare les deux communautés en a surpris beaucoup.

Au point de vue économique, les différences sont apparues tout de suite, Hong Kong s'est développé à un rythme infernal et, malgré les injustices sociales, actuellement beaucoup de familles bénéficient d'un réel confort matériel. Télévision, téléphone et réfrigérateurs sont des biens de consommation courante à Hong Kong, mais pratiquement inconnus en Chine. La variété des loisirs de la Colonie n'existe pas de l'autre côté de la frontière. Un ouvrier de Guangzhou (Canton) gagne cinq fois moins que son collègue de Hong Kong. Les résultats d'une telle disparité n'ont pas été longs à apparaître : les descriptions mirobolantes du confort de la Colonie ont un effet redoutable sur les continentaux. Ils se sentent terriblement frustrés tandis qu'ils écoutent, bouche bée, leurs compatriotes colonisés évoquer la mode du « disco » ou décrire le dernier gadget arrivé du Japon. Consciemment ou pas, les insulaires étalent un sentiment de supériorité que leurs interlocuteurs perçoivent vite. Alors, on les supplie d'apporter lors d'une prochaine visite, un peu de ces biens de consommation qui semblent être la clé du bonheur ! Les visites en Chine sont rapidement devenues de gigantesques déménagements. Dans les gares, les aéroports, sur les embarcadères, des cohortes de voyageurs transbahutant des bagages exagérément lestés s'entassent dans les véhicules en partance pour la Chine. Vêtements, nourriture, transistors, magnétophones, etc., passent plus ou moins légalement la frontière.

On estime qu'en 1979, 200.000 postes de télévision sont arrivés en Chine lors de telles expéditions. Aujourd'hui, la passion du petit écran gagne du terrain

dans la province de Guangdong où des milliers de téléspectateurs se passionnent pour les films américains et les feuilletons japonais, diffusés par les chaînes commerciales de Hong Kong.

Lors de ces grandes distributions de cadeaux, incompréhensions et malentendus sont fréquents. D'une part, en Chine, on devient de plus en plus exigeant et on comprend mal que, vu la surabondance dans laquelle on vit à Hong Kong, on ne leur donne pas davantage. D'autre part, dans la Colonie, on trouve que les parents du Continent ne se rendent pas compte de la valeur de ce qu'on leur donne et qu'ils attendent tout des autres. Ils risquent de prendre une mentalité d'assistés. Les rapports humains s'en trouvent un peu faussés.

Mais d'autres éléments, plus importants encore, sont à l'origine de ces difficultés de communication. Les petits réfugiés des années 50 sont devenus les habitants d'une grande ville moderne, leurs enfants ont tous reçu une éducation primaire et bien souvent secondaire. Hong Kong est en plein développement, il bénéficie de toutes les techniques les plus récentes et utilise les méthodes de travail qui ont fait leur preuve à New York et à Tokyo. Par contre, en Chine, la campagne est restée très traditionnelle et la ville a évolué différemment du reste du monde. Cette liberté de pensée, de mouvement et d'entreprise que l'on considère comme normale dans la Colonie, n'existe pas de l'autre côté de la frontière. Tout cela n'est pas sans effet sur les façons de penser et de vivre. L'écart de nouveau apparaît. Les habitants de Hong Kong ont le sentiment d'être plus évolués parce que plus instruits, au courant de la vie internationale et des techniques modernes. En Chine, on a facilement l'impression que les visiteurs de la Colonie les regardent de haut et se considèrent comme étant en terrain conquis. On murmure contre eux, tout en enviant intensément leur style de vie. Hong Kong est un aimant qui semble attirer irrésistiblement toute une certaine jeunesse chinoise, un modèle culturel vers lequel convergent beaucoup de regards.

### **conscience politique à hong kong**

La population de Hong Kong, que l'on dit souvent apolitique, était en fait une communauté qui savait ce qu'elle ne voulait pas plutôt que ce qu'elle désirait : *Ni communiste, ni nationaliste, mais pas pour autant favorable à l'ordre britannique !* Aujourd'hui, les mentalités évoluent, non sans rapport avec les transformations que connaît son voisin, le géant socialiste. Le temps des gardes rouges idéologiquement chauffés à blanc (si j'ose dire) est bel et bien révolu. Ceux qui croyaient au maoïsme et à ses dogmes sont ébranlés dans leurs convictions. Les U.S.A. et le Japon, ennemis d'hier, deviennent des alliés. Les victimes de la révolution culturelle sont revenus au pouvoir, l'étoile de Mao se ternit et le petit Livre Rouge prend le chemin des oubliettes.

Tout cela provoque, à Hong Kong, un déplacement de la base favorable au régime de Beijing. D'une part, une *minorité* de purs et de durs de la Révolution déçante, tandis qu'une *multitude* de petites gens, jadis braqués par les abus commis au nom de Mao, réapprend à découvrir la Chine telle qu'elle est. Mais qu'espère-t-on au juste ?

On a utilisé largement, à Hong Kong comme ailleurs, le terme de « normalisation » pour décrire l'évolution récente de la Chine. Il est très ambigu. Il peut signifier qu'ayant acquis maintenant une certaine maturité, la Chine rejette les abus de la Révolution culturelle et adopte une politique dans la ligne de celle d'après la « Libération ». Dans ce cas, la « Norme » est la politique d'entre 1949 et 1967. Mais il peut signifier aussi que ce qui est « normal » est l'Occident capitaliste, la société de consommation, la compétition entre individus, compagnies et Etats. Cette Chine qui cherchait sa voie dans d'autres directions, en inquiétait beaucoup. Maintenant, elle rentre dans le rang et redevient sage ; elle se lance dans la consommation, on est rassuré. Ses façons de faire redeviennent normales, car plus proches de celles de la Colonie. La norme, cette fois, est toute différente ainsi que le montre l'éditorial de Ming Bao I, 4, 1980 ! On pourrait multiplier les exemples et montrer que l'on projette sur la grande Chine en évolution, ses désirs et aspirations. La façon dont, actuellement, différents groupes ou journaux parlent de l'Empire du Milieu, révèle parfois beaucoup plus de choses sur les inclinations du cœur qui s'expriment, que sur la situation réelle existant sur le Continent. Ramener ainsi à soi-même, est-ce encore comprendre ? Ce nouveau visage de la Chine, apparemment plus conciliant, n'en fait-il pas oublier à beaucoup la vie concrète des multitudes chinoises, leurs aspirations et leurs choix. C'est un peuple bien réel qu'il s'agit de découvrir et finalement d'aimer.

### **connaissance de la chine**

Les habitants de Hong Kong connaissent peu et comprennent mal la Chine. Ils en restent très souvent à un niveau superficiel. Il faudrait que des chercheurs chinois, universitaires et spécialistes divers, entreprennent des études systématiques sur les différents aspects de la vie sur le Continent : économique, politique, sociologique, culturel et religieux. Pouvoir disposer d'analyses fines et rigoureuses, de documents de référence solides en chinois serait un atout précieux. Cela aiderait à mieux comprendre le géant socialiste, à mieux cerner la réalité complexe et diversifiée de ce monde qui évolue si rapidement. Il faudrait que, dans les écoles primaires et secondaires, on enseigne de façon plus complète les différents aspects de la vie en Chine contemporaine. Il faudrait que la télévision informe le grand public des réalités du Continent. En ce domaine, un travail gigantesque reste à accomplir.

Malgré ces réserves, ce terrible écart mentionné plusieurs fois, le bilan de ces dernières années reste nettement positif. Les voyages en Chine, cette nouvelle forme de transhumance qui agite chroniquement la Colonie au rythme des vacances et des jours fériés, ont déjà eu pour effet de faire vibrer chez beaucoup des cordes très sensibles. Une réelle conscientisation s'effectue. Certains semblent avoir retrouvé leurs racines. Ils ont redécouvert une vérité pourtant élémentaire mais longtemps passée sous silence : Hong Kong fait partie intégrante de la Chine et ses habitants sont chinois à part entière. La Chine n'est plus un sujet tabou, au contraire : on en parle souvent avec fierté. Ces voyages ont déclenché beaucoup plus qu'un simple engouement touristique.

## *2/ L'Eglise de Hong-Kong et la Chine*

Le diocèse de Hong Kong a souffert pendant près de trois décennies de son isolement par rapport aux autres communautés catholiques chinoises ; un certain nombre de ses paroisses sont elles-mêmes hors d'atteinte, car elles sont situées de l'autre côté de la frontière. Les communautés de Taiwan vivent dans un tout autre contexte, elles sont loin et ne parlent pas la langue de la Colonie. Celles du Continent, démantelées après la libération de 1949, semblaient avoir totalement cessé d'exister depuis la Révolution culturelle. Malgré ce handicap très lourd, le diocèse se développe rapidement : nombreux baptêmes d'adultes chaque année, vocations locales, communautés paroissiales bien vivantes, etc. Les effets de son isolement pourtant étaient sensibles au niveau des idées et de la réflexion. Malgré le travail de certains prêtres locaux, beaucoup d'inspirations, dans les domaines liturgiques et pastoraux, venaient de l'étranger. Et la recherche théologique était peu féconde. Par exemple, la quasi-totalité des publications du Centre Catholique (Catholic Truth Society) était des traductions d'ouvrages étrangers.

L'évolution de la société de Hong Kong par rapport à la Chine se retrouve à l'intérieur de l'Eglise avec les mêmes caractéristiques : ses lignes de force mais aussi ses points faibles. Les relations entre chrétiens des deux côtés sont faites d'ombres et de lumière, mais, dans l'ensemble, c'est la clarté qui domine.

### **prise de conscience**

Nombreux sont les prêtres, religieuses et laïcs chinois qui, ces dernières années, sont allés en Chine visiter parents et amis. Par la même occasion, ils ont pris ou repris contact avec l'Eglise du Continent. Beaucoup ont senti combien les appels de ce côté sont pressants : les chrétiens de Chine attendent, de ceux de Hong Kong, de l'aide au point de vue spirituel et catéchétique, et de nombreux jeunes, élevés loin de toute foi, désirent découvrir

le christianisme. Contrairement à la réunion de Louvain (1974) qui n'avait provoqué que peu d'échos dans la Colonie, le Colloque de Hong Kong (février 1979) a suscité un réel intérêt parmi le clergé chinois. Des articles ont été publiés dans la presse catholique à la suite de cette rencontre, parlant ouvertement de l'Eglise de Chine. Depuis trente ans, on n'évoquait jamais en public ce sujet tabou. L'élection récente d'un évêque à Beijing et la réouverture de certaines églises ont posé question à de nombreux chrétiens. On en parle beaucoup.

Pour la journée des vocations en 1979, le diocèse a imprimé des images : d'un côté, l'animal symbole de la Chine : le Panda, et de l'autre, un appel du Continent : « 900 millions de Chinois s'efforcent d'aller de l'avant, pour que les progrès soient aussi spirituels. » Un prêtre et un groupe de chrétiens ont lancé une revue *Relais (Yik, China Message)* pour sensibiliser les chrétiens de la Colonie aux problèmes de la Chine et de son Eglise et réduire l'écart entre les deux communautés. Pour eux, on ne peut concevoir un engagement chrétien à Hong Kong sans référence avec la Chine. L'évêque a nommé un prêtre chinois coordinateur de ce que le diocèse entreprend vers la Chine. Une équipe de recherche : *The Ricci Study Team*, s'est formée autour de lui pour étudier de plus près la réalité chinoise et considérer comment on pourrait pastoralement l'approcher. Visiblement, l'horizon de l'Eglise s'est agrandi. La fraîcheur et l'authenticité des témoignages venant de l'autre côté de la frontière ne manquent pas de provoquer la foi des chrétiens. Joie pour les anciens de constater chez leurs frères du Continent une telle fidélité au Christ malgré toutes les tribulations ; joie pour les jeunes de se découvrir membres d'une même famille beaucoup plus nombreuse qu'ils ne l'imaginaient. Cette communion ecclésiale élargie est un fait nouveau qui a déjà des conséquences heureuses sur la vie des chrétiens et des communautés en général. Les échanges deviennent à la fois plus fréquents et plus riches.

### **bonne volonté, mais maladresse**

Aussitôt que possible, de nombreux chrétiens ont cherché à contacter et assister les croyants de l'intérieur. Les liens fraternels, après tant d'années de séparation, sont intacts et le désir de s'entraider toujours aussi vivant. C'est un fait absolument remarquable. Les problèmes, cependant, apparaissent au moment de chercher un moyen concret d'aider ces frères et sœurs dans la foi. On se sent très embarrassé. Alors, on se contente de distribuer chapelets, médailles, crucifix, percevant mal les autres besoins moins visibles, mais tout aussi réels, des chrétiens de l'intérieur.

Après la joie des retrouvailles, l'écart entre les deux communautés est apparu. L'Eglise de Chine n'a pas évolué à la même vitesse que celle de

Hong Kong. Les travaux du Concile commencent seulement à y être connus. A cause de leur situation particulière, les chrétiens chinois ressentent plus le besoin de « tenir le coup » que de changer. L'application de Vatican II ne leur semble pas si urgente. Certains frères de Hong Kong semblent manquer de pédagogie, ils n'insistent pas suffisamment, pendant les partages, sur la continuité entre l'Eglise d'avant et d'après le Concile. Ils lancent à la figure de leurs interlocuteurs les changements intervenus dans l'Eglise sans bien les expliquer : messe en chinois, œcuménisme, suppression de l'abstinence du vendredi, communautés de base, etc. Ils donnent, sans s'en rendre compte le plus souvent, le sentiment aux continentaux d'être des « attardés ». Ceci est aggravé par le fait que le bonheur matériel de Hong Kong, les chrétiens de la Colonie ne le critiquent pas, ils en sont trop complices (même si d'ordinaire, ils se plaignent amèrement de leurs conditions de vie). Bien des injustices ou anomalies du système de Hong Kong sont passées sous silence : exploitation des travailleurs, gaspillage, matérialisme effréné, etc. Ils sont bien plus critiques par rapport au communisme que par rapport au système colonial. Ils hésitent à entamer sa réputation surfaite devant les continentaux. Deux poids, deux mesures ! C'est dommage car les chrétiens de Hong Kong gagneraient à se mettre à l'écoute de certaines réalités de Chine. Ils se sentent légèrement supérieurs par rapport à leurs interlocuteurs et, de ce fait, ont plus le souci de donner et de parler que de recevoir et d'écouter. Le partage est déséquilibré et ne porte pas tous les fruits qu'on pourrait espérer.

### **approche contestable de la vie chrétienne**

Ce qu'on dit et écrit sur l'Eglise de Chine est intéressant à analyser. Beaucoup trop d'exposés tournent autour de la hiérarchie chinoise (évêques et prêtres), des bâtiments églises et de la liturgie. C'est un signe ! Cette vision de l'Eglise qui met l'accent sur la structure extérieure, n'est pas celle de Vatican II. Elle est le fait du regard des chrétiens de l'extérieur (Hong Kong, diaspora chinoise, étrangers) sur les communautés de Chine plus que de la vie même de celles-ci. Elles n'ont pas attendu le Concile pour s'enfouir dans la pâte humaine et y témoigner de l'Amour de Celui qui les anime. *L'Eglise est le Sacrement universel du Salut*. Elle doit donc prolonger la présence et l'œuvre du Christ au milieu des hommes. Il est normal que les relations entre l'Eglise reconnue par le Gouvernement et celle qui ne l'est pas, préoccupent beaucoup de chrétiens. Mais cela ne devrait pas absorber toutes les énergies et faire oublier que la mission de l'Eglise est de vivre au cœur du monde, pour y témoigner du Ressuscité. Les catholiques de la Colonie parlent peu, à leur retour de voyage, de la vie chrétienne à la base de leurs frères et sœurs dans la foi : dans un domaine autogéré, dans une usine, dans une unité de production. L'essentiel de la vie de l'Eglise sur le Continent, sa diversité, leur échappent en partie. Ceci parce que les communications sont encore difficiles, mais aussi parce que les gens sont souvent mal préparés à un vrai partage.

On pourrait par la suite, favoriser une meilleure connaissance de la vie des croyants à la base, en suggérant aux visiteurs venus de Hong Kong des pistes de recherche. Par exemple, porter son attention sur les difficultés que leurs frères et leurs sœurs ont à témoigner dans leur milieu, sur la vie chrétienne en famille, la prière dans les villages catholiques, l'attitude des autorités locales face au phénomène religieux. Le tissu de la vie de tous ces croyants est certainement une grâce divine, même si, la plupart du temps, ils ne savent pas l'exprimer. Aux visiteurs de Hong Kong d'y être attentifs et d'avoir toujours, pendant les partages, un réel souci de réciprocité. Alors, les rencontres seront encore plus riches et fructueuses.

Un fait devrait, par exemple, poser davantage question aux chrétiens de Hong Kong : *Cette Eglise de Chine, dépouillée de toute puissance, est pleine de vitalité ! La communauté chrétienne est moins visible mais plus vivante que celle de Hong Kong ! Il n'y a ni institution, ni bâtiment, mais l'Esprit est là !* Cette constatation pourrait provoquer certaines remises en cause et amorcer une réflexion féconde sur la vie de l'Eglise de Hong Kong. La « Norme », en ce qui concerne la vie ecclésiale, est toujours au-delà de ce qu'on réalise. On doit sans cesse s'interroger et se remettre en marche. Ces rencontres avec les frères du Continent sont d'excellentes occasions pour ce faire ! On ne les a pas encore vraiment saisies !

Mais il y a plus regrettable. Le phénomène de projection sur la Chine de ses désirs politiques, se retrouve dans l'Eglise au niveaux religieux. Quelle normalisation ? Où doit-elle aboutir ? Certaines personnes ont une idée très précise de ce que l'Eglise de Chine doit devenir, ils s'emploient à le lui faire savoir. Depuis ceux qui veulent le retour des missionnaires étrangers, en passant par ceux qui souhaitent un ralliement général à l'Eglise patriotique, jusqu'à ceux qui désirent fonder des groupes charismatiques, la gamme est étendue et chacun tire la couverture à soi. Mais l'Eglise de Chine n'est pas suffisamment aimée pour elle-même, telle qu'elle est aujourd'hui. Elle a, certes, un besoin urgent de la sollicitude des autres Eglises locales, mais l'attitude de celles-ci doit être le respect, la délicatesse et le désintéressement, comme l'éducateur qui veut faire grandir. On doit d'abord viser à ce que ce soit les propres membres de l'Eglise de Chine qui prennent toujours plus en main sa situation, son avenir.

### **connaissance insuffisante**

Entre ceux qui considèrent l'Eglise de Chine identique à celle qu'ils ont connue il y a trente ans et ceux qui rêvent d'une Eglise conforme à leurs aspirations, il y a ceux qui cherchent à mieux la connaître. Mais sont-ils la majorité ? Envoyer de l'aide aux chrétiens de l'intérieur est nécessaire et,

dans un premier temps, c'est tout ce qu'on pouvait faire. Mais maintenant, on pourrait aller plus loin. En lien avec les prêtres et chrétiens du Continent, il faudrait tenter d'amorcer une réflexion pastorale. L'Eglise de Hong Kong se limiterait, humblement, à faire ce que les frères et sœurs du Continent ne peuvent encore accomplir.

La connaissance que les chrétiens de Hong Kong ont des réalités du Continent est très insuffisante, mais celle qu'ils ont de son Eglise l'est encore plus. Une équipe de prêtres, « The Ricci Study Team », s'est mise au travail. Il faudrait que d'autres, des laïcs cette fois, s'y mettent aussi et entreprennent, selon leurs possibilités, un travail comparable dans des domaines différents. Dans les paroisses un travail de conscientisation et d'information est à faire. La tâche à accomplir est énorme.

### **vers l'avenir**

En Chine, les relations avec ceux qui ont refusé d'adhérer au mouvement patriotique et l'Eglise officielle sont très tendues. Le pardon chrétien est difficile à vivre alors que les blessures du passé sont encore douloureuses. Il faudra du temps et beaucoup d'amour pour y parvenir. En fait, peut-être les positions ne sont-elles pas aussi diamétralement opposées que les journaux veulent bien le dire ! Les nuances existent sur le terrain, mais ne paraissent pas dans les déclarations. D'une part, la hiérarchie patriotique est obligée quand elle s'exprime, d'adopter un certain genre littéraire, de s'en tenir à la ligne officielle et d'éviter d'émettre un avis personnel ; d'autre part, les autres, pour tenir bon et affermir leurs frères dans la foi, ont tendance à durcir leurs positions... La réconciliation, dans un contexte oriental, se fait souvent par l'intermédiaire d'un tiers qui s'emploie à rapprocher les positions des antagonistes. Est-ce que les chrétiens de Hong Kong ne pourraient pas jouer ce rôle dans cette affaire ? C'est tout à fait vraisemblable. D'ailleurs, un certain nombre de croyants dans ce conflit, se gardent de faire des déclarations cassantes et évitent d'envenimer les rancœurs... Cette réserve prudente, que des Occidentaux jugeraient un peu vite comme un désengagement facile, est en fait, pour beaucoup un pari sur l'avenir, sur la capacité de pardon de leurs frères et sœurs, momentanément divisés. Il faudrait faire prendre conscience, aux communautés de Hong Kong, de l'importance de cette mission. Les contacts au sommet, entre Beijing et le Vatican, sont importants mais c'est, sans aucun doute, à la base que le gros du travail de rapprochement s'accomplira. Il faut panser les blessures et tisser de nouveaux liens. La contribution des chrétiens de Hong Kong, à ce niveau précis, est capitale pour l'avenir du Christianisme en milieu chinois.

La Chine fait maintenant partie de la « panoplie complète » d'un certain nombre de prêtres et de religieuses « dans le coup ». On en parle beaucoup

dans les réunions et les bulletins de communautés. Cependant, on peut se demander si c'est vraiment une vague de fond, puissante et durable, qui prend sa source en Jésus Christ. L'intérêt soudain et l'impatience un peu suspecte de plusieurs, soulèvent certaines questions. Une interrogation vient à l'esprit : « Pourquoi l'Eglise de Hong Kong s'intéresse-t-elle à la Chine ? Pourquoi veut-elle renouer contact avec sa sœur du Continent ? » Est-ce par souci d'étendre son influence et de devenir plus puissante, comme les compagnies commerciales qui convoitent le marché chinois ? Ou est-ce, au contraire, par amour du peuple chinois, par fidélité à la mission que le Christ lui a confiée ? Dans ce cas, elle doit manifester clairement ses options : refuser de devenir un but en elle-même, se laisser interpeller par les chrétiens du Continent, avoir une attitude aussi ferme devant le matérialisme pragmatique de la société de Hong Kong que devant le marxisme athée de Beijing.

L'Evangile a déjà pris racine en terre chinoise, mais la plantule est encore jeune et fragile. Elle doit pourtant relever des défis gigantesques : celui du marxisme, celui de la société moderne. Il lui faut accepter d'être démunie pour affronter l'avenir, de miser à fond sur la folie de Dieu que saint Paul affirme être plus sage que la sagesse humaine. Cela demande une conversion de mentalité et de cœur. Y sommes-nous prêts ? Les mutations que le géant socialiste est en train de subir, atteignent par ricochet Hong Kong et son Eglise. Les interlocuteurs de Chine renvoient, aux chrétiens de la Colonie, une image plus exacte d'eux-mêmes que par le passé. Ces contacts révèlent, aux communautés de l'enclave britannique, ce qu'elles sont, leurs qualités et leurs défauts. A l'Eglise de Hong Kong de profiter de cette occasion pour faire sa révision de vie et accepter humblement que les autres jouent un rôle dans sa propre conversion.

*Un prêtre de Hong Kong*

## UNE QUINZAINE SPIRITUELLE A MORTAIN

A l'initiative de la Commission missionnaire des Supérieurs Majeurs, partagée par la Commission homologue de l'U.S.M.F. (Union des Supérieures Majeures de France), une quinzaine dite « spirituelle » s'est déroulée du 17 au 30 août 1980, à l'Abbaye Blanche de Mortain (Manche). L'équipe mandatée pour l'animer était composée de Sr Marie-Luce Brun, auxiliaire, du P. Claude Tassin, spiritain et du P. Jean Bonfils, des Missions Africaines. Les participants étaient au nombre de 53, dont 39 religieuses appartenant à 20 Instituts et 14 évêques, pères et frères appartenant à 2 Instituts. Tous avaient été invités par leurs supérieurs majeurs. Aucun ne s'était inscrit directement. 24 pays étaient représentés dont 17 d'Afrique.

Le projet, tel qu'il avait été conçu par les Supérieurs majeurs et tel qu'il a été réalisé, ne correspondait exactement ni à la définition d'une session, ni à celle d'une retraite fermée.

Ni une session, puisqu'on n'y dispensait pas un enseignement proprement dit avec le jeu habituel des cours magistraux et des carrefours. Ni une retraite fermée : les repas n'étaient pas pris en silence. La maison qui nous accueillait, avec le va-et-vient d'autres hôtes, pas toujours très calmes, nous gardait de nous évader trop facilement hors des conditions d'une vie réelle. Ceci étant, chacun devait créer quotidiennement les conditions d'un ou plusieurs entretiens prolongés avec le Seigneur. L'horaire témoignait de cette préoccupation. L'objectif que la quinzaine se proposait était en effet de permettre aux participants de rencontrer Dieu et de se retrouver eux-mêmes devant Lui, au terme d'une étape de vie missionnaire ou avant un redépart en mission. Certains achevaient ou allaient entreprendre un recyclage d'une année.

Une conviction de départ nous habitait ; saint Ignace l'exprime en ces termes dans les Exercices Spirituels (n° 2) : *Ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie l'âme, mais de sentir et goûter les choses intérieurement.* Mais si la quinzaine n'avait pas pour but l'acquisition de connaissances nouvelles, elle n'était pas pour autant dépourvue de contenu. Parmi les moyens proposés figurait un parcours de quelques chapitres des Actes des Apôtres, assortis

de quelques textes pauliniens. Un animateur présentait un thème de prière pendant quelques minutes, cela deux fois par jour. Cet entretien dégagait généralement la portée missionnaire du texte ; selon les cas, il était d'allure plutôt biblique ou théologique. Il s'efforçait d'introduire à la prière personnelle plutôt qu'à l'étude proprement dite.

Cet itinéraire était mené en liaison la plus étroite possible avec une pédagogie de la prière. A l'usage, le problème de cette liaison reste posé aux animateurs. Mais les participants ne semblent pas avoir éprouvé de distorsion trop grande entre l'une et l'autre. Ils furent surtout frappés par l'unité d'un mouvement qui les a conduits du mystère de l'Ascension au discours de Milet. Dès le départ, cette pédagogie s'est déclarée ouvertement ignatienne, mais elle était proposée de telle manière que les familiers d'autres voies spirituelles ne s'y sentaient pas trop dépayés. Notre choix était motivé par un souci d'unité, un rejet de l'éclectisme et une adaptation à la vie concrète des missionnaires qui sont des hommes d'action et ont à faire face à des circonstances pastorales et individuelles souvent imprévues où joue nécessairement la décision spirituelle personnelle, faute de normes établies et d'itinéraire balisé d'avance. Ce à quoi dispose éminemment la pédagogie des Exercices Spirituels.

Tous les jours, un ou plusieurs textes choisis, d'auteurs contemporains ou anciens, étaient distribués aux participants, en relation avec le thème du jour, pour nourrir leur réflexion et leur prière. Chaque après-midi, pendant une bonne demi-heure, un animateur proposait une lecture d'un Psaume ou d'un Cantique biblique, généralement en rapport avec l'étape du parcours. Lecture utile et appréciée de ceux que la bousculade des jours ordinaires contraint parfois à précipiter la prière de la Liturgie des Heures.

Dans la même ligne, nous avons pris le temps de célébrer chaque jour l'Eucharistie, et les trois offices du matin, du milieu du jour et du soir. Un animateur qualifié était particulièrement chargé de cette préparation qui a certainement contribué à valoriser le déroulement de chacune de ces célébrations.

Enfin, les membres de l'équipe animatrice se tenaient en permanence à la disposition des participants pour le service fraternel du partage de la foi et un accompagnement spirituel, s'il était souhaité. Entre eux, ces missionnaires de divers pays prirent de nombreux contacts, sans que soient établis d'avance des groupes de réflexion ni normalisés les rapports de ces petits groupes à la grande communauté. Au terme de l'expérience, il nous semble que ces contacts, loin de distraire les participants, ont été harmonieusement intégrés à l'itinéraire personnel et commun.

Le dernier jour, une évaluation a été faite, non de type sociologique, mais de type spirituel, sous forme de partage de ce que l'Esprit-Saint avait manifesté aux uns et aux autres. Nous avons cueilli, au cours de ce partage, les expressions que voici et qui peuvent aider à préciser la finalité et les contours de l'expérience entreprise :

- *L'aventure que nous avons entreprise s'est éclairée au fur et à mesure qu'elle se déroulait. Au début, il y avait quelques incertitudes sur la façon de doser le silence et de mettre en œuvre l'accompagnement spirituel, l'unité de l'équipe d'animation et la cohérence des interventions de chacun de ses membres... Peu à peu, tout cela s'est mis assez bien en place.*
- *Nous nous sommes bien accueillis différents, et cela déjà au sein de l'équipe d'animation.*
- *On éprouve désormais un désir accru de recourir à l'Écriture.*
- *Le choix d'un itinéraire scripturaire à parcourir apporte beaucoup.*
- *On a été heureux de se retrouver en Église au service du Royaume et de situer son expérience personnelle par rapport à celle des apôtres Pierre et Paul.*
- *Nous avons été fortifiés par la conversion de Paul et l'appel de Pierre à « sortir de Jérusalem » et à « aller aux païens », par la contemplation du mystère pascal en Jésus et en Paul. Cela nous a rendu paix, lumière et force et nous a donné une nouvelle espérance.*
- *Cette quinzaine a renouvelé notre manière de prier. Nous avons apprécié la grâce d'avoir du temps pour cela. Le soutien des uns et des autres nous a confortés.*
- *Nous avons vécu pendant quinze jours quelque chose de l'expérience de la première communauté chrétienne de Jérusalem.*
- *Nous avons été frappés par la simplicité de cœur des uns et des autres. La vie rude que nous menons en mission nous rend humbles et modestes. En conclusion, et au terme de ce temps d'écoute mutuelle où ont jailli les expressions significatives que nous venons de citer, il nous semble qu'une fois de plus la preuve est faite - si besoin était - qu'il existe une spiritualité spécifiquement missionnaire où les missionnaires d'aujourd'hui, comme ceux d'hier, peuvent venir abondamment puiser pour conforter leur foi et soutenir leur courage.*

*Paris, Jean Bonfis sma, Marie-Luce Brun sa, Claude Tassin cssp.*

## notes bibliographiques

### **Le cri de l'homme africain questions aux chrétiens et aux Eglises d'Afrique**

par Jan-Marc Ela

Le livre de J.-M. Ela est un ouvrage courageux : avec lui, la théologie africaine aborde les problèmes de la mission chrétienne dans la société africaine. Il me semble que ce livre témoigne d'une rencontre de la théologie africaine de l'authenticité avec la théologie latino-américaine de la libération, même si aucun auteur de cette tendance n'est cité. Ce livre est un cri, peut-être pas de l'homme africain - qui n'aurait jamais mis en cause, d'entrée de jeu, l'emploi du pain et du vin dans l'eucharistie - mais le cri d'un théologien africain qui prend au sérieux sa tâche de réflexion pour mieux dire en Africain la foi chrétienne.

L'ouvrage n'est donc pas un traité, c'est un recueil de points de vue, d'articles, de flashes, qui donnent des points de repère pour l'annonce de l'Évangile. L'unité de base est donc à découvrir : il me semble que l'auteur tente de dépasser, au plan théologique, l'idéologie de la négritude qui a eu cours dans les dernières décennies et pour laquelle l'auteur a la dent dure : *La négritude apparaît comme un mouvement « petit-bourgeois » pour des intellectuels écartelés entre la culture européenne et la tradition africaine ; elle révèle le drame des élites en rupture avec le monde réel*

*africain* (p. 148). D'autres formules sont encore plus sévères. Le propos de l'auteur se situe plutôt dans la ligne que proposait Fanon, mais appliqué à l'Église africaine : *Si nous voulons faire de notre Afrique une autre Europe, confions-la aux Européens. Mais si nous voulons satisfaire l'attente de l'Europe qui espère de nous des solutions originales aux problèmes qui l'assaillent, ne lui renvoyons pas sa propre image. Il faut bâtir une autre Afrique à partir de ce que nous sommes* (p. 123).

Les thèmes concernent la violence symbolique dans l'œuvre de l'évangélisation, les conséquences des ambiguïtés de la première évangélisation, l'importance d'une herméneutique concrète de la Bible, la critique du phénomène religieux en Afrique, les répercussions des indépendances politiques dans la pratique de la foi et la libération de l'homme, l'autonomie des Églises africaines dans la communion de l'Église universelle, le dépassement des théologies de l'identité, la tâche d'un christianisme authentiquement africain qui est lutte contre l'aliénation. Déjà, dans cette énumération se dessine l'effort d'une telle recherche. Sans oublier le passé, l'accent est mis sur l'intelligence du présent pour mieux favoriser une action qui soit porteuse d'espérance. Il s'agit de l'ouverture de pistes de recherches qui demanderont du courage pour une foi ouverte à l'avenir.

Le livre est sous-titré : *questions aux chrétiens et aux Eglises d'Afrique*. Aussi me permettrai-je une remarque et des demandes qui me semblent surgir du livre lui-même. La remarque : en histoire, la réduction au minimum n'est pas, semble-t-il, la meilleure approche. Quand l'auteur nous parle de la culture judéo-méditerranéenne (p. 136), il est facile de voir ce qu'il veut dire, mais en même temps, ne se prive-t-il pas de toute la richesse du mouvement d'histoire dans le passage entre des cultures aussi diverses que la sémitique, la grecque, la romaine, la saxonne et des diverses situations politico-sociales. Il me semble que l'histoire du christianisme peut aussi aider à comprendre un passage à faire, une Pâque à réaliser.

Des questions surgissent de ce livre qu'on aimerait voir traiter : dans son étude sur

« conscience critique et religion en Afrique Noire », l'auteur nous dit que les Eglises indépendantes *révèlent la présence libératrice de l'Evangile* (p. 65), mais qu'après les indépendances politiques, elles se sont laissées récupérer par les régimes les plus réactionnaires (p. 66). Comment peut se faire le passage d'une libération dans l'imaginaire à une libération réelle ?

S'il est un principe ferme de la théologie de la libération latino-américaine, c'est qu'elle se réfléchit à partir d'une « praxis » notamment à partir des mouvements populaires de libération avec lesquelles pourtant elles ne s'identifient pas complètement. Quels sont les points concrets d'insertion en Afrique ?

D'où la troisième question : pourquoi ne pas être parti des expériences des communautés chrétiennes ? Il me semble que, par exemple, au Burundi, les difficultés rencontrées par les assemblées chrétiennes des collines ne sont pas fortuites ni occasionnelles ; elles naissent de l'existence d'un parti unique qui veut exercer un contrôle de type global sur tous les mouvements. Comment l'Eglise peut-elle ne pas se laisser enfermer dans le privé, et pourtant, ne pas être en concurrence avec l'Etat ?

Ces dernières remarques ne sont pas des critiques : ce sont des questions montrant bien que ce livre touche à des réalités qu'un théologien ne peut éviter : c'est pour nous un espoir que de voir un jeune théologien africain les aborder. La puissance de la Parole est bien à l'œuvre dans les Eglises africaines.

J. Pierron

Edit. I'Harmattan, Paris, 1980, 167 p.

### **La crise du Muntu authenticité africaine et philosophie**

par F. Eboussi Boulaga

Pourquoi donc, chez le Muntu, ce désir, cette revendication, *cette prétention africaine de posséder des philosophies* ? (p. 7). Pourquoi *revendiquer des philosophies* ?

*Quel vœu cache le désir d'avoir des philosophies ou d'en faire* ? (p. 112). Dans un style riche, systématique, plein d'aisance, l'auteur élucide avec finesse les multiples implications de cette question.

Tout d'abord, il met en place sa problématique en trois propositions :

1. - L'objet de ce désir est méconnu par l'abstraction *qui ignore les conditions de temps, de lieu, de mode, de relation et d'objet dans lesquels se produisent les discours à prétention philosophique*.

2. - La conséquence est de rendre de tels discours *insignifiants (= inintéressants, inefficaces et insensés) relativement au projet du Muntu recélé dans le vœu de philosophie, être par soi-même et pour soi-même, par l'articulation de l'avoir et du faire selon un ordre qui exclut la violence (l'arbitraire)*.

3. - L'abstraction fait de la construction philosophique une idéologie qui masque les rapports de force. Cette problématique, cette *esquisse anticipatrice des questions à poser, de l'ordre selon lequel les poser* (p. 24) pose la question du comment dépasser et surmonter le geste dichotomique et violent qui sépare le monde en deux groupes, *dominant et dominé*. Dans ce projet global, la philosophie est vue comme un moment, *peut-être nécessaire*, mais qui n'est pas la *totalisation, son effectuation plénière* (p. 21).

A partir de là, il y a lieu d'examiner les deux *thématisations que se donne le désir de philosophie* (p. 24). La première, la rhétorique ethno-philosophique renvoie à l'origine comme à sa provenance (p. 43), à la nostalgie d'une authenticité perdue ; ce système du global, lorsqu'il parle de langage ou de symbole, méconnaît l'être qui parle ou se symbolise, *c'est-à-dire un homme qui s'exprime comme sujet dans les déterminations du corps, du sexe, de l'âge ou de la matière* (p. 62) ou bien *dénie au temps tout pouvoir de création, de développement* (p. 75). Si la première thématization logeait la philosophie dans l'ethnie, la seconde trouve le lieu de la philosophie dans l'Ecole considérée comme organisation administrative et enseignement. Mais dans le fonctionnement de l'institutionnalisation, la philosophie qui n'est

pas pur contenu intelligible, mais est un sens devient métaphore d'autre chose (p. 91).

Cette analyse montre *quel genre de discours il nous importe d'éviter* (p. 112) et permet à l'auteur de passer à la crise du Muntu. Le mot « crise » est pris dans le sens philosophique de la Krisis, de l'acte de juger. *La crise est jugement de l'histoire, décision qui la partage en un avant et un après* (p. 115). L'auteur s'efforce ainsi de discerner le bon usage de la discipline philosophique comme pratique émancipatrice (p. 117), temps de parole pour le Muntu qui essaie de résoudre la triple question de l'identité, de la continuité et de la solidarité universalisante (p. 117).

Pour que le Muntu reprenne « site dans son être le plus concret, le plus historique, le plus divers » (p. 127), il doit se situer par rapport à son passé immédiat et à son passé antérieur. *Le passé n'est que dans un rapport avec une activité et un projet* (p. 151). D'où la définition de la tradition comme un être-ensemble donné et un avoir-en-commun de fait qui appellent à une destinée commune par la médiation d'un agir-en-commun rationnel et raisonnable (p. 151). Le recours à la tradition est indispensable. *La tradition est la relation éthique avec ceux du passé, ceux pour qui mes actes se présenteront comme un destin à transformer, une destinée sensée, qui reconnaîtront en nous leur propre anticipation* (p. 171).

L'examen du bon usage de la tradition (p. 160) conduit l'auteur, à travers les emplois et réemplois de la philosophie, à décrire le processus du devenir libre par le parler, l'être, le faire/agir, le sentir, à partir de l'expérience historique du Muntu (p. 199). Il n'est pas possible de reprendre dans le détail la finesse des analyses que l'auteur appelle modestement « des notations ». *Il suffit de rappeler qu'elles ont été proposées comme des indications de la manière dont la philosophie institutionnalisée pouvait être abordée de façon à déboucher sur des questions qui sont vivantes pour le Muntu et devenir ainsi pour lui pratique de sa liberté, chemin, parmi d'autres, de sa libération* (p. 216). La dialectique de l'authenticité trace alors les étapes par les-

quelles, à travers le langage qui parle la tradition (p. 219), le Muntu se constitue un discours pour soi et pour autrui. Et, dans le dernier chapitre, l'auteur examine sa propre implication de sujet historique et mortel dans son discours.

Avec courage et lucidité, par des analyses de processus, d'opérations, de fonctionnements, F. Eboussi Boulaga essaie de fonder un discours philosophique qui assume le devenir libre de l'homme africain. Cet itinéraire de la prise de conscience de soi et de la prise de parole libre est une invitation et une interrogation pour tout homme. Cette démarche par laquelle le sujet historique et situé affirme sa liberté fait l'intérêt de ce livre dense dans son effort pour dépasser la crise du Muntu.

Raymond Joly sma

*Présence africaine*, Paris, 1977, 239 p.

#### Mort des chrétiens et naissance de l'Eglise

par Pablo Richard

L'étude de Pablo Richard que nous offre le Centre Lebrét nous donne une vue d'ensemble de la situation actuelle de l'Eglise en Amérique latine. L'Eglise y est interprétée dans une perspective historique et théologique. L'étude historique ne « réduit » pas la réalité autonome et transcendante de l'Eglise et l'étude théologique ne cherche pas non plus à remplacer ou à légitimer une analyse historique particulière.

L'Eglise est interprétée tout au long de son histoire de 1492 à 1978 à partir d'une analyse de la formation sociale latino-américaine. L'Eglise est présentée ici dans son étroite articulation avec les structures économiques, politiques, sociales et culturelles de l'Amérique latine ; mais à aucun moment, elle n'apparaît comme le « produit » mécanique et passif de ces structures ; on montre au contraire qu'elle garde sa dynamique spécifique et autonome qui lui permet d'intervenir directe-

ment et d'une manière particulière dans l'histoire. *L'antagonisme social et politique ne se reflète pas automatiquement à l'intérieur de l'Eglise, mais selon des caractéristiques propres et spécifiques* (p. 108).

Le concept-clé qui sera utilisé dans cette analyse est celui de CHRÉTIENTÉ. *Nous avons défini la chrétienté comme une forme déterminée de relation entre l'Eglise et la société civile, relation dont la médiation fondamentale est l'Etat* (p. 2). Eglise et chrétienté sont deux réalités différentes : toute l'histoire de l'Eglise latino-américaine le montre, mais dans la période actuelle, il apparaît que ce sont deux forces antagonistes et, du point de vue théologique, incompatibles.

La crise actuelle du capitalisme est non seulement une crise économique, mais aussi une politique, idéologique et culturelle. Ouverte dans les années 60, elle secoue profondément les fondements et les structures vitales de la nouvelle chrétienté constituée dans les années 1930-1960. En Argentine, on peut voir l'opposition entre la relève d'un chrétienté ecclésiastico-militaire et la vitalité d'une Eglise populaire. Si 92 % de la hiérarchie argentine est, semble-t-il, dans l'incapacité de résister prophétiquement à la dictature, la situation est radicalement différente dans le clergé argentin et chez la majorité des militants chrétiens de base, dont deux évêques martyrisés sont les héros.

L'auteur poursuit l'analyse de l'Eglise latino-américaine avec quatre types de pratique ecclésiale que l'on ne peut pas trancher au couteau mais qui indiquent bien les tendances profondes de cette Eglise. L'Eglise conservatrice, que les régimes militaires tentent d'imposer comme Eglise dominante est de type autoritaire, dogmatique, fermée à tout changement social, politique ou religieux. L'Eglise sociale-chrétienne est une Eglise liée à la bourgeoisie « nationaliste », attachée au processus d'industrialisation, à l'idéologie de développement, à la démocratie représentative. C'est aujourd'hui l'Eglise majoritaire, la plus représentative en Amérique latine. L'Eglise socialement engagée avec le mouvement populaire se distingue de la précédente car elle ne fournit aucune légitimation aux régimes

autoritaires. Elle trouve son identité dans une pratique populaire et une définition évangélique et prophétique mais elle oscille entre le social christianisme et le mouvement populaire organisé. L'Eglise politiquement engagée, elle, opte pour le socialisme ; elle a donc les mêmes orientations que la précédente mais juge nécessaire un engagement politique refusant un pouvoir autonome à l'Eglise ; elle est donc continuellement amenée à réfléchir et à se convertir à sa spécificité de communauté sacramentelle de foi.

La lecture de cet ouvrage est donc très importante pour les informations qu'il contient ; mais il a aussi le mérite de nous offrir des instruments d'analyse pour juger nos propres Eglises dans un contexte différent.

J. Pierron

*Centre Lebrat, 9, rue Guénégaud, Paris 6<sup>e</sup>, 1978,*

### **Le menuisier et le cobra Contes peuls du Nord-Cameroun**

*par Dominique Noye*

L'auteur a recueilli de la bouche d'un conteur peul de Maroua une quinzaine de contes qu'il nous présente en français. Le conteur est quelqu'un qui parle devant un auditoire et fait revivre dans ce contexte particulier les thèmes traditionnels de cette grande ethnie de plus de six millions d'habitants. Il nous est bon d'entendre ces textes car ils reflètent toute une vie, une culture, un passé et aussi une sagesse pour vivre dans le présent.

Cet ouvrage se recommande à ceux qui s'intéressent à la culture des Peuls dont certains sont restés pasteurs nomades et d'autres se sont sédentarisés. La religion musulmane qui a marqué profondément cette culture transparait à travers chaque texte.

J. Pierron

*Edit. Luneau-Ascot, Paris, 1980, 190 p.*

## **Olombelona**

### **Essai sur l'existence personnelle et collective à Madagascar**

*par Robert Dubois*

Vingt-cinq ans de vie et de partage avec les Antémours de Madagascar, mais aussi une méthode sérieuse d'analyse nous valent un livre qui, marqué par une profonde sympathie pour les gens, est dominé par le souci de découvrir la logique interne d'une autre conception de l'homme, de la famille, de la société et du monde.

Le point de départ de cette analyse est le rite du *fafy* qui dénoue les conflits de parenté. Déterminer les causes de ce rite, étudier les symboles qui jouent, pour mieux voir la vision du monde qui en commande et la nécessité et l'accomplissement, permet de voir le fil qui relie toutes ces opérations. Dans les parties suivantes, l'auteur peut remonter des conflits à la logique de l'intégration dans la famille, dans la société et dans l'univers. Cet univers malgache paraît extraordinairement cohérent. Mais le mode d'intégration se heurte aux nouveaux modes qu'apporte la modernité : la ville, l'école, les Eglises, l'Etat. Fort de son identité, le Malgache peut apporter les ajustements nécessaires pour maintenir l'ouverture à un avenir dont la responsabilité lui incombe.

Ce livre peut apporter, au missionnaire, un exemple de l'inculturation, de la pénétration d'une culture ; au Malgache, une conceptualisation de son humanisme ; au lecteur européen, une autre mesure de sa propre société.

*J. Pierron*

*Edit. L'Harmattan, Paris, 1979, 152 p.*

### **Prêtre Blanc en Afrique Noire**

*par Joseph Perrin*

Pour des Français, la République Centrafricaine est surtout le pays de Bokassa, de

la tuerie des enfants, de l'affaire des diamants. Pour un prêtre qui y a vécu cinq ans, en symbiose avec le pays et le peuple, c'est un appel à établir une communion plus réelle entre les communautés française et centrafricaine.

Ce livre est avant tout un témoignage, qui se lit aisément, d'un prêtre porté par une communauté française qui rencontre l'Afrique Noire. Qu'il en soit émerveillé n'est pas pour nous étonner ; mais qu'au travers de ce récit surgissent des questions urgentes pour le pays et pour l'Eglise Centrafricaine est une invitation à repenser notre foi et son mode d'incarnation. Nous trouvons là des questions préoccupantes, que l'on parle de mariage, de famille, de pauvreté, de justice, de relations Eglise-Etat : questions qui ne sont plus des exercices d'école, mais qui conditionnent la vie de personnes, de communautés et d'Eglises.

*Mame, Paris, 1980, 206 p.*

### **Le Cambodge et la colonisation française**

*par Alain Forest*

Un seul livre traite de la présence française au Cambodge et il est en anglais. Celui-ci comble donc une lacune. L'auteur a utilisé la plupart des ouvrages que nous ont laissés coloniaux et voyageurs, des articles de revues, mais surtout les archives déposées tant à Paris qu'à Aix-en-Provence. Sous les idéologies colonialo-civilisatrices, les rapports laissent filtrer des à-côté qui permettent d'approcher la réalité.

Il n'est pas possible de résumer un livre d'une telle richesse ; il sera certainement un ouvrage-clé pour comprendre non seulement l'histoire du passé, mais les événements les plus actuels. Car l'histoire des Cambodgiens ne se confond pas avec celle de la colonisation française.

*Joseph Pierron*

*L'Harmattan, Paris 1979, 560 p.*

## livres reçus à la rédaction

**J'ai la loi pour moi**, par Geneviève Poullot (Éditions St-Paul, Paris, 1979, 80 p.). - Une pièce au dossier sur l'avortement. Les situations décrites dans ces pages permettent d'avoir un aperçu des phénomènes socio-psychologiques engendrés par l'application de la loi sur l'avortement.

**Jeunes ruraux du Sahel, préviés par Guy Belloncle** (L'Harmattan, Paris, 1979, 240 p.). - Personne n'a oublié la terrible sécheresse qui a frappé les pays du Sahel. Personne ne peut garantir que d'autres sécheresses ne frapperont pas. Il faut profiter des années de pluviométrie normale et reconstituer des réserves suffisantes. Mais pour cela, il faut former de jeunes agriculteurs sahéliers pour que cette révolution agricole soit possible. C'est une voie nouvelle pour cette éducation qui est proposée et rapportée dans ce livre.

**Paroles de Dieu pour le temps de l'Avent**, par Gaston Fontaine (Mame, Paris, 1979, 128 p.).

Ecrit par le secrétaire du groupe international qui a élaboré le nouveau lectionnaire, voici un commentaire autorisé, portant sur les lectures, les psaumes, les versets d'alleluia pour le temps de l'Avent. Un livre éminemment pratique pour les pasteurs et pour les lecteurs de la Parole.

**Jean Bosco : Ecrits spirituels**. Textes présentés par Joseph Aubry (Nouvelle Cité, Paris, 1979, 557 p.). - Anthologie, riche en introductions et en notes qui porte sur l'ensemble de l'œuvre de Jean Bosco. Les textes que le P. Aubry présente ici sont accompagnés d'une d'une table analytique par thèmes : ils nous font entrer dans la pensée de Don Bosco.

**Yves Hémon : un homme pour vivre et traverser la mort** (Beauchesne, Paris, 1978, 154 p.). - Yves Hémon, prêtre de Saint-Sulpice, c'est quinze ans de vie sacerdotale : treize ans comme directeur spirituel et professeur de philosophie au Grand Séminaire de Coutances, deux ans et demi comme directeur au Grand Séminaire de Hanoï. Son enseignement sur le sens de la vie et de la mort, sur la finalité du monde a marqué tous ceux qui l'ont connu. Il ne faut pas laisser perdre son message.

**La Famille : les illusions de l'unité** (Les Éditions Ouvrières, Paris, 1979, 120 p.). - La famille que nous connaissons n'a pas ses racines dans un passé lointain. Structurée à partir du couple et de ses enfants, elle s'est vue contrainte à un repliement sur soi, car la société bourgeoise a perdu en sociabilité lorsque la religion a cessé de gérer le sacré. Il faut donc analyser la famille et la situer dans la société qui la produit. L'Évangile, n'a-t-il pas son mot à dire ?

**Bandes dessinées bibliques et Catéchèses**, par André Knockaert et Chantal van der Plancke (Lumen Vitae, Bruxelles, 1979, 174 p.). - Les auteurs, après deux ans de recherches et de pratiques, proposent une réflexion sur le médium de la Bande Dessinée dans son aptitude à communiquer le message évangélique. Mais ils fournissent surtout une méthode d'analyse originale des séquences, des formes, des couleurs, des textes, capable de faire apparaître les types de catéchèses véhiculées par les bandes dessinées.

**Le christianisme en Chine**, par Marie-Ina Bergeron (Le Chalet, Paris, 1977, 160 p.). - Dans un liminaire dense et éclairant, l'auteur présente l'originalité profonde de la civilisation chinoise. Elle examine les approches diverses du christianisme, surtout la fameuse Querelle des rites. Les stratégies missionnaires qui se déploieraient dans un contexte politico-social difficile rendirent d'incontestables services, mais ne furent pas exemptes d'ambiguïtés, voire de compromissions.

**Guide de littérature africaine**, par Patrick Mérand et Sewamou Dabla (L'Harmattan, Paris, 1979, 220 p.). - Plus de mille titres, plus de 250 auteurs africains. Voici un ouvrage indispensable à ceux qui s'intéressent à la littérature africaine moderne, étudiants ou professeurs.

**Les chemins des villages. Formation des hommes et développement rural en Afrique**, par Guy Belloncle (L'Harmattan, Paris, 1979, 288 p.). - L'ouvrage présente dix-huit études de cas de formation réalisés dans huit pays différents qui concernent le développement rural. La diversité des cas étudiés, la richesse des analyses comparatives en font un ouvrage de référence pour ceux qui s'intéressent à une socio-pédagogie active adaptée à l'Afrique.

**Armée et politique en Haïti**, par Kern Delling (L'Harmattan, Paris, 1979, 272 p.). - Mise sur pied en 1916 par les États-Unis à titre de formation supplétive indigène, l'armée régulière est inadaptée à la défense extérieure et de surcroît fort onéreuse. Elle est en fait l'instrument de défense aveugle d'un ordre social inégalitaire. A quelles conditions une telle situation pourrait-elle changer ?

**Combats pour un sport africain**, par Jean-Claude Ganga (L'Harmattan, Paris, 1979, 272 p.). - De nationalité congolaise, l'auteur est depuis de nombreuses années secrétaire général du Conseil Supérieur du Sport africain. Il a été un acteur et un témoin de la naissance et du développement du sport en Afrique. Son livre est tout à la fois une autobiographie et un bilan des vingt premières années du sport africain.

**Décoloniser l'information**, par Hervé Bourges (Edit. Cana, Paris, 1978, 160 p.). - Le réseau de l'information mondiale est aux mains des pays riches, tandis que les pays en voie de développement n'ont pas la place qui devrait leur revenir. Il faut mettre en œuvre une politique qui réduise l'hégémonie des grandes puissances. Décoloniser l'information, c'est aussi remettre en question nombre de dirigeants du Tiers-Monde qui confisquent l'information à leur seul profit. C'est aussi changer l'image du Tiers-Monde dans la presse occidentale, surtout celle de la France qui vit toujours sur des clichés et des préjugés.

**Le contre-évangile d'Anatole (2)**, par Michel Clévenot (L'Harmattan, Paris, 1979, 82 p.). -

# TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXI 1980

## RECHERCHE THEOLOGIQUE, EXPRESSIONS DE LA FOI

L'acte de prière de l'Africain non chrétien .....	78	3
La prière dans la tradition africaine .....	78	15
L'homme menacé .....	78	25
Une expérience musulmane de la prière .....	78	31
A la rencontre de Dieu dans l'Islam .....	78	46
La prière, dépassement de la dualité .....	78	57
Entrer dans la vérité de Dieu .....	78	63
La noix de coco .....	78	56
La foi chrétienne en milieu musulman .....	78	69
Droits de l'homme, aspects historiques .....	79	115
Respect des droits de l'homme et annonce de l'Evangile .....	79	181
Les droits de l'homme : Idéologie ? Tradition ? Exigence ? .....	79	200
L'Eucharistie, une vie, une foi .....	80	308
Imaginaire antique et premières images chrétiennes .....	80	315
Lettre sur la justice .....	80	328
Une quinzaine spirituelle à Mortain .....	81	437

## EVENEMENTS, SITUATIONS ET MISSION

Quelle parole pour quelle famille ? (2) .....	78	75
Pratique politique et mouvement populaire .....	79	128
Catéchèse, villages, civilisation .....	79	147
L'enseignant et les droits de l'enseigné .....	79	163
Mécanismes culturels de la domination .....	79	168
Dialogue avec un vieux sage .....	79	175
Comment nos chrétiens se sont appropriés l'Eucharistie .....	80	295
Le problème des médecines traditionnelles .....	80	339
Un personnage complexe : le guérisseur africain .....	81	352
Vers une réconciliation de la vie et de la mort .....	81	362
Le prêtre étranger face à la maladie .....	81	379
Communautés et droits de l'homme .....	81	393
Des religieux qui font des puits .....	81	412
Passer aux actes .....	81	419
Nouvelles relations Chine Hong Kong .....	81	426

## DOSSIER D'ENQUETE

### Le sens vécu des célébrations eucharistiques :

le rassemblement eucharistique .....	80	234
le partage de la parole .....	80	245
mémorial et sacrifice .....	80	255
communion et solidarité .....	80	265
symbolisme et pouvoir .....	80	274

THEMES DE RECOLLECTION .....	78 67 ;	80 325
------------------------------	---------	--------

COURRIER DES LECTEURS .....	78 99 ;	79 217
-----------------------------	---------	--------

## PRINCIPALES CONTRIBUTIONS

BEAURECJEU (de) S. op. : « Notre Père » à tous .....	78	67
Deux rites pour un même pain .....	80	325
BONFILS J. sma : Une quinzaine spirituelle à Mortain .....	81	437
COLONI M.-J. : Imaginaire antique et premières images chrétiennes .....	80	315
CORNU C. mep : La noix de coco .....	78	56
CRUSSON Y. sma : La foi chrétienne en milieu musulman .....	78	69
DEFOUR G. pb : Un personnage complexe : le guérisseur africain .....	81	352
DUTEIL A. cssp : Quelle parole pour quelle famille ? (2) .....	78	75
Communautés et droits de l'homme .....	81	393
ERNY P. : La problématique des médecines traditionnelles .....	81	339
ESCHLIMANN J.-P. sma : Comment nos chrétiens se sont approprié l'Eucharistie .....	80	295
EVÊQUES DU NORD-CAMEROUN : Lettre sur la Justice .....	80	328
EVRRARD J. sma : Passer aux actes .....	81	419
HERNANDEZ G. : L'enseignant et les droits de l'enseigné .....	79	163
JUGUET E. mep : Respect des droits de l'homme et annonce de l'Evangile .....	79	181
KEIKO I. : Entrer dans la vérité de Dieu .....	78	63
MANDIROLA R. sma : Comment nos chrétiens se sont approprié l'Eucharistie .....	80	295
MANGEART R. fr : Des religieux qui font des puits .....	81	412
MAURIER H. pb : L'acte de prière de l'Africain non-chrétien .....	78	3
MOHARRAM S. : A la rencontre de Dieu dans l'Islam .....	78	46
MUNZHIRWA C. : Mécanismes culturels de la domination .....	79	168
Dialogue avec un vieux sage .....	79	175
NAVIA C. : Pratique politique et mouvement populaire .....	79	128
OGER L. pb : Le prêtre étranger face à la maladie .....	81	379
QUELQUEJEU B. op : Les droits de l'homme : Idéologie ? Tradition ? Exigence ? .....	79	200
RÉGNIER J. : Droits de l'homme, aspects historiques .....	79	115
SAMBOU E. : L'Eucharistie, une vie, une foi .....	80	308
SHORTIER A. pb : La prière dans la tradition africaine .....	78	15
SUESS P.G. : Catéchèse, villages, civilisation .....	79	147
TALBI M. : Une expérience musulmane de la prière .....	78	31
TARDIF J.-M. pb : L'homme menacé .....	78	25
THITINYANO F. : La prière, dépassement de la dualité .....	78	57
VANDERSANDEN C. sb : Vers une réconciliation de la vie et de la mort ....	81	362
XXX : Nouvelles relations Chine Hong Kong .....	81	426

*et les correspondants qui ont répondu à l'enquête du n° 80*

## PRINCIPAUX AUTEURS RECENSÉS

H. Camara	110	P. Fort	220	D. Noye	443
S. et J. Cattori	107	M. P. Hebga	108	J. Perrin	444
P. Désalmand	220	H. Hochegger	219	P. Richard	442
R. Dubois	444	M. Legrain	107	J. Samba	109
F. Eboussi Boulaga	441	H. Maurier	221	A.J. Smet	221
J.-M. Ela	440	T. Muyay	110	L.J. Suenens	110
A. Forest	444				

*collections et revues :*

Axes (Tome XI, 2.3.4.) 112. - Bible de Jérusalem (présentée par J.-P. Bagot) 112. - Liaisons internationales (Bulletin du C.O.E.L.I.) 224. - Croissance des J.N. (travailleurs émigrés ; faim dans le monde ; Brésil ; la famille dans le tiers monde) 119 ; 448. - Cultures et Foi (A la rencontre de l'autre ; Quand nous disons Dieu) 111 ; 448. - Lumière et Vie (Le spirituel autrement) 264. - Parole et Partage (Association de diffusion pour l'Afrique) 224. - Téléma (n° 4/79 ; 1/80) 224 ; 336. - Vivre aujourd'hui en Afrique (livres et montages audio-visuels du C.I.M.) 98. - Vocations (appeler pour la Mission aujourd'hui) 336.

**... dans nos instituts**

■ Au cours de l'été 1980, les Pères du Saint-Esprit ont réélu comme Supérieur général le P. Franz TIMMERMANS, qui remplissait déjà cette fonction depuis 1974. Le Conseil général qui l'assiste dans sa charge compte désormais un Africain, le P. Vincent EZENOYIA, précédemment Provincial de la Congrégation au Nigéria... une nomination qui est un pas vers une plus grande communion des Eglises et dont nous nous réjouissons avec nos amis Spiritains.

■ Les Missions Etrangères de Paris ont élu Supérieur Général le P. J.-P. BAYZELON, qui arrive du Japon où il était Supérieur régional. Il succède au Père L. RONCIN qui a passé de longues années au service de l'Administration de la Société. Le Comité de rédaction de SPIRITUS tient à dire sa reconnaissance pour l'amitié et le soutien qu'ils ont toujours apportés à la Revue au P. Léon RONCIN, ainsi qu'au P. Michel LADOUGNE - celui-ci, Vicaire général sortant, était Président de notre Association depuis 1977. Que l'Esprit soit avec tous dans les tâches nouvelles qu'ils ont à assumer en un temps où la Mission doit vivre de profonds changements.

**... parmi les publications**

Nous signalons spécialement à nos lecteurs :

■ un dossier du SECOURS CATHOLIQUE : *Et chômeurs...* Ces pages sont un appel, un cri d'alarme, comme aussi, à travers tant d'exemples douloureux qu'elles nous livrent, la carte fidèle de la situation de détresse de milliers de personnes. Elles sont à lire et à répandre. Elles nous rappellent qu'il n'y a pas des cas à expédier, mais un ensemble à plaider devant la société et devant l'Eglise (J. RODHAIN). (106, rue du Bac, 75341 Paris Cedex 07.)

■ Le n° 74/75 de CULTURES ET FOI : *Quand nous disons Dieu...* C'est un fait que, à toutes les époques et dans tous les continents, des croyants, pas nécessairement chrétiens, ne prennent pas leur parti des injustices et décident qu'il faut changer le monde et les rapports sociaux. Aujourd'hui, ils s'engagent dans ces combats, aux côtés des plus pauvres, dans les organisations de travailleurs, sans abandonner leur foi ; au contraire, c'est en elle qu'ils trouvent force, audace, liberté et fraternité. (Education permanente « Cultures et Foi », 5, rue Sainte-Hélène, 69002 Lyon. C.C.P. 102-03 N.)

■ Les *Actes* du Colloque de Békara qui viennent d'être publiés (à la même adresse que ci-dessus). Il y a trois ans, à Békara, au Tchad, un colloque réunissait une trentaine d'Africains et d'Européens, travaillant au Cameroun, au Tchad, en Côte-d'Ivoire. Ces textes nous feront découvrir comment des Africains disent Dieu. On lira en particulier l'intervention de M. F. EBOUSSI-BOULAGA, philosophe camerounais : *Enjeux de Dieu = le Savoir-Pouvoir*, qui ouvre les débats et donne le ton au colloque.



Voulez-vous connaître d'autres prières, de tous les temps et de tous les pays ?

Voulez-vous, au-delà des prières chrétiennes, découvrir des prières juives, musulmanes, hindoues ?

Voulez-vous recevoir chaque mois, chez vous, une relance de la prière ?

Voulez-vous lire les témoignages des grands priants et des reportages sur les lieux de prière ?

Voulez-vous savoir quels livres, quels disques, quels centres spirituels peuvent vous aider à prier ?

### Alors, abonnez-vous à **prier**

offre spéciale réservée aux nouveaux abonnés  
11 numéros (au lieu de 10) : 80 F

Mettez votre nom et votre adresse au dos de ce bulletin et retournez le avec votre règlement à l'ordre de **prier** à

**prier** développement

163, bd Malesherbes 75849 PARIS CEDEX 17

Nom .....

Adresse .....

s'abonne pour 11 numéros à la revue **prier** et règle

ci-joint 80 F à l'ordre de **prier**

CCP PARIS 22 235 65 Z

POUR REPENDRE A VOS BESOINS  
LE PLUS GRAND RESERVOIR DE FRANCE  
LES AVIONS LES PLUS APPRECIES  
ET LE PLUS GRAND CHOIX D'HORAIRES,  
DE TARIFS ET DE SERVICES.



**NOUS AVONS  
SUREMENT  
LE VOYAGE  
QU'IL VOUS FAUT.**